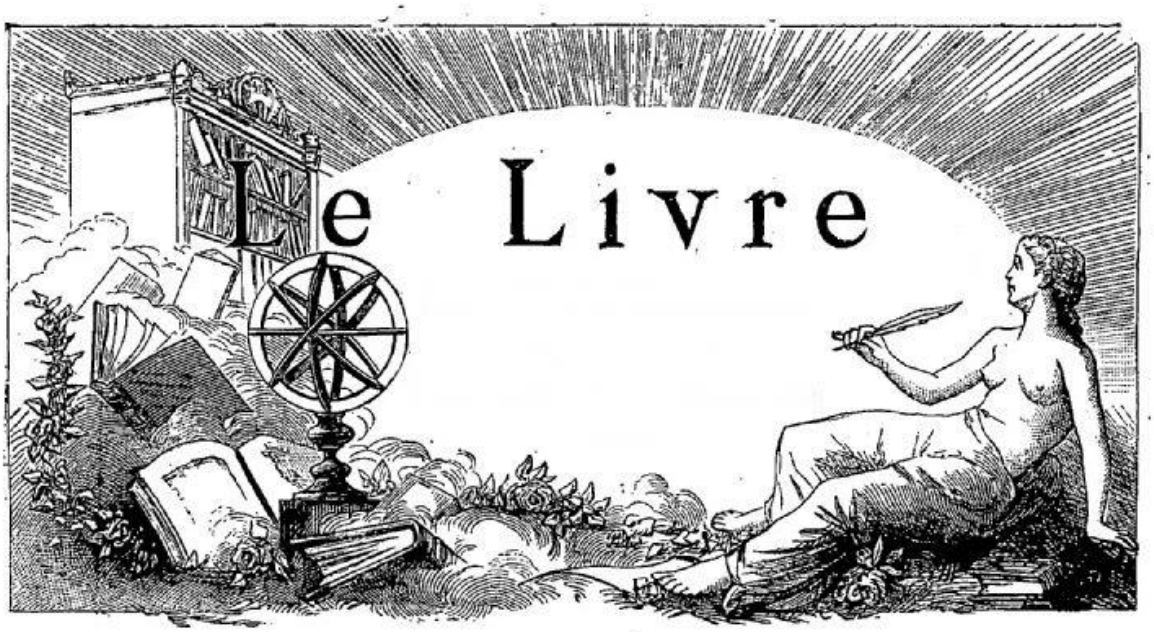
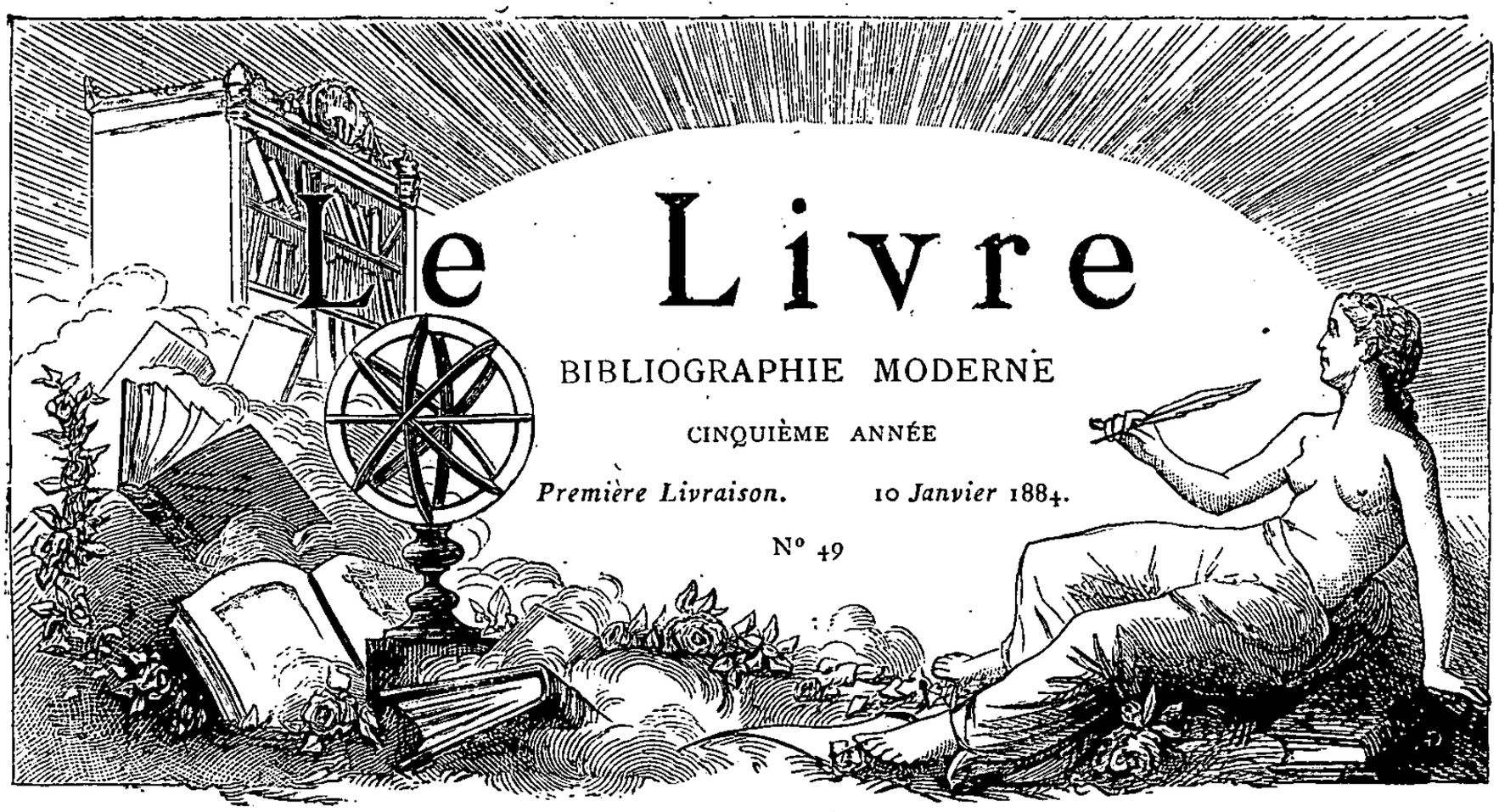


Le Mouvement Littéraire

Chronique du mois

Janvier – Novembre 1884

Par Edouard Drumont



SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Mouvement littéraire, par Édouard Drumont. — **Correspondances étrangères : Angleterre,** par Joseph Knight. — **Belgique,** par Camille Lemonnier. — **Amérique du Sud,** par A. Aruss. — **Critiques littéraires du mois : Un dernier coup d'œil sur les livres d'Étrennes,** par Octave Uzanne. — **Analyse des Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'art et d'amateurs. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques du mois.**

LE MOUVEMENT LITTERAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

La fin d'un siècle et la Postérité. — La statue de Balzac. — Victor Hugo chez Balzac. — La préface de Cromwell. — *Une profession de foi littéraire de Balzac. — La* Chartreuse de Parme. — *Le naturalisme prédit par Frédéric Soulié. — Un buste mérité. — La mort d'un romancier. — Les hommes d'autrefois.*

L'heure actuelle est curieuse pour qui sait regarder. Il semble que chaque génération littéraire ait ses compensations. Nous n'avons rien qui rappelle les enthousiasmes du siècle naissant, les rêves sentimentaux, les amours bleues de la vingtième année, les martiales ardeurs de la trentaine, la virile et forte maturité de la quarantaine, les corruptions élégantes encore et les perversités déjà bien savantes de la cinquantaine. Nous avons autre chose. Nous voyons luire sur des ruines l'aube de la Postérité.

C'est une vision intéressante. Elle ressemble un peu au soleil de minuit des Lapons; les Lapons ont froid, ils vivent dans des cahutes enfumées avec des rennes, mais ils voient le soleil de minuit. Nous aussi nous sommes sous la neige, nous nous réchauffons comme nous pouvons avec de la littérature à moxas qui ramène à grand'-peine quelque étincelle vitale dans notre être engourdi, mais nous assistons à ce spectacle qui n'est pas sans attraits : la Postérité se levant à l'horizon, mettant en lumière des figures qu'on croyait à demi oubliées, laissant dans l'ombre des gloires qu'on proclamait éclatantes.

Voici Dumas père à sa place, sur un piédestal, et Balzac qui va entrer dans l'apothéose. Il y a quinze ans, on eût passé pour un abonné de cabinet de lecture de province en parlant avec admiration du prodigieux conteur qui a diverti, consolé, arraché aux préoccupations de la réalité des milliers de créatures humaines. Balzac lui-même était démodé. Tout est changé. La Postérité, qui venge et qui range, fait justice des iniquités passagères et installe chacun où il convient qu'il soit.

Ce qui rend attrayante cette sorte de revision sommaire, qui précède la revision générale, c'est

que quelques-uns des grands hommes en cause sont encore debout. Hugo survit à tout un monde écroulé autour de lui, et, après avoir prononcé un discours funèbre sur la tombe de Balzac, il assistera peut-être à l'inauguration de son monument.

Quoi de plus parlant à l'imagination que la visite de Victor Hugo à Honoré de Balzac en cette légendaire maison des Jardies, qui devait voir mourir un personnage qui semble lui-même un personnage sorti tout vivant d'un roman de Balzac? L'esprit se monte en songeant à la rencontre de ces deux rois littéraires.

« Napoléon, moi, je l'ai vu, s'écrie un vieux grognard qui avait accompagné partout l'homme du Destin.

— Vous l'avez vu?

— Non seulement je l'ai vu, mais il m'a parlé...

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il m'a dit : « Ote-toi de là, vieille bête! »

Telle qu'elle est racontée par Gozlan, l'entrevue des deux maîtres du monde intellectuel en cette demeure qui, à certains jours où les éditeurs ne consentaient plus à rien avancer, ressemblait plus au radeau de la Méduse qu'au radeau de Tilsitt, a quelques rapports avec la conversation du grognard et de Napoléon.

En apercevant l'unique noyer qui ornait la propriété, Victor Hugo poussa un cri de satisfaction.

« Enfin, voici un arbre! s'écria-t-il.

— Oui, et un fameux arbre encore! répondit Balzac, je l'ai acquis depuis peu de temps de la commune. Savez-vous ce qu'il rapporte?

— Comme c'est un noyer, répondit Hugo, il doit, je présume, rapporter des noix.

— Vous n'y êtes pas! il rapporte quinze cents livres par an.

— De noix?

— Non, pas de noix, il rapporte quinze cents francs.

— Quinze cents francs d'argent, répéta Balzac.

— Mais alors ce sont des noix enchantées, dit Victor Hugo.

— A peu près. Mais je vous dois une petite explication; une explication sans laquelle il vous serait fort difficile de comprendre, je l'avoue, comment un noyer, un seul arbre, peut rapporter quinze cents francs de rente.

— Nous attendîmes l'explication, continue Gozlan.

— Voici, reprit Balzac. Ce noyer miraculeux appartenait à la commune. Je l'ai acheté à la commune à un prix fort élevé. Pourquoi? Pour cette raison-ci. Un vieil usage oblige tous les habitants à déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire, et non dans tout autre endroit.

Hugo recula.

— Rassurez-vous, lui dit Balzac; le noyer, depuis que je le possède, n'a pas encore repris ses fonctions. Aucun habitant, continua-t-il, en effet, n'a le droit de se soustraire à cette servitude personnelle, reste d'une ancienne coutume féodale. Or jugez! jugez de la quantité et de la richesse d'engrais amassés quotidiennement au pied de cet arbre vespasien, engrais municipal que je ferai couvrir de paille et d'autres détritus végétaux, afin d'en avoir toujours une montagne à vendre à tous les fermiers, vignerons, maraîchers, grands et petits propriétaires voisins! C'est de l'or en barre que j'ai là; enfin, tranchons le mot, c'est du guano! guano comme en déposent sur les îles solitaires de l'océan Pacifique des myriades d'oiseaux.

— Ah! oui, repartit Hugo avec son flegme olympien, vous dites bien, mon cher Balzac, c'est du guano, mais du guano moins les oiseaux.

— Moins les oiseaux! » s'écria Balzac, en riant lui-même de toute l'épaisseur de son menton monacal de la définition donnée par Victor Hugo à son magnifique engrais féodal, et à la source sans exemple de son revenu de quinze cents francs. »

J'imagine quelque femme idéale éprise à la fois d'Olympio et du romancier-poète de *Louis Lambert,* instruite du rendez-vous et se glissant derrière eux. « Enfin, pense-t-elle, je vais donc savoir ce que peuvent se dire en tête à tête ces deux hommes, au front desquels Dieu a imprimé le sceau du génie! » Elle retient sa respiration; elle attend... Voici un Silène joufflu dont le pantalon sans bretelles fuit un ample gilet à la financière, tandis que des souliers avachis fuient le pantalon; le nœud de la cravate darde ses pointes près de l'oreille; la barbe a quatre jours de végétation; c'est l'auteur de *Séraphita* et de *Modeste Mignon,* le peintre incomparable des duchesses. Son interlocuteur, nous apprend Gozlan, porte « un chapeau gris d'une nuance assez douteuse, un habit bleu fané à boutons d'or, couleur et forme de casserole, une cravate noire éraillée, le tout illustré par des lunettes vertes à réjouir un premier clerc d'huissier rural, ennemi de la réverbération solaire ». C'est le chantre d'*Oceano nox,* de la *Prière pour tous,* de *ce qu'on entend sur la montagne...*

La fille d'Ève écoute, anxieuse, et dans cette campagne solitaire une voix soudain s'élève : « Oui, mon cher, quinze cents francs de guano par an! »

Balzac admirait Victor Hugo sans le com-

prendre, il bâillait et s'endormait tout naïvement aux *Burgraves*. Victor Hugo n'admire ni ne comprend Victor Hugo. Je n'ai jamais vu que ce nom prononcé devant lui éveillât le moindre écho, amenât ni la contestation ni le souvenir attendri. Il est l'ouvrier d'une œuvre trop différente, trop extrahumaine, pour s'intéresser à ce peintre de la réalité. C'est de son cerveau, non de son cœur, qu'il a tiré les nobles paroles qu'il a prononcées sur la tombe de l'auteur de la *Comédie humaine*.

« Les grands hommes font leur piédestal, l'Avenir se charge de la statue... Hélas! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, ce génie a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, commune dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui le voici en paix. Il sort des contestations et des haines; il entre le même jour dans la gloire et dans le tombeau. »

Tous deux ont cette singulière fortune de voir leur nom universellement acclamé au moment où le monde, auquel ils ont parlé, est déjà à moitié évanoui. Quel sens auront pour la société matérialiste, prosaïque, positive qui est en train de se former, les tableaux grandioses de Victor Hugo, ses conceptions épiques, ses imaginations gigantesques, cette évocation de temps héroïques dont personne ne veut plus entendre parler, cet appel à des sentiments sublimes qui bientôt seront incompréhensibles? Quelle figure feraient la duchesse de Langeais, la marquise de Maufrigneuse, la baronne de Listomère, les de Marsay, les Rastignac au milieu de nos mœurs grossières d'où ont disparu tout raffinement, toute galanterie toute culture?

En dépit de leur différence essentielle de tempérament, les deux grands hommes ont si bien compris qu'ils étaient de la vieille France qu'ils ont voulu s'y rattacher plus étroitement. Victor Hugo avait choisi la race conquérante et laissait dire volontiers qu'il descendait d'un chevalier Hugo de Rouvrois, appartenant à la plus antique noblesse de Lorraine. Balzac se réclamait de la race conquise. « Mon nom, écrivait-il, est celui d'une vieille famille gauloise; il a l'avantage d'être patronymique, avantage que n'ont pas beaucoup de familles aristocratiques qui s'appellent Odet avant de s'appeler Châtillon, Riquet avant Caraman, Duplessis avant Richelieu, et qui n'en sont pas moins de grandes familles. »

M. Edmond Biré, dans son livre fort instructif, mais un peu dur : *Victor Hugo avant 1830*, a fait justice de la généalogie de Victor Hugo ; l'acte de naissance de Balzac constate qu'il n'avait aucun droit à la particule. Libre à d'autres de railler ces prétentions ou ces velléités de prétention! J'y vois, quant à moi, un trait caractéristique des tendances, une marque de respect pour le Passé qui est piquante à noter. C'était d'ailleurs la mode alors. Un de mes oncles, Alexandre Buchon, savant homme et voyageur infatigable, qui a rendu d'immenses services aux études historiques en France, qui a écrit *l'Histoire des établissements français en Morée*, créé le *Panthéon littéraire* et la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France*, qui porte son nom, était convaincu qu'il descendait de Philippe de Commines; il signa longtemps Buchon-Commines, à la grande indignation de Philarète Charles, qui gémit sur cette faiblesse dans ses *Mémoires*. Pourquoi? c'était peut-être vrai. Quant à moi, je ne passe jamais au Louvre sans aller saluer mon lointain ancêtre agenouillé sur son prie-Dieu de pierre, et j'estime fort bonne sa devise qui pourrait être celle de tous les hommes de lettres : *Qui non laborat non manducet...*

Le tort de Balzac, par exemple, fut de plaisanter les autres sur leur nom. Qui ne se rappelle ses démêlés à ce sujet avec Roger de Beauvoir? Roger de Beauvoir, dans une complainte sur l'affaire Peytel, avait attaqué très légèrement Balzac à propos du rôle qu'il avait joué dans ce procès, et du sans-gêne de sa tenue :

> Gavarni toujours peignait,
> Balzac jamais ne se peignait.

Balzac contesta à Roger de Beauvoir son droit à s'appeler ainsi, et pendant longtemps l'auteur de *l'Écolier de Cluny* qui, prétendait-on, n'était ni Roger, ni de, ni Beauvoir, prit le parti de s'appeler *Pstt*. Les lettres qu'on lui adressait portaient cette suscription : « A M. Roger (si j'ose m'exprimer ainsi) de Beauvoir (si M. de Balzac le permet). »

Dans une circonstance plus récente Victor Hugo s'était vengé spirituellement de M. Cuvillier-Fleury, qui lui avait reproché amèrement un mot à scandale des *Misérables*.. « Il y a des mots qui ne s'écrivent pas! », avait dit l'académicien. La première lettre que lui envoya Victor Hugo était ainsi libellée : « *Monsieur ..villier-Fleury*.»

Le hasard de cette causerie semble vraiment s'obstiner à réunir le nom de Balzac à celui de Victor Hugo.

Au moment où la Société des gens de lettres, sur l'initiative d'Emmanuel Gonzalès, s'occupe du monument à élever à Balzac, *Cromwell* est de nouveau dans l'actualité. Le drame sera-t-il joué à l'Odéon? Ne le sera-t-il pas? Que de souvenirs en tout cas il suffit à évoquer! La préface

de *Cromwell!* Il y a dans quelque village éloigné plus d'un survivant des batailles romantiques qui sentira sa jeunesse ressusciter à cet écho du clairon belliqueux d'autrefois. C'est à peine si la revendication des *Droits de l'homme* fit plus de bruit que cette revendication des droits du dramaturge. Bien des manifestes politiques n'ont jamais produit le quart de l'effet que produisit ce manifeste d'écrivain qui s'écriait fièrement : « La queue du XVIIIe siècle traîne encore dans le XIXe, mais ce n'est pas nous, jeunes hommes, qui avons vu Bonaparte, qui la lui porterons! »

Octobre 1827! que cela est loin, moins par la date que par les événements accumulés, les changements accomplis dans la manière d'éprouver! Sa préface de *Cromwell,* Balzac l'écrivit aussi, mais bien plus tard, dans *la Revue de Paris.* Pour ma part, tout au moins, j'ai toujours considéré comme une sorte de profession de foi littéraire l'admirable article que l'auteur de *la Comédie humaine* consacra à Stendhal, et qui lui fut comme une naturelle occasion d'indiquer sa façon de voir dans les questions du jour.

Le puissant créateur, devenu critique, range la littérature de son temps en deux groupes : *la littérature à images* et *la littérature à idées.*

A la *littérature à images* appartiennent le lyrisme, l'épopée et tout ce qui dépend de cette manière d'envisager les choses. « Victor Hugo est le chef éminent de cette littérature. M. de Lamartine appartient à cette école que M. de Chateaubriand a tenue sur les fonts baptismaux et dont la philosophie a été créée par Ballanche. Obermann en est; A. Barbier, Théophile Gautier et Sainte-Beuve en sont. »

« Il est au contraire d'autres âmes actives qui aiment la rapidité, le mouvement, la concision, les chocs, l'action, le drame qui fuient les discussions, qui goûtent peu les rêveries et auxquelles plaisent les discussions. » Celles-là font partie de la *littérature à idées,* qui a pour représentants Alfred de Musset, Gozlan, Béranger, Delavigne, Planche, Mme de Girardin, Alphonse Karr, Charles Nodier, Henri Monnier. »

Où est Balzac dans tout cela? Mon Dieu, ne connaissez-vous pas les hommes? Si vous rédigiez un manifeste, où vous mettriez-vous? Dans l'exception, dans la classe des hommes complets. « Certaines intelligences *bifrons* embrassent tout, veulent le lyrisme, l'action, le drame et l'idée, en croyant que la perfection exige une vue totale des choses. » C'est parmi ces intelligences que s'est rangé Balzac. N'en eussiez-vous pas fait autant?

Ce qui est beau, ce qui est vraiment touchant, c'est l'exaltation par Balzac, alors en pleine possession de la gloire, du mérite d'un homme comme Stendhal, sinon inconnu, du moins resté jusqu'alors dans cette demi-teinte, dans ces limbes de l'anonymat ou du pseudonymat mystérieux dans lequel il se complut toute sa vie. En affirmant à une époque qui ne s'en doutait pas que la *Chartreuse de Parme* était un chef-d'œuvre, Balzac fit incontestablement un acte très magnanime et qui peint un temps où les âmes étaient moins petites qu'aujourd'hui.

En dépit de l'impassibilité et du faux dandysme qu'il affectait, Stendhal fut ému au point de ne pouvoir écrire lui-même pour remercier, d'être obligé tout au moins de faire transcrire sa lettre. Il y eut chez lui quelque chose de l'impression qu'au dire de Musset éprouva Byron :

> Quand celle qu'il nommait alors sa Guiccioli
> Lui lut un jour des vers où l'on parlait de lui.

Chez le railleur l'émotion se traduisit par le rire, il lut l'article en riant aux éclats de la figure que feraient ses amis, c'est-à-dire ses ennemis, devant cet hommage si spontanément, si éloquemment, si sincèrement rendu à l'auteur de *la Chartreuse de Parme* par l'auteur du *Père Goriot.*

Cette réponse de Stendhal, d'ailleurs, vaut la peine qu'on s'y arrête. Rien n'est intéressant comme de voir quelle foi cet homme si sceptique d'apparence a dans l'art, dans la littérature, dans le jugement de la Postérité.

« Le même esprit, écrit-il, ne dure que deux cents ans. En 1978, Voltaire sera Voiture, mais le père Goriot sera toujours le père Goriot. Je songe que j'aurai peut-être quelque succès en 1860 ou en 1880; alors on parlera bien peu de M. de Metternich, et encore moins du petit prince. Qui était premier ministre d'Angleterre au temps de Malherbe? Si je n'ai pas le malheur de tomber sur Cromwell, je suis sûr de l'inconnu. La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là; ils peuvent tout sur nos corps pendant leur vie, mais à l'instant de la mort l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *mémoires,* s'il en laisse de bons, tandis que *le Roman comique* est aujourd'hui ce que sera le père Goriot en 1980. C'est Scarron qui a fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille. »

Les grands hommes littéraires, comme les vrais grands hommes politiques, ont ainsi des prévisions de l'avenir. Quoi de plus saisissant que la

prédiction faite par Frédéric Soulié du règne du *naturalisme ?* La page qu'il a écrite à ce sujet dans *les Mémoires du diable* mérite d'être citée.

Le Diable dit à son maître Luzzi, au sortir d'une hideuse vision de domestiques ivres :

« Tu viens d'avoir l'avant-goût d'une littérature qui fera fureur dans quelques années.

— En France? demanda Luzzi, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel du monde?

— Oui, mon maître, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel, il se créera bientôt une littérature consacrée à l'histoire de la loge, de la mansarde, du cabaret; les héros en seront des portiers, des marchands d'habits, des revendeuses à la toilette; la langue sera un argot honteux; les mœurs des vices de bas étage, les portraits des caricatures stupides...

— Et tu crois qu'on lira de pareils ouvrages?

— On les dévorera, grandes dames et grisettes, magistrats et commis d'agent de change.

— Et l'on estimera de pareilles productions?

— Je n'ai pas dit cette bêtise. Il en sera de cette littérature comme d'une femme galante, on la méprise et on court après elle.

— C'est bien différent.

— C'est absolument la même chose, c'est le privilège des plaisirs faciles! Ils vous entraînent et vous égarent. Le lendemain matin on en rougit, le soir on recommence. On ne racontera pas à tout venant qu'on a été dans un mauvais livre, mais on y va. »

Quelle puissance et quelle justesse d'évocation, à plus de quarante années de distance! Quand la statue de Balzac aura été érigée, ne songera-t-on pas à un buste tout au moins pour Frédéric Soulié?

Celui-là aussi fut un des vaillants dans la mêlée littéraire d'alors. Dumas parle quelque part de la peine qu'avait la lumière à pénétrer dans ce cerveau, et Soulié se présente encore pour nous ainsi, sombre, obscur, en dehors du rayon lumineux qui enveloppe certains hommes de son temps.

C'était un grand cœur plus qu'un vaste génie; il avait comme talent une sorte de puissance dans le noir difficile à définir. Rien que sa mort lui mériterait le buste : je ne sais rien de plus superbe. Ce moderne mourut comme un stoïque, disons mieux, comme un chrétien des anciens âges.

Il avait voulu recevoir l'extrême-onction en présence de tous ses amis rassemblés, et d'une voix forte il avait demandé pardon des fautes qu'il avait pu commettre. « Si dans mes ouvrages, avait-il déclaré, j'ai pu blesser, je ne dis pas le dogme que j'ai toujours respecté, mais la morale, je ne l'ai fait que par légèreté. »

Tandis que ceux qui l'environnaient espéraient encore, Soulié sentit le premier que tout espoir était perdu. « Plus de remèdes, s'écria-t-il, je ne prendrai plus rien! Laissez-moi calme, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille pour mourir. » Alors il voulut dire adieu à l'Art, il songea à la tâche commencée et improvisa quelqués vers :

Je n'achèverai point mon pénible labeur.
Plus de récolte, hélas! imprudent moissonneur!
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson...

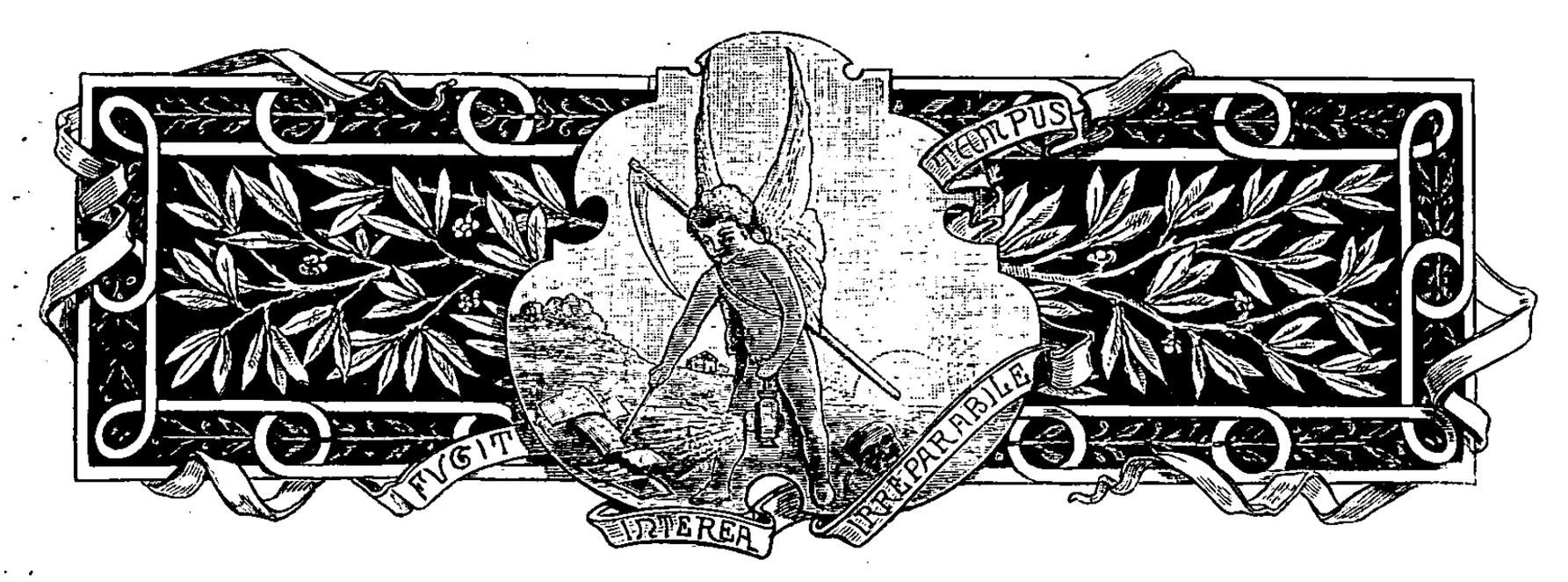
Bientôt il demanda qu'on récitât tout haut les dernières prières. La sœur de Bon-Secours, qui veillait près de son lit, obéit; elle commença les suprêmes oraisons, Frédéric Soulié les répétait à voix basse, « et nous tous, écrit l'ami fidèle qui raconte cette belle mort, nous les redisions en fondant en larmes, avec lui, pour lui, sur lui... »

Frédéric Soulié avait alors son ami Béraud tenant sa main gauche : « Mon ami, lui dit le mourant, cette main est déjà inerte, elle ne sent plus celle d'un ami; prenez celle-ci », et il lui tendit la droite. L'autre appartenait déjà à la mort...

« Il y avait une telle foi, dit M. Achille Collin, un tel rayonnement de confiance sur ce visage, que Béraud prit son fils par la main et demanda pour lui la bénédiction du mourant. « Enfant, lui dit Frédéric Soulié, tu es appelé bien « jeune à voir un sévère spectacle; aime ton père, « aime ta mère et sois bon pour tous : quand on « n'a fait de mal à personne, on meurt tranquille « comme je meurs. Regarde! »

Connaissez-vous beaucoup de fin de héros qui vaille celle de ce romancier? Cela n'explique-t-il pas le dégoût anticipé que devait éprouver une âme si intrépide et si pure pour ce naturalisme qui n'est que la réhabilitation des instincts bas, l'apologie des appétits de la brute? Fils de Vendéens, de soldats de Napoléon, de Conventionnels, les hommes de ce temps avaient puisé à des sources différentes, il est vrai, je ne sais quelle vigueur physique et morale qui les faisait différents des névropathes et des débiles d'aujourd'hui: Les mères n'engendrent plus des mâles de cette trempe, et pour savoir comment était bâtie cette race maintenant à peu près disparue, c'est encore, malgré bien des défaillances, vers le grand vieillard de l'avenue d'Eylau qu'il faut se hâter de regarder....

ÉDOUARD DRUMONT.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Une préface d'Alphonse Daudet. — La mobilité de l'opinion. — La haine du talent et une légende injuste. — Un chapitre de la Vie de Bohème. — *Comment furent écrites les* Lettres de mon moulin. — *Une lettre de Paul Arène.* — La Veuve, *dernier roman d'Octave Fenillet. — Barbey d'Aurevilly et* Ce qui ne meurt pas. — *Les Élections académiques. — François Coppée et Edmond About.*

Avez-vous lu la préface exquise qu'a mise Alphonse Daudet aux *Lettres de mon moulin,* qui viennent de paraître dans l'édition définitive des œuvres du romancier, publiée à la fois à la librairie Charpentier et à la librairie Dentu ? Autrefois, tout le monde aurait été ravi, se serait pâmé ; aujourd'hui, on n'entend qu'insinuations désagréables, réserves grincheuses. Que nous voilà loin du Prince Charmant que nous dépeignait Babou, qui s'écriait cependant avec une sorte de prévision de l'avenir : « Heureuse et périlleuse destinée ! Le succès est si doux à la jeunesse qu'elle n'entrevoit même pas en songe l'ombre d'un accident glorieux ! »

Je me rappelle la naissance de cette jeune gloire qui succédait à une célébrité déjà rayonnante. Le *Bien public,* où Goncourt écrivit sa magistrale étude sur Gavarni, où Feydeau, si vite oublié et déjà en train de se survivre, collabora un peu, inséra le dernier article de Gautier et le premier roman de Daudet. Rien n'était joli comme cette aube de renommée qui faisait penser à ces premiers feux de l'aurore dont parle Vauvenargues. En songeant à cette heure radieuse, Daudet peut répéter ce que le comte d'Essex écrivait à Élisabeth : « Il fut un temps où je me suis cru trop heureux ! » Chacun poussait à la roue, tandis que chacun maintenant y met des bâtons ; chacun s'efforçait de faire avancer plus vite la voiture jonchée de roses du triomphateur. Aujourd'hui, au contraire, il y a comme une hostilité sourde autour de l'écrivain jadis acclamé.

Sans doute, la phase actuelle doit être pénible pour une âme tendre, impressionnable, ouverte à tous les sentiments affectueux. Je ne crois pas qu'elle soit funeste pour le talent de Daudet ; l'homme peut-être en sortira avec un pli d'amertume aux lèvres, l'artiste en deviendra plus fort, plus viril, plus conscient de certaines lois impérieuses de la vie, comprenant mieux désormais combien tout se tient dans la société.

Le sort de Daudet ne rappelle-t-il pas la mésaventure de ces beaux seigneurs qui se jetèrent en plein dans la Révolution ? Quand ils eurent aidé à renverser le trône et l'autel, on s'aperçut qu'ils avaient la peau fine. « Qu'est ceci, mon gentilhomme, du linge blanc, une fleur à l'habit ! tu vas mourir. » Et on les tua. On a traqué tout ce qui représente l'élite sociale, l'aristocratie, le clergé, la magistrature, on s'attaque maintenant à l'élite intellectuelle. Ce privilégié du talent qui bat monnaie avec sa plume en temps de famine offusque la médiocrité niveleuse de l'époque ; il faut, bon gré malgré, que petits et grands endossent la livrée d'hôpital, cette livrée gris de cendre de l'Égalité qu'a prédite Henri Heine. Le char classique qui symbolisait l'État est dételé ; les chevaux commencent à se dévorer entre eux à l'écu-

rie; c'est Pégase qui sera abattu le premier; on se jettera ensuite sur le fils de Gladiateur qui aura gagné le dernier derby. Le survivant et le vainqueur sera le cheval de fiacre efflanqué et horrible dont personne ne voulait. N'entendez-vous pas parler de Manet comme on n'a jamais parlé de Raphaël ou de Vinci ?

A nous qui notons ici ce qui apparaît sur l'horizon littéraire, avec l'espérance que l'avenir viendra peut-être chercher là la vérité, comme nous l'allons chercher dans certains recueils du passé, il appartient cependant de protester contre l'injustice de certaines attaques.

Rien n'est plus mensonger que l'effigie de Daudet faux ami et mauvais camarade que l'on s'efforce de mettre en circulation ; en réalité, nul n'est ami plus serviable, plus empressé, plus ardent de cœur. Je l'ai dit déjà et je le répète, on lui peut appliquer justement la très ingénieuse pensée de Depret dans le *Voyage de la vie:* « La qualité du cœur se révèle par le sentiment que nous a laissé la difficulté de nos débuts. Au souvenir de ce début pénible, les bons cœurs se sont promis d'être doux et serviables, et les autres de faire souffrir aux commençants qui leur tomberont sous la main ce qu'ils ont souffert eux-mêmes. C'est au sentiment des premiers qu'on les reconnaît vraiment dignes du succès qu'ils ont eu. »

Je n'ai jamais possédé, pour ma part, un brin d'influence dans un journal sans que Daudet n'ait cherché à l'utiliser en faveur de quelque débutant. Il a défendu, vanté, soutenu Zola quand il n'était pas encore célèbre. C'est lui, je crois, qui a apporté au *Bien public,* qui décidément fut une pépinière de célébrités, cet *Assommoir* qui soulevait alors des répulsions qui semblent inexplicables maintenant qu'on a été jusqu'où il était possible d'aller. Il a élevé dans son entourage l'admiration pour Flaubert à la hauteur d'un culte. Goncourt, auquel le public fut long à s'habituer, a eu en lui un héraut infatigable, enthousiaste, jamais lassé.

Sans doute ce n'est pas lui qui a donné du talent à ses amis, mais il a contribué énormément à leur donner de la réputation. Il eut de l'influence, en effet, bien longtemps avant d'avoir atteint la situation qu'il occupe depuis quelques années. Si la perfidie punique n'est point du tout son fait, il serait puéril de lui contester une habileté qui tient en quelque manière à la race. C'est un méridional bien réussi, et, s'il se fût tourné vers la politique, il y eût certainement prospéré.

Dans les lettres comme dans la politique, le vrai méridional est superbe à observer: il dégage de la chaleur, il entraîne, il embellit tout des couleurs de son imagination. Regardez la façon dont les écrivains ordinaires se comportent avec les éditeurs et les directeurs de journaux : ils ont l'air très heureux qu'on les accueille, ils remercient profondément en touchant le salaire de leurs veilles. Le méridional n'est point ainsi : les fleurs de son jardin ont un parfum qui n'est qu'à elles, les fruits sont plus savoureux que ceux du jardin des Hespérides ; les enfants de sa Muse sont tous admirablement beaux ; il ne demande pas qu'on l'imprime et cependant il est bon garçon, et, pour obliger, il consentirait à s'entendre avec son interlocuteur, pourvu, bien entendu, que les conditions fussent raisonnables. Le même homme qui fera des difficultés, qui élèvera des objections devant un écrivain modeste, fermera sa porte et prendra son visiteur au collet pour ne pas manquer une si belle affaire. L'entrain de l'auteur, après avoir gagné l'éditeur, gagne le public et, quand le mérite est réel, il se forme vite autour d'un homme cette atmosphère de popularité au milieu de laquelle Daudet vécut très jeune.

Cet art de se mettre à sa place, je l'ai retrouvé au même degré chez mon cher et illustre ami Henri Lasserre. Avant d'être l'auteur de cette *Notre-Dame de Lourdes* qui a été traduite dans toutes les langues du monde, Lasserre, qui est du Périgord, avait déjà une situation très prépondérante. Quand il dut publier je ne sais quel volume, d'Aurevilly vint le prier de traiter pour lui. Quel homme eût été moins expert en ces négociations que ce grand dédaigneux des choses prosaïques qui a écrit cette phrase typique : « Je donne des articles aux journaux et ils m'offrent en échange des gratifications que j'accepte ».

Vous retrouverez ce même don, cette même habileté pratique chez les Israélites qui, à mérite égal, occuperont toujours une situation supérieure à celle d'un Aryen, parce qu'ils sont nés diplomates, qu'ils n'ont pas honte de discuter les questions d'argent, qu'ils savent ne pas paraître pressés, dissimuler leurs impressions, ne plus se précipiter comme jadis sur le plat de lentilles d'Ésaü.

Cette science fort précieuse de la direction de sa vie, ce souci de bien marquer son rang, d'apprendre aux autres le cas qu'il faut faire d'une œuvre littéraire dans laquelle on a mis le meilleur de soi-même n'ont rien que de parfaitement légitime ; ils se concilient, encore une fois, chez Daudet avec un grand et sincère désir d'être utile, une ardeur généreuse à s'intéresser à autrui, une absence totale de toute pensée d'envie.

Dans cette fameuse question des *Lettres de*

mon moulin, dont on a essayé de lui contester la paternité, Daudet a été victime, dans une certaine mesure, de ces sentiments.

Je voudrais raconter exactement cet épisode de l'existence littéraire, en donner l'aspect vrai sans tomber dans le commérage.

Ce débat a toute l'apparence d'un dernier chapitre de la *Vie de bohème*. Vers 1864 et 1865, on était encore sous l'influence du Murgerisme; les mœurs littéraires étaient bien celles qu'a décrites Murger. On vivait par petits cénacles, par clans, on mangeait à la même gamelle comme une escouade en campagne ; on goûtait une jouissance infinie à cette existence vagabonde où c'était l'imprévu qui mettait le couvert à l'auberge de la belle étoile ; on voulait que la vie eût comme une saveur d'aventure, comme un souffle de fantaisie. C'est Murger qu'il faut relire pour connaître cet état d'esprit, la génération actuelle a peine même à le comprendre. Outre qu'il serait impossible de vivre en marge de la société, puisqu'il n'y a plus de société du tout, les âmes elles-mêmes sont changées. L'écrivain fait son œuvre dans son coin, garde soigneusement pour lui ces vives saillies, ces paradoxes bizarres, ces aperçus ingénieux qu'on semait alors sans compter dans la conversation ; il évite les familiarités trop étroites qui ne rapportent jamais rien de bon et charme son isolement en s'exerçant à prendre des contre de quarte très serrés ou à esquisser des *une, deux* très rapides pour le jour où des camarades obligeants l'accuseront d'avoir assassiné son père. C'est généralement le seul bon procédé, en effet, qu'il puisse attendre de ses confrères.

Il existait au contraire, il y a vingt ans, une camaraderie, une poésie, une exubérance de jeunesse que nous ne soupçonnons plus et qui ont disparu grâce à mille causes, mais surtout à la politique, qui a assombri tous les fronts et divisé tous les esprits.

En 1865, un phalanstère artistique s'était constitué à l'entrée du bois de Meudon, sur la route de Clamart à Fleury. Il y avait là Bataille, Daudet, Du Boys, que venait retrouver souvent Rolland. Bataille était la gaieté et le mouvement de cette bande juvénile, il excellait, en ce temps où les journaux étaient rares, à trouver des débouchés. Étranger à toute mesquinerie, éprouvant toujours le besoin de se dévouer et d'obliger, il s'ingéniait à découvrir et à lancer des talents nouveaux. On travaillait, mais rarement; on préférait les courses folles à travers la forêt, les promenades à la recherche des champignons, les siestes à l'ombre, les déclamations et les chansons au clair de la lune.

Un jeune homme vint bientôt s'adjoindre au groupe. Longtemps maître d'études, il avait encore la mélancolie de cette existence véritablement atroce pour une nature délicate et fine. L'âge sans pitié, qui l'ignore? est d'une habileté sans égale comme tortionnaire; il en veut de préférence à tout ce qui a des ailes : les papillons, les oiseaux et les poètes. Arène, qui venait de faire jouer *Pierrot héritier*, avait été installé par Bataille dans une petite chambre et cherchait, sans la trouver, une occupation littéraire.

Ce fut alors que Daudet lui dit : « Je vais commencer au *Figaro* une série intitulée : *Lettres de mon moulin*, voulez-vous y travailler ? »

Arène accepta. La première lettre, qui n'a pas été recueillie dans le volume, était l'histoire d'un bateau appelé le *Brise-caillou*, qui avait fait la traversée de France en Amérique, à la grande stupeur des Américains, qui ne pouvaient imaginer qu'on s'aventurât à travers l'Atlantique sur une coquille de noix. C'était le commandant du *Brise-caillou* qui était venu trouver Napoléon à Rochefort et lui avait proposé de le faire passer à travers l'escadre anglaise. La deuxième lettre était l'*Arlésienne*, un dramatique épisode qui avait été raconté à Daudet par Mistral. Le récit du naufrage de la *Sémillante* avait été également recueilli par Daudet lors de son séjour en Corse.

On voit que l'apport de Daudet, même au début, resta le plus considérable. Arène le comprit si bien qu'il renonça de lui-même à cette collaboration et qu'il pria Daudet de continuer cette œuvre tout seul et de lui chercher autre chose. La lettre que l'auteur, maintenant connu et apprécié de tous, de la *Gueuse parfumée* et du *Paris ingénu* a publiée à ce sujet dans le *Gil Blas* montre-t-elle les faits de cette façon ? Oui et non. Sans prétendre que cette lettre soit aussi obscure que celle de Bellérophon, on y démêle, il me semble, de secrètes réticences ; on y voudrait moins d'esprit et plus de cœur.

Et savez-vous pourquoi s'est à demi rompue cette amitié qui datait déjà de tant d'années? C'est parce que Daudet, fort préoccupé ce jour-là, a oublié d'inviter Arène à la soirée où l'on a lu chez lui les *Rois en exil*. Ces pauvres *Rois en exil!* ils semblent avoir porté avec eux la malchance qui s'attache à tout ce qui touche les souverains de notre époque. J'ai noté ailleurs l'impression que m'avait produite ce Gambetta cramoisi, déjà perdu, se tenant debout au seuil du cabinet de Daudet, et écoutant son acteur de prédilection lire cette pièce où l'on tournait en dérision tous ces porte-sceptres de jadis, tous ces

descendants d'augustes familles qui avaient régné sur l'Europe.

« C'est à mon tour maintenant ! » pensait-il; et derrière lui on eût pu voir la Mort qui déjà avait sa main glacée sur l'épaule de ce favori de la Fortune, de ce tout-puissant relatif, dont le moindre geste était épié par des regards complaisants. Charcot, sans doute, qui promenait dans ce salon plein de lumières et de fleurs ce visage d'Esculape de marbre, ce visage pensif et bienveillant, malgré la sarcastique contraction des lèvres, savait probablement dès cette époque à quoi s'en tenir. Quelles amères et profondes jouissances philosophiques doivent avoir les confesseurs laïques de la pénétration de celui-là, qui circulent à travers le monde, sachant la blessure invisible de tant d'intelligences, le délai bref assigné parfois par la Destinée à certains ambitieux qui ne mettent point de bornes à leurs espérances, quand déjà la vie en a mis à leurs jours!

Banville a bien entrevu, lui aussi, et bien fixé, dans une page de son *Paris vécu,* l'aspect particulier de cette réunion où ce monde républicain, déjà si mortuaire et si peu sûr du lendemain, assistait à l'enterrement du monde monarchique, que Coquelin aspergeait avec un goupillon trempé dans du vinaigre.

J'ai cru, pour ma part, ces notes bonnes à fournir à nos lecteurs futurs. Ne vous y trompez pas, le Daudet de Meudon est resté, en bien des points, le Daudet célèbre d'aujourd'hui. Le mariage, l'atmosphère d'un foyer sans troubles, l'influence enveloppante et aimable d'une vraie Parisienne spirituelle et sensée, ont sauvé l'écrivain de la bohème matérielle au fond de laquelle le talent le plus robuste finit par sombrer. Le bohème intellectuel, railleur, épris d'indépendance, ennemi d'instinct de tout ce qui est une forme de l'ordre social, incomparable pour apercevoir le côté ridicule et faux de toutes les conventions, a survécu, s'est développé, et naturellement a été le romancier acclamé d'une époque où ceux qui ne démolissent pas sont enchantés de voir tout démolir.

Ma conception de la civilisation française est différente; mais j'estime l'écrivain de ne point s'être embourgeoisé dans le succès comme tant d'autres, d'être demeuré sincère et fidèle aux idées de sa jeunesse. Pour la plupart des hommes de lettres, la bohème n'est qu'un état transitoire : dès qu'ils sont entrés dans la société, ils en deviennent les plus enragés Prud'hommes, comme les jacobins nantis deviennent les plus féroces défenseurs de la propriété; ils courent après les croix, les académies, se fourrent dans tous les comités pour se donner de l'importance. Daudet est toujours l'inconscient audacieux que rien n'intimide, que rien ne retient que la préoccupation de ne point sortir de l'Art en dépassant les frontières du bon goût; il n'attaque pas, il ne sape pas, il dissout tout ce qu'il regarde, et il regarde tout de près, dans un sourire lumineux et triste, narquois et attendri à la fois; il décompose en un clin d'œil, avec une soudaineté incroyable d'ironique analyse, tout ce que la masse s'était entendue pour respecter; d'un trait il indique l'élément faible de toutes les grandeurs, le point comique de toutes les choses solennelles. On a dit que la mort était l'impossibilité de vivre; on serait tenté de dire que le principe du talent de Daudet est l'impossibilité de vénérer.

Je m'étonne seulement que ce nihiliste de tant d'esprit ne soit pas plus philosophe, et qu'il n'ait pas prévu que le premier venu jouerait avec sa fraîche couronne de laurier, comme il a joué avec la couronne royale, pour voir comment c'était fait...

Daudet peut se consoler des attaques dont il est l'objet, en voyant combien celui qui le précéda dans le succès, M. Octave Feuillet, est maintenant en dehors de toute attaque. En voilà un qui ne mérite plus l'envie! quelle décadence! On ne peut imaginer rien de plus banal et de plus fade que *La Veuve*, son dernier roman.

M. Octave Feuillet a jugé à propos de nous conter à nouveau la *Matrone d'Éphèse,* mais la fable milésienne devenue une fable parisienne a perdu sous sa plume tout le montant que lui avait donné La Fontaine. Un jeune officier, Robert de la Pave, a épousé une jeune femme d'une beauté admirable dont il est éperdument épris; il la quitte pour aller défendre la France en 1870, il est blessé mortellement à la bataille du Mans, et, avant d'expirer, il charge son intime ami et son compagnon d'armes, M. de Fremeuse, de porter à sa femme ses derniers adieux et sa recommandation suprême.

— Je lui ai donné, reprit le mourant, dont la voix devenait rauque, je lui ai donné toute ma fortune... Qu'a-t-elle besoin de se remarier ?... Vois-tu, Maurice je ne peux pas supporter la pensée qu'elle soit jamais à un autre... C'est impossible ! cela me rend fou! aie pitié de moi, mon ami... tu vois que je vais mourir, aie pitié de moi...

— Mon ami, je t'en prie, dit Maurice en s'agenouillant doucement près de lui.

— Mais du moins, dit le malheureux jeune homme, promets-moi de lui dire que je lui défends, que c'est ma volonté suprême, que je la prie, que je la supplie ! que si elle se remariait jamais, si elle se donnait jamais à un autre, je me soulèverais dans ma tombe, qu'elle verrait mon spectre,

qu'elle m'entendrait la maudire... Dis-le-lui, tu me le promets?

— Oui, cela, je te le promets...

Vous devinez la suite. La belle veuve s'ennuie dans son castel comme la matrone dans son tombeau: au lieu d'un soldat, c'est un officier qui la console et cet officier, c'est M. de Fremeuse. La jeune femme est compromise, un mariage est nécessaire.

Alors un combat se livre dans l'âme de M. de Fremeuse, qui se souvient de sa promesse et qui se désespère à la pensée qu'il a manqué à l'honneur. Il épouse quand même, et le jour des noces il se brûle la cervelle.

Sans doute si l'écrivain avait créé de toutes pièces un personnage un peu farouche, un peu original, comprenant l'honneur à la façon des vieux Castillans, ce drame dans un cœur eût pu être saisissant. M. de Fremeuse, au contraire, appartient à ce monde bleuâtre dans lequel se sont réfugiés les anciens colonels du théâtre de Madame; il semble peu fait pour des sentiments si hauts.

Le reste est à l'avenant. L'abbé Desmortreux, que l'officier consulte, est un ecclésiatique en sucre; la figure n'est pas frappée à la vigoureuse effigie dont Balzac ou d'Aurevilly marquent leurs prêtres bons et mauvais. Il ne paraît pas savoir que l'Église a des tribunaux spéciaux pour juger les cas de conscience. Si un doute subsiste, on s'adresse au Pape. Le juge infaillible auquel le Christ a remis les clefs peut délier d'un vœu religieux, à plus forte raison d'une promesse faite au soir d'une bataille, dans un moment de trouble et d'émotion. Un catholique n'a plus un scrupule à avoir quand la décision est rendue; un non catholique n'a nulle raison de s'adresser à un abbé pour connaître ce que lui dicte sa conscience.

Avec des prétentions à une concision tragique, *la Veuve* est une fadaise pure. Tout cela, encore un coup, est faux, archifaux, et n'a qu'un mérite, c'est d'être court...

Tandis qu'une réaction justifiée se produit contre celui qui a été l'enfant chéri du public pendant ces dernières années, la personnalité de d'Aurevilly semble grandir. Cette opinion dont l'écrivain a fait si peu de cas, qu'il a constamment dédaignée et bravée, revient visiblement vers lui.

C'est une étude étrangement puissante que ce dernier volume : *Ce qui ne meurt pas*. C'est sauvagement fort, peut-on répéter à propos de cette œuvre mâle où l'auteur trouve moyen d'intéresser et d'émouvoir pendant quatre cents pages, rien qu'avec deux personnages principaux. On entend là, d'un bout à l'autre, ce que Bossuet appelait superbement le hennissement de la luxure. L'être humain n'est plus examiné seulement sous ses apparences superficielles, dans ses grimaces passagères; il est fouillé, disséqué tout vif avec un implacable scalpel.

Quelle que soit l'orthodoxie dont l'auteur se pique, je ne jurerai pas que l'œuvre soit d'une moralité irréprochable; artistiquement, elle est grande et belle; elle se rattache à une école qui n'est plus à la mode; et les jeunes gens regardent, étonnés, la façon dont travaille ce vieux maître qui a taillé à coups de marteau des statues vivantes.

Les créations de Barbey d'Aurevilly vivent, en effet, non point de la vie nerveuse et saccadée du présent, mais de la vie sanguine des héros de la génération romantique. C'était l'époque des passions qui dévorent; l'amour, qui n'est plus qu'une distraction ou une courte débauche qui s'éteint faute de souffle, occupait alors avec une opiniâtre et irrésistible violence les cœurs dont il s'emparait; il se glissait dans les moelles, il envahissait le cerveau, il avait le caractère de l'*Ananké* antique. La foudre amoureuse qui ne descend plus dans les marécages où nous sommes trouvait alors sur les sommets des hommes qui étaient assez près d'elle pour qu'elle les pût toucher. La comtesse Iseult de Scudemor, cette passive douloureusement résignée, est de la race des femmes qu'a peintes Balzac. Les duchesses de Langeais, les Mme de Mortsauf, les Mme de Beauséant, auraient admis dans leur cercle cette touchante victime de Vénus fatale, cette pauvre femme qui est tombée par pitié, « cette inaltérable pitié qui, quand tout, sentiments et passions, est fauché dans le cœur des femmes, est la seule chose qui ne puisse jamais y mourir. »

L'Académie, elle, ne se soucie pas de tous ces drames où le cœur palpite et se déchire. Les *immortels* se souviennent trop de quarante *médaillons* fameux pour admirer comme il convient *Ce qui ne meurt pas*.

L'élection dernière a trompé toutes les prévisions. Le choix de Coppée aurait été approuvé de tous. L'auteur des *Intimités* a incontestablement donné une note originale et personnelle; il a exprimé la poésie particulière de ces spectacles parisiens qui s'associent à toutes les émotions de notre âme, qui nous touchent profondément, sans que nous puissions le plus souvent traduire l'impression indéfinissable et subtile qu'il nous apporte.

Et voyez l'ironie du sort! Ce sont les vers qui ont fait des amis à Coppée; ce sont ses vers

aussi qui ont aliéné ses sympathies à M. Edmond About. Beaucoup se sont souvenus du *Petit divertissement offert à Sa Majesté l'Impératrice par les invités de la troisième série de Compiègne,* et l'on a jugé que l'invité si bien reçu et si reconnaissant d'une bonne réception avait un peu trop pratiqué plus tard l'indépendance du cœur.

Il est pourtant fort réussi, ce divertissement que préside la Muse du palais. Les mots qui composent l'acrostiche d'Eugénie : *étoile, uniforme, grâce, Égerie, nuit, idole, Espagne,* défilent tous avec un compliment galamment tourné. L'idole est particulièrement dithyrambique.

VI

IDOLE.

(La Muse désigne du doigt un cadre vide.)

C'est une idole au front d'ivoire,
Plus blanc que les perles d'Ophir;
Sous une auréole de gloire
Brillent ses grands yeux de saphir.
Les rois s'inclinent devant elle;
Toi, pauvre, tombe à ses genoux.
Les cœurs volent à tire-d'aile...

(Ici la Muse s'aperçoit que le cadre est vide, elle se tourne vers l'auditoire et dit) :

Ah! pardon! j'oubliais; cherchez-la parmi vous,
La divinité souveraine
Qui fait battre nos cœurs en soupirant nos vers.
Elle est trop grande pour la scène;
Son vrai cadre est la France, ou plutôt l'univers.

L'Espagne, d'ailleurs, ne montre guère moins d'enthousiasme.

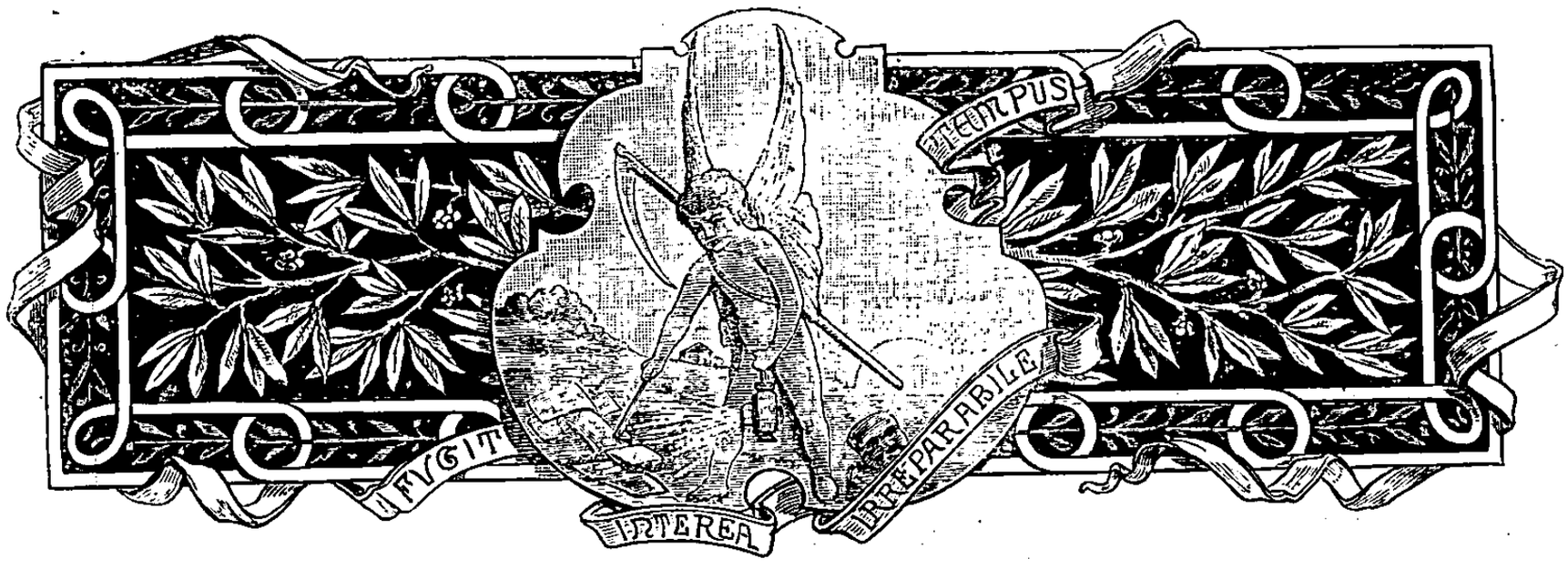
VII

ESPAGNE.

C'est donc toi, le pays où les citrons mûrissent?
Deux fois, dans tes jardins, les orangers fleurissent;
La grenade y rougit aux buissons du chemin;
De raisins parfumés ta vigne se couronne;
Sous ton ciel toujours bleu l'hiver n'est qu'un automne
Qui tient le printemps par la main.
Eh bien! tu peux garder les trésors qu'on t'envie,
Pays aimé de Dieu, forte terre au ciel doux!
Ta plus noble beauté, nous te l'avons ravie,
Ta plus auguste fleur n'a fleuri que pour nous!

Quand on vint proposer à Ginguené d'écrire contre Napoléon vaincu, il répondit : « C'est un soin que je laisse à ceux qui l'ont loué ». M. About n'a pas pensé de même; il a été fort dur pour l'Empire dont il n'avait pas eu à se plaindre. A notre époque, un tel changement n'a rien qui puisse beaucoup surprendre; mais M. About n'a point su garder la réserve qu'il eût fallu. Son attitude, lors de la mort de ce pauvre petit prince impérial tombé héroïquement au bout du monde, n'a pas augmenté le nombre de ses admirateurs. Sans contester le devoir de juger les fautes du règne, on eût souhaité que l'ancien familier de Compiègne eût quelques paroles de consolation pour la souveraine infortunée qui avait accueilli de son mieux l'écrivain quand elle était dans tout l'éblouissement de sa beauté, dans tout l'éclat du rang suprême; on eût aimé que l'hôte des jours heureux fût respectueux pour cette pauvre femme écrasée par tant de catastrophes, courbée sous le poids de tant de deuils.

ÉDOUARD DRUMONT.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Gustave Flaubert. — L'homme et l'écrivain. — Les lettres à George Sand. — *L'amour de la forme.* — *Les* Mémoires *de Henri Heine.* — *Une question embrouillée.* — *Les biographes de Henri Heine.* — *Les coulisses d'un livre.* — *L'influence de la race.* — *La* Joie de vivre. — *Le pessimisme.* — Ma jeunesse *de Michelet.* — *Hier et aujourd'hui.*

N'AVAIS-JE pas raison de vous dire l'autre jour que nous assistions au rangement général qui précède le classement définitif de la postérité ? Les amis de chaque grand homme complètent son bagage : on verse la correspondance aux dossiers, on donne à la physionomie des morts illustres le trait définitif. Politiques et écrivains s'arrangent pour avoir le bon coin dans le wagon. Flaubert, Henri Heine, Michelet étaient les auteurs à succès il y a vingt ans, ils sont encore les auteurs à succès d'aujourd'hui.

Je me souviens encore de l'impression que je ressentis quand Flaubert, avec la bonhomie charmante qui était le fond de cette nature d'élite, vint me remercier d'un article sur la *Tentation de saint Antoine* qui l'avait extrêmement touché. Il m'apparut de suite tel qu'il était, excellent, sincère, tout en dehors, avec une finesse presque joviale, et ce fut moins un maître que je reçus qu'un grand camarade plein de cordialité, d'entrain, heureux de serrer la main d'un confrère.

Chacun a connu cette personnalité si franche, bruyante, débordante de vitalité, exubérante de bonne humeur apparente en dépit de l'amertume secrète qui le rongeait, qui attirait spontanément à elle.

Haut en couleur, taillé en Hercule, Flaubert semblait bâti à chaux et à sable; sans doute il se rattachait par bien des côtés au type normand ; mais ce front singulièrement conformé inspirait je ne sais quelle idée d'une race barbare, plus forte et plus originale, et faisait penser à un Caucasien pur ou à un Tartare. On éprouvait le besoin d'expliquer ainsi ce goût particulier pour les splendeurs colossales du passé, cette faculté d'évoquer dans leur brutalité instinctive et dans leur magnificence extérieure les civilisations gigantesques ensevelies dans la poussière des cités disparues. Lui-même ne contestait pas le fait, et, quand nous causions de ces choses, il me rappelait, à l'appui de la doctrine des hérédités lointaines, qu'un sien ancêtre, après d'invraisemblables aventures, avait fini par devenir roi d'une peuplade à moitié anthropophage et par épouser une sauvagesse.

Une de ses lettres à George Sand nous le montre préoccupé de ce point : « Je n'éprouve pas comme vous, dit-il, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble au contraire que j'ai toujours existé, et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade

pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher, peut-être empereur d'Orient aussi ?

« Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire. L'hérédité est un principe juste, mais il a été mal appliqué. »

D'un de ses lointains ancêtres, Flaubert aurait tenu ces aspirations vers l'étrange, de son père, le grand chirurgien de l'hôpital de Rouen, qui fut le protecteur de Dupuytren; il aurait hérité de la tendance à ces analyses psychologiques si aiguës et si fouillées parfois qu'elles ont la précision d'une dissection anatomique, c'est à lui qu'il devrait cette implacable sûreté d'observation appliquée aux plaies morales, qui a fait comparer la plume de l'écrivain au scalpel de l'opérateur.

L'individualité de Flaubert fut double, en effet. Par le prestigieux éclat d'un style admirable toujours, mais quelquefois guilloché ou coloré à outrance. Il appartenait à la génération qui a précédé la nôtre; par l'importance accordée aux moindres inductions physiologiques, par l'exactitude scrupuleuse à rendre les spectacles de la vie contemporaine tels qu'ils se présentent aux regards, il a contribué puissamment à pousser la génération actuelle dans la voie où elle s'est engagée. Il fut à la fois le dernier des romantiques et le premier des réalistes.

Cette existence partagée entre deux mouvements différents, commencée avec beaucoup d'hommes déjà disparus et très activement mêlée à l'évolution de la nouvelle école qui a pour chefs Daudet, Goncourt et Zola, explique l'homme et l'écrivain. J'ai gardé longtemps quelques notes écrites en quelque sorte sous sa dictée, sur le papier bleu dont il se servait. La biographie à laquelle ces notes étaient destinées n'a pu paraître faute d'un portrait. « Je vous dirai tout ce que vous voudrez, je vous confierai tous les autographes que vous désirerez, mais ne demandez pas ma photographie. Je serai le seul homme de mon temps qui n'aura pas posé devant un objectif. »

Ainsi protestait ce pauvre Flaubert. Sur nos instances, il nous avoua pourtant qu'il avait fait une seule fois infraction à cette règle formelle, mais pour une personne qui, ayant tout accordé, avait le droit d'exiger beaucoup, et naturellement avait réclamé à son obligé ce qui pouvait lui coûter davantage. Flaubert s'était arrangé pour que l'épreuve fût unique, ce qui assure d'avance un prix inestimable à cette photographie sentimentale.

Ces souvenirs me reviennent devant les *Lettres de Gustave Flaubert* à George Sand. C'est lorsqu'il s'agit de la mémoire d'un homme qui fut loyalement et vraiment passionné pour son glorieux métier que la franchise est particulièrement pénible. Il faut pourtant bien reconnaître que le zèle de certains amis a, dans cette circonstance encore, dépassé complètement le but. En réalité, toutes ces exagérations finiront par rendre agaçante la personnalité d'un maître écrivain qui fut de son vivant infiniment simple et bon garçon.

Flaubert avait le travail difficile; il s'exagérait la valeur des mots, l'inconvénient des assonances, le danger des répétitions; ce purisme avait tourné à la fin à une véritable monomanie. On entend d'un bout à l'autre de ces lettres ce *han!* que vous connaissez, ce *han!* douloureux et gémissant qui vous arrive le soir par le soupirail des boulangeries et que poussent les ouvriers haletants et suant à pétrir le pain, les *gindres* comme on dit. Tout est souffrance pour ce malheureux; ce qu'il appelle « les affres du style » prend pour lui les proportions d'une épouvantable torture; la moindre nouvelle à écrire a l'importance d'une opération à subir. Aux anciens Gobelins, du moins à ce que raconte la légende, on gardait à demeure et on nourrissait un homme soumis à un régime spécial et chargé de produire ce qu'il fallait pour obtenir l'écarlate. Tel se révèle Flaubert, muré dans son labeur, n'osant ni bouger ni s'extérioriser dans la crainte de déranger la période qu'il couve, de faire envoler l'oiseau qu'il guette.

Le lecteur péniblement impressionné par ces détails ne peut s'empêcher de se demander si le résultat est en corrélation avec l'effort. *Madame Bovary, Salammbô,* la *Tentation de saint Antoine* sont des livres d'une incontestable valeur, mais ne justifient point un tel mal dans la gestation. Quel aurait été alors, se demande-t-on, l'enfantement de ces œuvres immortelles sur lesquelles vit l'humanité : la *Divine comédie,* le *Paradis perdu,* le théâtre entier de Shakespeare, le *Faust,* la *Comédie humaine?* En réalité, les maîtres, s'ils ont connu les nobles inquiétudes de la paternité, sont restés étrangers à ces angoisses qui tiennent du martyre. Lamartine a été à la fois poète, historien, orateur incomparable; il a semé à pleines mains de belles strophes, de sublimes idées, d'émouvantes paroles sans avoir jamais gémi comme Flaubert. Veuillot a parlé une langue autrement saine, libre, variée que Flaubert, et ses lettres d'un ton si aisé et si français ne nous le montrent pas absorbé uniquement dans le puéril souci de limer une phrase. Il faudrait être Atlas et porter le monde pour avoir le droit de se plaindre comme le fait l'auteur de *Madame Bovary*.

Si ces tourments intérieurs fussent restés à l'état de confidences, ils auraient pu intéresser ceux qui ont sincèrement aimé Flaubert. Le tort a été de faire entrer le public dans ce cabinet de travail où un pauvre halluciné se congestionne pour éviter de répéter deux fois le même terme quand Bossuet répète dix fois un mot dans une page, quand dans un article sur la mort de M. Thiers qui est un des chefs-d'œuvre de Veuillot, le mot *voir* revient dix fois de suite.

Ici éclatent bien, d'ailleurs, le caractère particulier à notre époque, l'absence de toute mesure et de bon goût dans l'éloge, le besoin de tout exagérer. Comment M. de Maupassant qui est à ses heures un lettré délicat et fin, n'a-t-il pas compris qu'il couvrait de ridicule son ami et lui-même en nous montrant, à une époque où la France est prête à périr, un écrivain *foudroyé* par le scrupule littéraire, succombant au désespoir parce qu'il ne trouve pas un adjectif?

Sans doute il y a à chaque ligne dans ces lettres une haine généreuse et louable de la bêtise universelle, du prud'hommisme imbécile qui est le fond de notre époque. Nul n'a mieux sondé que Flaubert la profondeur presque insondable de cette niaiserie déclamatoire et sentencieuse dans laquelle patauge notre siècle. L'horreur du sot et du bourgeois est la dominante de cet être si complètement artiste.

La conception que l'écrivain se fait de l'Art est, par malheur, très étroite et je dirais presque très inférieure. L'artiste, selon lui, n'a pas de personnalité; il n'écrit pas pour affirmer ses convictions et pour propager ses opinions ; c'est une sorte d'instrumentiste, d'exécutant dont la seule ambition doit être d'atteindre un degré de virtuosité supérieur à celui de ses concurrents. C'est la doctrine de *l'art pour l'art* en tout ce qu'elle a de stérile et de vain. Qui ne comprend à quel point elle ravale le créateur qu'elle condamne, quelque habile qu'il puisse être, à la renommée presque viagère du comédien et du chanteur? Si rien ne vit sans le style, on n'imagine pas un style qui vivrait tout seul et sans représenter aucune idée. Vous figurez-vous combien serait précaire une gloire qui serait fondée exclusivement sur l'adresse à manier une langue qui se transforme radicalement tous les deux cents ans?

Philistins! Tel est le reproche qui revient constamment dans les lettres de Flaubert, telle est l'injure qu'Henri Heine avait sans cesse à la bouche. Quels seront ces *mémoires?* Je n'en sais rien ; ce qui est certain, c'est qu'ils existent; du moins, leur publication tendrait à le faire supposer, quoiqu'à l'époque actuelle il n'y ait encore là qu'une grave présomption. Le premier chapitre, précédé d'une introduction de M. Édouard Engel, a commencé à paraître dans le numéro de la *Gartenlaube* qui porte la date du 17 février, et l'éditeur Calmann Lévy n'aura qu'à faire traduire au fur et à mesure de la publication en Allemagne.

La *Gartenlaube* veut dire en français *Tonnelle du jardin.* N'est-ce point un joli titre et cela ne vous reporte-t-il pas vers ces *restaurations* d'outre-Rhin où la rêverie semble si naturelle devant une chope de vraie bière, où le rythme de la vie paraît moins précipité que chez nous? C'est le titre d'un journal illustré qui s'imprime à Leipzig et qui tire à trois cent mille exemplaires.

Ces *mémoires,* s'ils sont complets, feront verser des flots d'encre. Tous ceux qui ont approché Henri Heine en ses derniers moments savent quelle arrière-pensée de vengeance posthume animait et soutenait l'écrivain, qui de sa main défaillante ajustait ces dernières flèches qui devaient partir du fond d'un tombeau. Sur ce point, le témoignage de Mme Camille Selden est précieux :

« Il est mal, il ne se soutient plus que par l'énergie de la volonté et par l'impétueux désir d'achever la rédaction des Mémoires qui devront à la fois fournir la justification de ses actes et le complément de son œuvre. Le lecteur sait que des motifs sérieux sont venus s'opposer à la publication de ce curieux document et que le plaidoyer comme le réquisitoire demeureront secrets. Il est difficile de dire s'il y a lieu de le regretter. Le but d'un livre n'est pas d'injurier, mais d'instruire. D'ailleurs, les cancans, les attaques personnelles perdent de leur intérêt au bout d'un certain temps. La majeure partie du public, qui ne s'intéresse point à des personnages dont la plupart ont disparu de la scène, n'aperçoit plus que la mesquinerie des querelles et se demande à juste titre s'il y a vraiment lieu de plaider lorsque personne ne songe plus à accuser. Restent les parents, les amis du poète qui déplorent surtout l'inutilité d'un travail qui a pu contribuer à abréger une vie précieuse. Que de fois j'ai trouvé Heine couvrant les grandes feuilles de papier blanc, éparses devant lui, de ces vigoureux caractères dont la forme seule trahissait l'audace et la netteté de sa pensée! Le crayon qui courait avec une activité fébrile sur les blancheurs de la page prenait entre les doigts effilés du malade l'inflexibilité d'une arme meurtrière et semblait raturer les réputations intactes. Un jour, le bruit du crayon fut remplacé par celui d'un rire cruel, un rire de vengeance assouvie. Je regardai Henri Heine : « Je les tiens! fit-il. Morts ou vifs, ils ne

m'échapperont plus. Gare à qui lira ces lignes s'il a osé s'attaquer à moi ! Heine ne meurt pas comme le premier venu, et les griffes du tigre survivront au tigre lui-même. »

Mme Camille Selden, on le voit, semble croire à la destruction de ces *mémoires*. Il paraît, en effet, qu'une première version mise en gages par Henri Heine lui-même entre les mains de son frère Gustave aurait été détruite par lui. D'après la note un peu embrouillée, il faut le dire, publiée en tête du *Figaro*, la première partie de cette seconde version aurait été brûlée par l'autre frère Maximilien, dans une visite rendue par lui à Mme Mathilde Heine dont M. Alexandre Weill a esquissé la singulière figure.

La littérature décidément n'était pas aimée dans la famille. D'où venait cette fureur destruction ? M. Édouard Engel nous donne l'explication suivante :

« Maximilien Heine et tous les autres parents du grand poète sont comme honteux de ce que lui, avec tous les siens, descende d'une famille juive tombée dans l'indigence... Il est certain que Henri Heine a franchement raconté son obscure naissance au commencement de ses *mémoires*, et il est probable qu'il a détruit en même temps la vieille fable relative aux quartiers de noblesse de sa mère... »

Une chatte, comme on dit, ne retrouverait pas ses petits au milieu de tous ces commérages. Si la vie exacte de Henri Heine n'est pas connue, ce n'est pas cependant faute de biographes. Sans parler d'un long chapitre dans les *Souvenirs* de Mme Jaubert, nous avons eu après les *Derniers jours d'Henri Heine*, de Camille Selden, les *Souvenirs de la vie intime* d'Henri Heine recueillis par sa nièce, la princesse della Rocca, née Emdem Heine et surtout les *Souvenirs intimes* de Henri Heine par Alexandre Weill. Le dernier volume est sans contredit le plus curieux parce qu'il est le plus sincère, le plus réaliste et le plus aimant. L'auteur n'est ni un bas bleu comme Camille Selden, ni une princesse née Heine comme Mme della Rocca, c'est un bon juif tout rond malgré son esprit, qui vient de temps en temps entretenir son ami de la race qui leur est commune et lui dire de penser un peu à Moïse.

A tous ces documents il faut ajouter la piquante brochure de M. Kohn-Abrest qui nous arrive à l'instant et qui est intitulée : *Les Coulisses d'un livre. A propos des mémoires de Henri Heine.*

C'est une pièce fort intéressante à joindre aux précédentes, elle fourmille de détails amusants, mais elle ne termine pas le procès. Ce qui frappe le plus là-dedans, c'est le portrait d'un personnage bizarre, M. Henri Julia, un ancien préfet de la République, qui semble avoir été plus malin que M. Kohn-Abrest et que tous les éditeurs de l'Allemagne. Il est arrivé à trouver 16,000 francs de 80 pages écrites d'une écriture très large et surchargée de ratures, ce qui représente 10 francs la ligne ou 50 centimes le mot. Chez M. Kohn-Abrest, l'admiration pour une telle habileté l'emporte encore sur un dépit qui se comprend, si l'on songe que l'auteur de la brochure, après avoir organisé toute la campagne et mené un bruit énorme autour de ces quelques feuillets, n'a pas eu même un grand merci de l'heureux négociateur pour lequel il avait tiré les marrons du feu.

L'impression générale, somme toute, est que ces *mémoires* se réduisent à peu de chose et ne sont, en quelque manière, qu'un embryon, un résumé ou un résidu d'une œuvre plus importante qui aura été détruite pour des raisons d'intérêt.

Sans justifier tout ce tapage, la personnalité de Henri Heine est, sous certains rapports, plus intéressante que celle de Flaubert. Quelque large que l'on fasse la part du souvenir de cette cordiale poignée de main, ce Français qui, à une époque comme la nôtre, pèse ses mots comme les peseurs d'or d'Amsterdam pesaient leurs diamants, n'éveille pas une bien grande admiration intellectuelle. On le plaint, si vous voulez, du noble souci de la forme qui le hantait continuellement, mais on ne sympathise pas avec lui dans le vrai sens de ce mot *sympathiser :* éprouver avec un autre, ressentir les mêmes impressions, les mêmes anxiétés que lui. On n'entend en lui ni le cri de l'âme se désolant dans le vide et se lamentant de ne plus croire, ni la protestation farouche du patriote devant l'écroulement de son pays.

Heine tente et séduit autrement l'analyste. La fatalité de race se raconte dans ce cœur déchiré. Le sentimental et l'ironique, le poète et le désenchanté constituent le plus saisissant des dualismes et quand on écoute le combat de ces deux êtres coexistants, il semble entendre, comme dans Mürger,

> Le fifre au rire aigu railler le violoncelle,
> Qui pleure sous l'archet ses notes de cristal.

Ce n'est point un drame isolé que celui qui se passe dans cet esprit qui se raille lui-même et qui s'empoisonne en quelque sorte de son scepticisme, comme certains insectes se frappent eux-mêmes de leur propre dard. Ce sémite, artiste et raffiné, miné intérieurement par la grande tristesse de tout, est l'exemplaire particulièrement réussi d'un type que vous rencontrez à chaque instant sur le pavé

parisien, que vous avez pour compagnon, pour camarade ou pour maître.

S'il n'a rien détruit de la religion chrétienne, ce peuple opiniâtre et insinuant, politique et subtil, a démoli presque complètement, il serait puéril de le contester, la civilisation fondée sur cette religion. Il a dissous la société chrétienne, il a sapé l'arbre gigantesque qui avait abrité tant de générations heureuses et paisibles, et c'est maintenant qu'il est par terre qu'il s'aperçoit combien cet arbre était magnifique, combien douce était la vie à l'ombre de ses rameaux.

On a souvent conté l'histoire de l'héroïne de Kelsterbach, qui, pour être sûre de son salut, allait le samedi à la synagogue et le dimanche à l'église. Les hommes de la trempe de Henri Heine n'ont point cette ressource; ils sont à l'état vague et flottant et souffrent cruellement d'un doute auquel ils ne peuvent s'arracher.

L'œuvre de Henri Heine reflète ces sentiments et c'est pour cela qu'elle est émouvante et vibrante. On y lit à chaque ligne le regret de ce monde d'autrefois, si plein de pittoresque et de poésie, la désillusion devant ce monde nouveau qui ne tient déjà plus debout et qui a supprimé, sans profit pour personne, tout ce qui faisait le charme de la vie des ancêtres. Qu'elles sont mélancoliques et qu'elles ont été justifiées, les prévisions de l'auteur des *Reisebilder* que nous rappelions récemment à propos de Daudet : « Les radicaux viendront et prescriront une cure radicale qui n'agira en définitive qu'à l'extérieur et guérira tout au plus l'eschare sociale et non la gangrène intérieure. Parviendraient-ils même à délivrer pour un peu de temps de ses plus cruelles douleurs l'humanité souffrante, cela n'aurait lieu qu'aux dépens des dernières traces de beauté qui sont restées au patient. »

« Cette pensée, ajoutait Heine, n'est pas celle d'un richard qui tremble pour ses capitaux, mais la terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacer toute notre civilisation humaniste, ce fruit d'un labeur de trois siècles et le véritable élément de notre vie moderne. Or cette civilisation sera détruite un jour par les communistes, et quoique, en théorie, un généreux entraînement puisse me porter à sacrifier les intérêts de l'artiste et du savant au besoin des masses souffrantes déshéritées et exploitées, néanmoins, dans le domaine des faits, j'ai horreur de tout ce qui se fait par la multitude et je n'en peux pas supporter le moindre attouchement. »

Le Philistin en livrée d'hôpital de Henri Heine a trouvé, d'ailleurs, son romancier dans Émile Zola. C'est un livre étrange que cette *Joie de vivre* et qui traduit aussi un des côtés de cette universelle désespérance, de ce pessimisme morne qui hante nos générations et que les générations d'autrefois ne connaissaient pas. Violente et coléreuse chez Flaubert, amène et souriante dans Heine et dans Alphonse Daudet, la haine de l'existence présente est grossière et brutale dans Émile Zola. L'auteur prend toutes les misères humaines, la goutte, l'œdème, l'accouchement difficile, l'hypocondrie, le suicide; il recueille toutes les pestilentielles odeurs qui sortent de ces corps à demi pourris, toutes les tristesses qu'inspirent ces souffrances minutieusement décrites, il roule le lecteur là dedans et il lui dit : « Voilà la vie, mon vieux, qu'en penses-tu ? »

Le livre est fort et remuant dans sa forme déplaisante, je l'ai constaté ailleurs. L'auteur, en définitive, a fait œuvre d'artiste puisqu'il s'est proposé un but et qu'il l'a atteint, puisqu'il a rendu visible une pensée qui était en lui. Rarement, par exemple, on a écrit quelque chose de plus désenchantant et de plus pénible. A l'exception de Pauline, la pupille dépouillée par les Chanteau, qui a quelque grâce, presque tous les acteurs sont affreusement bêtes, profondément égoïstes, inconsciemment malhonnêtes. L'écœurement qu'a désiré exciter le romancier vient tout spontanément aux lèvres devant tous ces personnages d'Henri Monnier proclamant au milieu d'une sorte de musée Dupuytren que Schopenhaüer a raison et que la vie est un mal.

Les païens eux-mêmes, Platon en tête, auraient refusé de reconnaître leur semblable dans ces êtres avilis et dégradés qui vivent d'une vie exclusivement instinctive et animale. Diogène lui-même eût préféré à ces bipèdes monstrueux le coq qu'il jeta un jour dans la salle de l'Académie et qui du moins salue d'une joyeuse fanfare le lever de l'aurore. L'avenir néanmoins consultera avec curiosité ce document humain qui a au moins le mérite de la franchise; il connaîtra par lui la conception que le matérialisme du XIXe siècle se fait de cet homme créé à l'image de Dieu. L'œuvre, en effet, est sortie toute vivante des doctrines modernes et Zola n'a fait que donner une manifestation artistique aux théories de M. Paul Bert.

Avec quel plaisir on lit *Ma jeunesse* en fermant *la Joie de vivre!* Ce n'est point que l'œuvre intrinsèquement ait un mérite exceptionnel. Ce merveilleux évocateur qui ressuscitait véritablement les siècles évanouis n'avait pas ce don, qu'ont eu de moins grands génies que lui, d'animer les épisodes de la vie intime, de faire passer, grâce au talent du peintre, une figure d'inconnu à l'état de personnage réel, de personnage historique, serait-on tenté de dire.

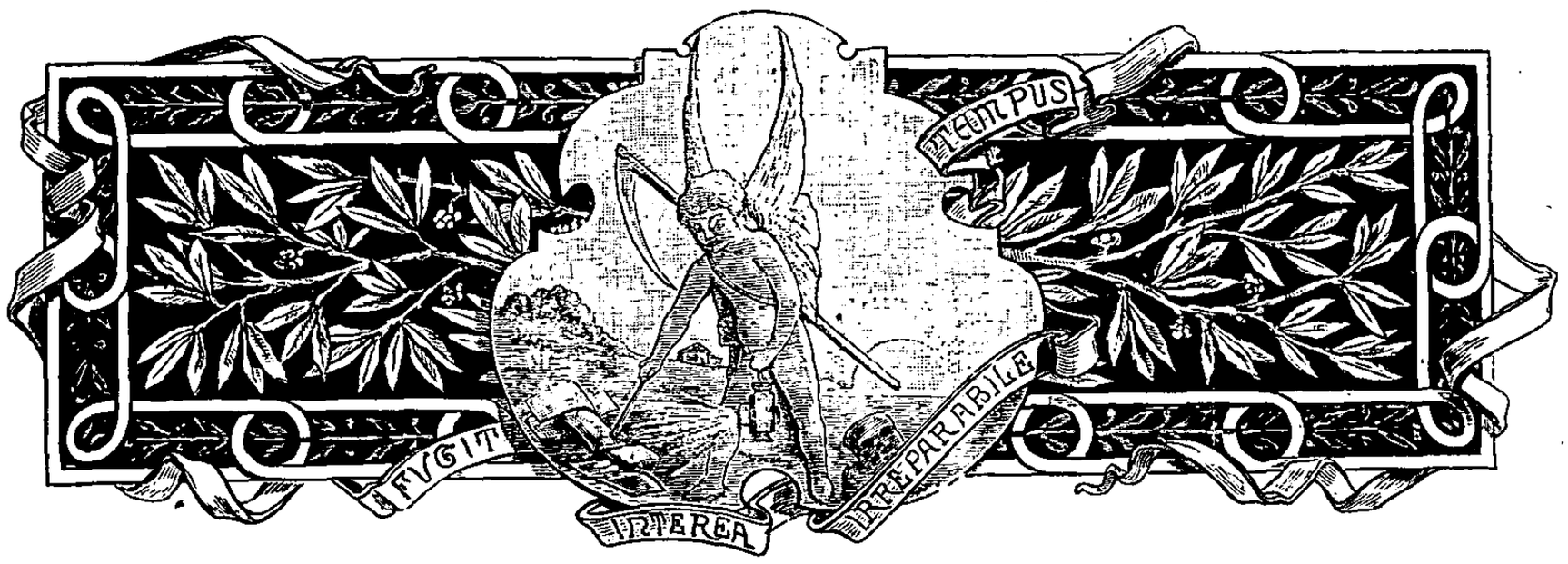
Ma jeunesse n'a rien de la poétique fraîcheur qu'ont gardée après tant d'années les *Confessions* de Rousseau, par exemple. L'espèce de pouvoir magique dont disposait Michelet, quand il s'agissait des scènes de l'histoire, ne s'exerce pas quand il nous raconte les scènes de sa douloureuse enfance.

Ni la famille de l'historien, ni ses amis, ni ses condisciples, ni Thérèse, l'objet de son premier amour, ne nous apparaissent dans cette autobiographie avec un relief bien distinct. Il y a aujourd'hui vingt écrivains de second ordre qui décriraient avec une toute autre science de pittoresque, avec un tout autre accent, les maisons du vieux Paris, successivement habitées par Michelet et les siens.

La vérité est que ce que l'on nous présente se réduit, ici encore, à des notes, à des fragments, cousus ensemble par une main pieuse. Ces débris, analogues aux copeaux que le rabot disperse dans l'atelier, n'ont guère qu'une valeur de souvenir.

Et néanmoins, je le répète, on lit *Ma jeunesse* avec plaisir. Ce doux illusionnaire, ce chimérique auquel l'histoire n'avait rien appris, et qui en 1869, au moment où la Prusse était décidée à la guerre, rêvait de faire du pont de Kehl un pont d'Avignon où les nations auraient dansé en rond, parlait avec attendrissement de sa *chère Allemagne*, nous repose, malgré tout, des honteuses priapées du présent. Ce furent de funestes charmeurs que ces braves gens qui endormirent la France, l'amollirent, faussèrent son tempérament ferme, sensé, clairvoyant, avec leurs utopies de fraternité universelle; c'est à eux que nous devons d'en être où nous en sommes; malgré tout, nous les aimons quand même et une involontaire tendresse de cœur modère la sévérité du jugement que notre raison porte sur eux. C'est notre jeunesse qui se jette entre eux et nous quand nous voudrions être trop justes; c'est elle que nous craindrions de frapper en attaquant ceux qui ont fait défiler tant de belles images, tant de nobles visions, tant de pages éloquentes devant nos années printanières.

ÉDOUARD DRUMONT.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Ce qui est en progrès depuis douze ans. — Le naturalisme et l'histoire de la Révolution. — L'histoire vécue. — M. Forneron et M. Bardoux. — L'Histoire générale des émigrés *et la* Comtesse Pauline de Beaumont. — *La fin d'un monde. — La sensibilité et la Terreur. — La famille Montmorin. — Pauline de Beaumont et Joubert. — La Pauline de Chateaubriand. — L'École de la paix sociale et les Cercles catholiques ouvriers.* — Leplay d'après sa correspondance. — *Les faits et les phrases.* — Les Allemands. — Mlle Blaisot.

Si quelque rapporteur de prix décennaux analogues à ceux qui furent décernés sous le premier empire voulait tracer un tableau du mouvement littéraire en ces dernières années, il n'aurait à signaler ni un grand poète ni un auteur dramatique nouveau; il ne pourrait que constater la lamentable indigence de la critique; il mettrait uniquement à l'actif de notre époque, il indiquerait, comme une manifestation intéressante spéciale à cette fin de siècle, le *Roman naturaliste* et l'*Histoire de la Révolution.*

Ces deux formes si différentes de l'activité intellectuelle ont dû leur développement au régime actuel. La liberté totale accordée à tout ce qui est mal, l'amour de ce qui est bas, la réhabilitation des instincts inférieurs qui font partie du programme contemporain ont permis à quelques écrivains de tenter ce qui n'aurait pas été possible autrefois, ce qui aurait été presque instantanément arrêté à la fois par les lois et par le goût public. Le résultat, sous le rapport simplement artistique, n'a pas été bien considérable. On a vu que l'homme qui, lorsqu'il regarde en haut, n'avait pas de limite dans l'infini, touchait très vite le fond lorsqu'il plongeait en bas, et combien en réalité le droit de tout dire élargissait peu le domaine de l'art. En dehors de quelques études curieuses qu'on n'aurait peut-être pas poussées aussi loin en d'autres circonstances, le *naturalisme*, autorisé à tout oser, n'a rien donné d'exceptionnel, même en faisant abstraction pour juger, je le répète, de toute question de moralité.

L'histoire de la Révolution, au contraire, a vraiment commencé depuis dix ans. Les livres de Thiers, de Mignet, de Lamartine, tous fourmillant d'erreurs grossières, semblent aussi démodés que les livres d'Anquetil. M. Taine, M. Charles d'Héricault pour l'histoire générale; M. Wallon pour le tribunal révolutionnaire, M. Camille Rousset pour l'armée, M. Albert Duruy et l'abbé Sicard pour les questions qui concernent spécialement l'enseignement, ont fait partout la lumière, rétabli partout la vérité.

Sans doute ce sont les documents du passé qui jouent le principal rôle dans cette restitution de la terrible époque; mais, il faut le reconnaître, ce sont les spectacles du présent qui seuls ont permis de comprendre ces documents. Il n'est pas un de nous qui n'ait eu comme cette impression soudaine sous la Commune, qui ne se soit dit devant ces scènes à la fois burlesques et tragiques : « Enfin, je me rends compte de ce qu'a été la Révolution! » Il n'est pas un de nous qui, en ouvrant un des volumes qu'on publie chaque jour sur cette époque, après avoir lu ses journaux du matin, n'ait goûté dans son cabinet cette jouissance triste, amère, je vous l'accorde, mais réelle de l'homme qui voit, de l'homme qui sait, de l'homme qui est en possession du vrai. Qui a déterminé la catastrophe ? se demandait-on jadis. Est-ce Mirabeau avec son génie destructeur?

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Est-ce le duc d'Orléans avec ses intrigues? La Fayette avec sa solennelle niaiserie? Les agents anglais avec leur or? Les loges maçonniques avec leur force mystérieuse? Ce qui se passe sous nos yeux répond à cette interrogation. Tout le monde désirerait être tranquille et consentirait de bon cœur à ce que son voisin le fût. Nulle part il n'y a, dans cette société amollie par le bien-être, de haines et de passions violentes, et c'est la persécution qui sort sous toutes ses formes de ce scepticisme général; l'addition de toutes ces indifférences produit comme total le plus intolérable des fanatismes. On va à la Commune comme on est allé à la Terreur, sans que personne le veuille et sans que personne y pousse directement.

M. Forneron et M. Bardoux viennent de compléter par deux beaux livres la peinture de cette époque qui ressemble tant à la nôtre. L'un, dans un tableau synthétique, nous montre les émigrés errant à travers l'Europe, demandant à toutes les capitales un abri et un morceau de pain, montant, le cœur navré, les marches de ces escaliers étrangers qui semblaient si durs au Dante. L'autre concentre tout l'intérêt sur une seule figure, la figure attristée et pensive de cette touchante Pauline de Beaumont, la fille infortunée de Montmorin, l'amie enthousiaste et fidèle de Chateaubriand.

Tous deux ont le même point de départ et les connaisseurs littéraires ne compareront pas sans intérêt la manière dont deux écrivains ont presque simultanément traité un sujet identique, montré ce qu'était, à la veille de 89, cette société si raffinée, si gaie, et si imprévoyante aussi, qui allait disparaître dans l'abîme que ses propres mains avaient creusé.

En cette première partie, je dois le dire, l'avantage reste à M. Forneron. Le procédé de cet historien échappe un peu à l'analyse, mais il arrive au résultat désiré. L'auteur ne se pique pas d'être styliste, il n'a pas souci de la belle épithète et de la cadence des phrases; la langue qu'il parle est familière et sans façon. Il intéresse, voilà qui est certain; il évite d'accumuler comme Taine ces mille documents qui étouffent un peu le récit et font ressembler un volume à ces cabinets bondés de livres du sol au plafond qui manquent de clarté et d'air; il choisit habilement un certain nombre de petits faits typiques, de mots significatifs et qui ne courent pas les rues et il s'en tient à ce bouquet.

Tout le chapitre intitulé *Avant l'émigration* est plein ainsi d'anecdotes piquantes où se reflète la sensibilité de l'époque. Être sensible! tout est là. « La sensibilité d'Adèle, écrit Mme de Castellane qui se peint elle-même sous ce nom, n'anime pas seulement tous ses traits, mais elle embellit encore son esprit. Entendez-la parler sur la question de la sensibilité, vous admirerez la grâce, la fraîcheur de ses idées, elle agit toujours par sensibilité. » Qui n'est point sensible, d'ailleurs, n'est point digne de vivre.

Qu'il me soit toujours inconnu
Le mortel qui sans être ému
Prononce le nom de sa mère,
Embrasse un ami d'un œil sec,
Et ne sourit point à l'aspect
De la cabane de son père.

Dans un style plus académique, M. Bardoux aborde le même thème, il nous promène dans les mêmes milieux; il nous fait faire connaissance avec André Chénier, avec les Trudaine, les de Pange. Quelles âmes que celles de ce temps! Quelle magnanime candeur! Quel amour pour l'humanité! Quelle généreuse pitié pour ceux qui souffrent! Quel attrait délicat dans ces salons hospitaliers, accueillants, ouverts à tous les mérites! Quel plaisir d'entendre ces femmes élégantes, ces grands seigneurs, ces causeurs incomparables s'occuper du soir au matin du bonheur de l'espèce humaine!

On éprouve là véritablement comme la sensation physique que procurent certaines symphonies. On est dans un parc magnifique à l'automne, au milieu d'un cercle de charmeuses, de philosophes, de poètes; on s'abandonne doucement au plaisir de vivre en une si intelligente et si noble compagnie, imprégné de toutes ces douces émotions qui grandissent et purifient notre être. Tout à coup le ciel s'assombrit, la foudre gronde, les cuivres résonnent, les cris des victimes qu'on torture se mêlent aux hurlements de joie des bourreaux; des cannibales égorgent, éventrent, mangent même ceux qui tombent entre leurs mains, comme ce malheureux Guillou dont parle M. Forneron, qui fut dépecé et mangé sous les yeux de sa femme!

Que s'est-il passé? Une horde d'anthropophages venue du fond de l'Océanie s'est-elle ruée sur cette société si aimable, comme on voit dans les histoires de noirs pirates se précipiter brusquement sur quelque compagnie galante assise sur le bord d'un rivage dans des attitudes de Décameron?

Non, parmi ces tueurs il y a des faiseurs de petits vers qui étaient dans ces salons tout à l'heure. Ces hommes qui dînent maintenant devant la guillotine installée sous leurs fenêtres, qui se lèvent de table pour voir tomber des têtes de quinze ans ou des têtes de vieillards, ces hommes

qui proposent aux jeunes filles de se livrer à eux pour sauver leur père et qui font exécuter le père quand ils ont eu la fille, sont pour la plupart des faiseurs d'épîtres à Chloris. Beaucoup ont concouru pour des discours sur la sensibilité et sur la vertu, et la tendresse de leur cœur leur a valu le prix; d'autres, comme Robespierre, ont écrit jadis contre la peine de mort qui blessait leur âme impressionnable.

Il en est de ceci comme de certaines pièces bien faites dont on connaît le dénouement et que l'on va revoir quand même. On est toujours empoigné à un moment donné. Cette péripétie est si inattendue, le contraste si saisissant, le changement à vue si subit qu'on croit être le témoin de cette scène. Il y a comme un élément de comique dans l'atroce qu'on ne retrouve nulle part à travers l'histoire dans cette bergerie qui se transforme instantanément en abattoir, dans cette sensiblerie qui aboutit presque sans transition à la Terreur. Il semble qu'on entend là un éclat de rire diabolique et comme une raillerie surhumaine : la raillerie même de Satan...

Je ne vois qui se rapproche de cette surprise que le spectacle de 1870 : les Français faisant des cours sur la fraternité des peuples, sur les États-Unis d'Europe, sur la naïveté des bons Allemands et interrompus tout à coup par un bruit formidable... Qu'est-ce donc ? Ce sont les cuirassiers blancs qui arrivent et qui trouvent encore sur la table le verre d'eau sucrée des conférenciers...

Vivant de la vie de son père, associée à ses travaux, confidente de ses efforts, Pauline de Beaumont, très vite séparée d'un mari indigne d'elle, n'a guère d'existence personnelle avant la Révolution. On sait ce que devint Montmorin; les émancipateurs du genre humain, comme disent certains journaux, les ennemis de la barbarie s'emparèrent du malheureux qui, fort de sa conscience, avait courageusement refusé de quitter Paris, et le traitèrent comme des Pavillons noirs ne traiteraient pas un vieillard. Les ravailleurs de Maillard se jetèrent sur lui, le renversèrent et le frappèrent à coups de sabre ou de pique. « M. Ignace de Barante, dans ses notes inédites, raconte qu'au moment où on l'égorgeait il mordit la main d'un des bourreaux, un nommé Cumont; un autre septembriseur, Boinnet, lui abattit les doigts à coups de hache et les mit dans sa poche pour les montrer dans tous les cafés du voisinage. Percé de coups en plein corps, tailladé et labouré de plaies, Montmorin respirait encore; les assassins alors l'empalèrent et le portèrent ainsi comme un trophée jusqu'aux portes de l'Assemblée. »

Toute la famille de Montmorin, la mère, la fille, le fils furent arrêtés. On ne laissa en liberté que Pauline de Beaumont, qui était mourante. Les pauvres gens furent naturellement condamnés à mort; on les exécuta le même jour que Mme Élisabeth.

« Le soir même (21 floréal), écrit M. Bardoux, à six heures du soir, eut lieu l'exécution des condamnés. Le bruit s'étant répandu dans Paris que Mme Élisabeth allait être conduite à l'échafaud, Mme Beugnot voulut se placer sur son passage afin de prier pour elle et de recevoir son dernier regard. Elle se rendit dans ce dessein au coin de la rue Saint-Honoré. Le sinistre cortège s'avançait. Il était, ce jour-là, composé de six charrettes. Mme Beugnot jette un coup d'œil sur la première. Qui voit-elle ? Le comte de Brienne, qu'elle connaissait et dont elle se sent reconnue. Elle s'évanouit. Pour raconter ces détails, un ami de Montmorin était là aussi dans la foule. C'était M. Lemoinne, l'ancien secrétaire du ministre. Il suivit les voitures jusqu'à la place de la Révolution.

« Dans la dernière était Mme de Montmorin et son fils. Quoique âgée de quarante-neuf ans à peine, Mme de Montmorin paraissait en avoir soixante. Ses cheveux avaient blanchi. Elle était calme et satisfaite de quitter ce monde. Caliste de Montmorin, debout, tête nue, tenait dans sa main un objet qu'il portait fréquemment à ses lèvres. Sa sœur Pauline, la confidente de ses premiers troubles d'amour, lui avait vu emporter, au moment de l'arrestation à Passy, le petit ruban bleu que Mme Hocquart lui avait laissé dérober un soir, à Luciennes. Il avait vingt-deux ans! Sa dernière pensée allait où il avait laissé son cœur. Quand les charrettes s'arrêtèrent, Calixte, respectueux envers Mme Élisabeth, s'inclina devant elle. A chaque fois que le couperet de la guillotine descendait, il criait : « Vive le roi! » avec un courageux domestique de la maison de Brienne, compris, lui aussi, dans la fournée. Dix-neuf fois il poussa le cri de : « Vive le roi! » Lorsque la vingtième victime monta les marches, il essaya bien de crier; mais, cette fois, le cri s'arrêta dans sa poitrine : c'était sa mère! Calixte fut guillotiné après elle. Leurs corps furent enterrés à Monceau le même soir. »

C'est ici que commence la plus intéressante partie du livre de M. Bardoux. Après avoir essayé quelque temps de suivre à pied la charrette qui emportait les siens, Pauline de Beaumont avait été recueillie aux environs de Passy-sur-Yonne dans la chaumière de Dominique Paquereau. C'est là qu'elle traîna quelque temps une

existence toute passive, ne se sentant vivante que par le redoublement de souffrances que lui apportait l'écho de quelque coup de hache qui abattait une tête chère.

L'amitié de Joubert sauva la jeune femme. Joubert, avec son cœur affectueux où la délicatesse infinie, la faculté d'aimer touchaient presque au génie, fut le médecin de cette âme meurtrie; il la réconcilia avec la vie, il la soigna par des livres habilement choisis, dosés avec une sollicitude en quelque sorte paternelle. Rien n'est charmant comme ce commerce sentimental et intellectuel sur les débris d'un monde, comme ces deux sensitives qui apparaissent au milieu d'un océan de sang, s'appuyant l'une sur l'autre. Rien peut-être ne révèle plus le don divin qu'ont les chefs-d'œuvre de consoler, de calmer, de mettre un pur dictame sur des plaies affreuses que la vue de cette orpheline oubliant presque l'épouvantable cauchemar qui pour elle a été une réalité en lisant l'Arioste, Racine, Platon...

Après la Terreur, Pauline de Beaumont revint dans ce Paris bouleversé dont les Goncourt nous ont laissé une description si merveilleuse; elle entrevit de loin, sans oser la traverser, cette place où les siens avaient péri; et peu à peu, par la séduction profonde qui se dégageait de cette personnalité mélancolique, elle groupa autour d'elle quelques hommes d'élite. La société n'est-elle pas comme la nature qui reprend sans cesse son œuvre sur ses ruines ? Pauline de Beaumont eut un salon rue Neuve-du-Luxembourg. C'est là qu'elle reçut le coup de foudre lorsque Chateaubriand lui fut présenté.

Ce serait gâter le plaisir de nos lecteurs que d'insister sur cette liaison à laquelle M. Bardoux a conservé un caractère presque idéal. Un écrivain s'en irait avec une Musette vivre au fond des bois pendant six mois que les gens du monde, en se plaçant, non au point de vue religieux sur lequel je suis de leur avis, mais au point de vue du *cant,* de l'hypocrisie sociale, diraient : « Les artistes ! quel débraillé ! quel manque de tenue ! » Le tête-à-tête du vicomte de Chateaubriand et de la comtesse de Beaumont dans la petite maison de Savigny-sur-Orge ne choqua personne.

Ce furent les derniers jours de bonheur de cette créature aérienne et frêle, que Joubert définissait : « une âme qui avait par hasard trouvé un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait. » Tant de souffrances morales avaient tari chez elle les sources de la vie. Pauline de Beaumont essaya en vain d'aller recouvrer la santé au mont Dore, puis, se sentant condamnée, elle s'achemina vers l'Italie pour mourir auprès du seul homme qu'elle eût aimé. Des pages qui sont encore dans toutes les mémoires ont raconté cette fin si émouvante et immortalisé la physionomie de celle que la postérité appelle Pauline.

M. Bardoux doit être remercié d'avoir restitué en son entier cette poétique et douloureuse figure. Sans doute son livre est un peu un *grandissement,* il était déjà indiqué en ses contours principaux dans un chapitre consacré à Mme de Beaumont dans un volume dont il me semble qu'on n'a pas assez parlé : *les Correspondants de Joubert,* par M. Paul de Raynal. L'auteur de *la Comtesse Pauline de Beaumont* n'en a pas moins rajeuni et complété le sujet par mille détails curieux, par des portraits d'une touche fine et délicate, par une peinture spirituelle et vive de la renaissance de la société française sous le Directoire.

Ce n'est point changer de sujet que de parler de M. Le Play, dont M. de Ribbes vient de mettre en lumière la grande et sévère personnalité dans un volume qui a pour titre : *Le Play, d'après sa correspondance.*

L'éminent auteur de la *Réforme sociale* n'a été que le juge, en dernier ressort, des théories jetées dans la circulation par la Révolution. Il les a jugées non point au point de vue spéculatif, mais au point de vue des faits rigoureusement contrôlés les uns par les autres au point de vue des résultats produits, et son œuvre toute scientifique est, en réalité, dans son impartialité complète, la plus terrible des condamnations.

Ce fut surtout la voix de l'humanité qui protesta contre les horreurs accumulées par le régime révolutionnaire, lorsque dans les années que nous a dépeintes M. Bardoux un calme relatif eut succédé à la plus épouvantable tempête qui ait traversé l'histoire. A ceux qui s'indignaient de tant de crimes et qui pleuraient tant de victimes égorgées au nom de la fraternité, on pourrait répondre qu'aucune réforme totale ne s'obtient sans de cruels déchirements et qu'au prix de tant de sacrifices on allait posséder un ordre de choses nouveau qui serait meilleur que l'ancien. Aujourd'hui la preuve est faite. L'arbre arrosé par des flots de sang a porté le fruit de la maturité et ce fruit est empoisonné : la France en meurt.

Nous assistons à une décadence d'une rapidité sans exemple. Ce pays, qui fut si brave, tremble devant l'Allemagne; ce pays, qui fut si riche, est à la veille de la banqueroute; ce pays, qui avait le monde pour tributaire de son industrie, ne peut plus lutter contre la concurrence étrangère; ce pays, si sociable jadis, est divisé en deux camps qui s'injurient du soir au matin; ce pays, si tolérant, est en proie à la guerre religieuse; ce pays,

si fécond, ne fait plus d'enfants. « A la fin du XVIIe siècle, dit le Dr Bertillon, chef des travaux statistiques de la ville de Paris, la France était, non pas la plus vaste en étendue, mais la plus peuplée de toutes les monarchies européennes. Sa population, comparée à l'ensemble de la population des grandes puissances, en *formait* 38 *pour* 100. Ce chiffre montre assez de quel poids était la volonté du roi Louis XIV; car il représente, toutes choses égales d'ailleurs, notre force économique, et plus exactement notre force militaire comparée à celle des États voisins. Notre roi était le plus puissant des monarques de son temps... En 1880, sur 270 millions, total de la population des six grandes puissances de l'Europe (l'Angleterre, l'Autriche, l'Empire allemand, la Russie d'Europe, l'Italie, la France y comprise), *notre pays ne figure plus que pour* 13 *sur* 100. »

Comme un astre qui se refroidit et dont le rayonnement diminue peu à peu, la France semble entrer dans la période glacière.

Cette prétendue Régénération à laquelle on avait, en 1793, dressé une statue sur la place de la Bastille, s'est traduite par la dégénérescence la plus profonde, la plus absolue, la plus indéniable, puisqu'elle est enfin scientifiquement démontrée.

La guerre faite aux croyances a détruit tout idéal, tout instinct d'abnégation et de sacrifice; la loi sur les successions, qui enlève au père toute liberté, a détruit la famille; l'absence de foyer a détruit tout sentiment de respect. Au milieu de toutes ces destructions, l'homme n'est plus qu'un individu isolé voulant jouir le plus possible sur cette terre, puisqu'on lui enseigne qu'il n'y a rien au delà, dominé exclusivement par l'amour de l'argent, étranger à tout sentiment collectif. M. de Mun a pu s'écrier : « De quelque côté que je porte les yeux, je n'aperçois que des ruines !... »

Une nation peut-elle revenir en arrière ? Peut-elle, éclairée par l'expérience, renoncer aux doctrines qui préparent sa ruine pour reprendre les institutions qui lui ont assuré autrefois la tranquillité, le bonheur et la grandeur ?

M. Le Play s'était prononcé pour l'affirmative, et sa vie entière s'est passée à essayer de communiquer cette foi à ses contemporains. Sans avoir réussi aussi complètement qu'il l'eût souhaité, il n'en était pas moins parvenu à grouper autour de lui quelques hommes de bonne volonté, de travail, d'énergie, qui, le livre de M. de Ribbes nous le démontre, ont gardé pour cette mémoire la plus touchante vénération.

L'école de la *Paix sociale*, qui reconnaît pour chef M. Le Play, et l'œuvre des *Cercles catholiques ouvriers*, qui a le comte Albert de Mun pour brillant porte-parole, auront peut-être un jour un rôle dans le gouvernement du pays ; dès à présent elles occupent une place considérable dans le mouvement intellectuel et moral de l'époque.

Les nuances entre elles sont assez légères. Peut-être l'œuvre des Cercles catholiques fait-elle une part plus large à l'élément religieux, dont l'école de la *Paix sociale* est loin cependant de méconnaître l'importance. Les *autorités sociales* de M. Le Play sont représentées dans les syndicats mixtes de patrons et d'ouvriers. Les disciples de de M. Le Play se préoccupent avant tout de l'observation des faits; ils sont plus spécialement des hommes d'étude : ce sont des médecins qui n'exercent pas. Les amis de M. de Mun semblent se préoccuper davantage de l'action effective, de la propagande, et leur influence est plus communicative et plus générale.

La faiblesse des uns et des autres, c'est qu'ils ne trouvent qu'un précaire appui chez les classes dirigeantes, qu'ils voudraient voir reprendre partout la place qui leur appartenait autrefois.

Les lettres de M. Le Play sont pleines de déclarations significatives sur ce point : « Ce qu'il faut, dit-il à chaque instant, c'est changer la morale et l'intelligence des classes élevées. » « L'homme riche, intelligent, écrit-il plus loin, placé dans les corporations privilégiées, qui ne pense qu'à lui, qui prend sa personnalité pour mesure de son activité, pour règle de ses doctrines, est un fléau du ciel : car il occupe la place d'un ouvrier utile et il excite l'antagonisme des classes inférieures qui ne respecteront la classe dirigeante que quand celle-ci fera son devoir.

« Or, faire son devoir est précisément ce qui ne vient pas à l'idée des classes élevées. A vrai dire, les privilégiés, sauf, bien entendu, d'honorables exceptions, ne soupçonnent point que la richesse implique pour elles un devoir social particulier. Ils ont tiré le bon numéro à la loterie, ils en sont enchantés; des malintentionnés veulent le leur prendre; ils s'en affligent, mais ils comptent sur la gendarmerie pour les défendre. Voilà leur état d'esprit. Ceci ne les empêche pas de gémir sur le malheur des temps; mais ces doléances sont chez eux une attitude, elles font partie du ton de la bonne compagnie; au fond, ils n'ont ni assez lu ni assez observé pour voir le péril aussi imminent qu'il est. Quand on essaye de le leur montrer, ils se hâtent d'aller applaudir Gayarré, parier pour un cheval ou jouer au *quinze* dans des cercles où les cartes sont biseautées. Telle femme qui larmoie sur le sort des enfants élevés sans Dieu et s'écrie : Pauvres âmes! préfère infiniment sa

loge aux Italiens à toutes les écoles et dépense par an pour sa toilette ce qui suffirait à sauver les âmes de tous les enfants de son quartier. »

Sous ce rapport, la haute société actuelle est bien au-dessous de celle dont M. Bardoux et M. Forneron viennent de nous montrer la fin lamentable. Sans doute les illusions des grands seigneurs d'autrefois, leur enthousiasme à embrasser les idées nouvelles, ne témoignent ni en faveur de leur clairvoyance ni en faveur de leur raison; ils attestent du moins une âme ardente et accessible à de nobles sentiments. De nos jours, l'amour du plaisir est plus vif encore dans les classes élevées que dans les classes inférieures. L'appétit est ici plus fin, plus raffiné; là, plus brutal et plus violent; le sentiment du sacrifice n'existe plus que dans quelques âmes trop pures, trop belles, trop magnanimes pour savoir combattre dans la boue.

La facilité à se payer de mots, l'absence de toute sincérité, l'hypocrisie générale qui ont tué toute critique et qui mettent hors la loi tout homme qui reste en dehors d'une certaine convention, exercent là encore leurs déplorables ravages. Ces riches ne se voient pas, dans les journaux qu'ils lisent, tels qu'ils sont, oisifs, inutiles, inférieurs à ces prolétaires qui annotent Karl Marx, le soir en revenant de leur travail; ils se voient au contraire peints sous d'engageantes couleurs, élégants, distingués, chevaleresques, toujours prêts à s'élancer dans la mêlée pour mourrir pour leur foi. A ceci les directeurs de journaux vous répondent : « Si nous disions la vérité nous n'aurions plus un abonné et nous ne pourrions même pas répandre le peu de notions utiles que nous apportons à nos lecteurs. »

Voilà pourquoi votre fille est muette, voilà pourquoi M. Le Play et M. de Mun, ainsi que leurs collaborateurs dévoués, n'ont pu que s'honorer eux-mêmes sans créer aucun de ces irrésistibles courants qui retrempent un pays et qui arrêtent sa décadence.

Quels services les amis du P. Didon rendraient à l'éloquent dominicain, s'ils lui faisaient cadeau des œuvres de Le Play; s'ils lui inspiraient surtout le goût de les approfondir! On ne peut imaginer contraste plus complet entre deux tempéraments intellectuels. « Apportez-moi des faits », dit à chaque instant le fondateur de l'*École de la paix sociale* à ses collaborateurs; et, pour vérifier les faits qu'il avait observés insuffisamment selon lui, il a parcouru trois fois l'Europe entière, revu les mêmes pays, visité les mêmes établissements. Telle n'est point la méthode du P. Didon. Il s'est résolu, dans une pensée de très louable patriotisme, à aller étudier l'Allemagne chez elle; il est allé s'asseoir comme un simple élève sur les bancs de l'université de Berlin. Que nous a-t-il rapporté de ce voyage?

Si l'on en excepte les chapitres consacrés aux universités, qui sont vraiment de premier ordre, quelle lumière avons-nous de plus sur l'Allemagne? J'ai noté ailleurs l'étonnement qu'inspire un livre qui s'intitule *les Allemands,* et où il n'est question ni du Reichstag ni des partis politiques, ni du socialisme, ni de la finance, ni de la presse, ni de la vie publique, ni de la vie privée d'aucun Allemand. Une telle légèreté dans l'investigation aurait probablement fait bondir M. Le Play qui, pour l'étude sociale, préférait sans doute, aux plus lyriques tirades, l'examen d'une famille comme celle de Lunebourg, dans le Hanovre, qui cultive la même ferme depuis l'an 1000, et qui regarde comme plus glorieuse que toutes les devises héraldiques l'inscription gravée sur la porte d'entrée :

La bénédiction de Dieu fera ta richesse,
Si, sans autre souci, tu restes

Laborieux et fidèle dans la condition ou Dieu t'a mis,
T'appliquant à y remplir tous tes devoirs. *Amen.*

En insistant sur le vide et le creux de ce livre, qui contient cependant çà et là quelques passages d'une belle venue, je n'ai nulle intention d'être désagréable au P. Didon. Je n'oublie pas qu'il s'est honoré par son obéissance à ses supérieurs, qu'il a grandi devant tous en s'arrachant virilement à l'atmosphère troublante des adulations pour montrer à la foule qu'à notre époque, où tout le monde veut commander, il existait encore des hommes capables d'obéir.

Ces remarques sont surtout précieuses, en ce qu'elles complètent une physionomie, en ce qu'elles nous révèlent de plus en plus ce qu'est le P. Didon : un moderne subissant son temps, tenté par toutes les sornettes, courant après tous les feux follets. Déclamation, phraséologie, musique sur de vagues paroles en haut, matérialisme brutal en bas, tel est le siècle intellectuellement. Dithyrambe à la Quinet sur le progrès, la mission providentielle de la France ou pornographie à la Zola, il n'y a pas de milieu; on ne quitte les chimères et les erreurs que pour tomber dans le réalisme grossier. Elle semble morte à jamais la race de ces penseurs élevés et sages, pleins de noblesse et de bon sens à la fois, qui ont constitué la France de nos pères, qui ont dressé la statue de la patrie sur l'autel du foyer domestique.

Dire ceci, je le répète, n'est pas être hostile au P. Didon; avec ses combats, ses lacunes, le virus révolutionnaire qui le travaille à son insu, il n'en

est que plus intéressant. On devine ce qui se passe dans cette âme de patriote, qui voit l'Allemagne forte, puissante, disciplinée, maîtresse de l'Europe, qui devine que cela a une cause et qui s'obstine à ne pas reconnaître franchement que cette cause tient aux institutions que nous avons abandonnées, aux traditions dont nous nous sommes détournés et sans lesquelles aucune nation d'origine aryenne ne peut subsister.

Il est permis cette fois de passer sans danger du livre un peu romanesque d'un religieux à un simple roman : le roman de M. Mario Uchard n'a rien de troublant et, à vrai dire, il ne vaut pas le diable.

Mademoiselle Blaisot n'en a pas moins obtenu un certain succès, et la chose s'explique aisément. M. Mario Uchard, qui passe pour un homme d'esprit, a résolu le difficile problème d'être plus bourgeois que nature; il est bourgeois de 1830; il croit ou feint de croire qu'il n'y a que les légitimistes qui fassent des enfants illégitimes, et son M. de Lantrac corrompant les jeunes filles sans défense aurait fait pâmer d'aise les lecteurs de l'ancien *Constitutionnel.*

Comme valeur artistique, on ne peut rien imaginer de plus nul que cette *surinçure*, pour employer un mot de Saint-Simon, du *Fils de Coralie* et de *l'Abbé Constantin*. Un bâtard pauvre, amoureux d'une héritière dix fois millionnaire, et craignant d'être accusé d'aimer sa dot plus que sa personne; il faut réellement un certain courage pour oser écrire un roman sur ce sujet qui n'a guère été exploité qu'un millier de fois. Aucun joli portrait, aucune description réussie ne relève cette trame banale. Madeleine, cette névropathe bossue, qu'il faut traiter par des émotions, n'a aucun relief, aucun accent. Cabagnou, l'oncle Béraud, sont des personnages absolument incolores : cette fabrique d'horlogerie ne vit pas, ne marche pas.

C'est devant de semblables livres qu'on regrette d'avoir parlé parfois de Zola avec une sincérité trop sévère. Zola, devant Mario Uchard, prend les proportions d'un homme de génie. Qu'il y a loin de cette littérature sans nom au bel effort de cet artiste incomplet, grossier de forme, mais consciencieux, probe, se mettant face à face avec la réalité, essayant de décrire la maladie, de peindre la vie moderne telle qu'elle est!

Le bourgeois, je le répète, se mire dans Uchard comme dans Ohnet avec une joie béate; il achète, il achète, et volontiers il déclarerait que *Mademoiselle Blaisot,* ce digne pendant de *la Veuve,* avec le style en moins, est bien près d'être un chef-d'œuvre.

ÉDOUARD DRUMONT.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Frédéric Mistral et la résurrection provençale. — Nerto. — *Les volumes de vers oubliés.* — *Gustave Maroteau.* — *Vermesch.* — *Ducros de Sixt.* — *Campi et l'éloquence judiciaire.* — *Henri Vrignault.* — *Le journalisme officieux.* — *Edmond de Goncourt et* Chérie.

Le grand Mistral qui revient, pour quelques jours, dans ce Paris où il n'a pas mis les pieds depuis quinze ans, produit un peu l'effet d'un phénomène : « Quoi ! dit le boulevard, on peut vivre sans moi, écrire des poèmes admirables, être heureux en dehors de cette fiévreuse atmosphère de Paris ?» On peut toutes ces choses parfaitement; mais il y faut, ajoutons-le, une âme particulièrement trempée, un esprit organisé d'une façon toute spéciale.

Jadis c'était là l'existence normale. La capitale n'était point cette ville démesurément prônée, gonflée, apothéosée, qui apparaît dans les déclamations et les dithyrambes comme une sorte de cité fantastique. Sans doute elle donnait le ton, elle consacrait les réputations; mais la province vivait d'une vie qui était à elle, elle avait ses académies, ses salons, ses hommes illustres. La France, en un mot, était un corps bien équilibré où l'activité circulait partout, et non une malade dont le sang se porte à la tête.

Mistral est un de ceux qui ont essayé de réagir contre cette absorption du pays tout entier par Paris. Grâce à lui, la langue provençale, dédaignée et livrée à toutes les ignorances, a retrouvé une nouvelle jeunesse.

Alphonse Daudet a exprimé en une image saisissante ce qu'a tenté et réussi le poète de Maillane.

« Tandis que Mistral, écrit-il dans les *Lettres de mon moulin,* me disait ses vers dans cette langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée autrefois et que maintenant nos pâtres seuls comprennent, j'admirais cet homme au dedans de moi, et, songeant à l'état de ruine où il a trouvé sa langue maternelle et ce qu'il en a fait, je me figurais un de ces vieux palais des princes des Baux comme on en voit dans les Alpilles : plus de toits, plus de balustres aux perrons, plus de vitraux aux fenêtres, le trèfle des ogives cassé, le blason des portes mangé de mousse, des poules picorant dans la cour d'honneur, des porcs vautrés sous les fines colonnettes des galeries, l'âne broutant dans la chapelle où l'herbe pousse, des pigeons venant boire aux grands bénitiers remplis d'eau de pluie, et enfin, dans ces décombres, deux ou trois familles de paysans qui se sont bâti des huttes dans les flancs du vieux palais.

« Puis voilà qu'un beau jour le fils d'un de ces paysans s'éprend de ces grandes ruines et s'indigne de les voir ainsi profanées; vite, vite il chasse le bétail hors de la cour d'honneur; et, les fées lui venant en aide, à lui tout seul il reconstruit le grand escalier, remet des boiseries aux murs, des vitraux aux fenêtres, relève les tours, redore la salle du trône et met sur pied le vaste palais d'autre temps, où logèrent des papes et des impératrices..

« Ce palais restauré, c'est la langue provençale.

« Ce fils de paysan, c'est Mistral. »

Une fois l'instrument nettoyé, remis à neuf, muni de nouveau de toutes ses cordes, Mistral en a tiré les accords les plus émouvants, les accents

les plus sincères que notre génération ait entendus. Comme Lamartine, comme M. Laprade, il a été le poète de la terre natale, il a chanté les bois, les eaux, les horizons qui avaient parlé à son âme aux heures enthousiastes de la vingtième année; il n'a point puisé à cette source trouble où viennent s'abreuver ceux qui aiment les idées fausses, les sensations conventionnelles, le paillon, le clinquant et le théâtral.

Si *Nerto*, au lieu de son nom mélodieux de provençale, portait un nom tudesque, s'il s'agissait de quelque nuageux épisode des *Niebelungen*, tout le monde se pâmerait sur le spiritualisme élevé qui anime cette œuvre, tout le monde vanterait l'aspiration vers l'idéal qui se dégage du poème. La France, détournée depuis un siècle de sa tradition, estimera-t-elle à sa valeur cette composition dans laquelle revit le génie de nos pères, ce génie épris de clarté, de gaieté, de belle humeur, si bien à l'aise dans le dogme catholique, sublime dans sa doctrine et miséricordieux cependant à la pauvre humanité ?

C'est la lutte du Bien et du Mal qui remplit ce poème commencé par la victoire apparente du Diable et terminé par l'intervention triomphante de l'ange; la véritable héroïne de ces beaux vers, serait-on tenté de dire, c'est la Grâce épurant au pur creuset de l'amour de Dieu des affections toutes terrestres.

Au premier chant le baron Pons, qui agonise dans son château après avoir guerroyé toute sa vie, avoue à Nerto l'horrible secret qui lui pèse. Tenté par le démon du jeu, il a vendu l'âme de sa fille à Satan; le pacte devait recevoir son exécution dans treize ans et le terme approche. Un seul recours reste encore dans le monde. Le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, celui qui a reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier, peut arracher peut-être à l'enfer la victime qui lui est promise. Mais l'époque est sombre; le pape est assiégé depuis de longues années dans Avignon par les rudes soldats de Boucicaut; nul ne peut pénétrer dans la ville, nul être humain excepté Nerto. Le château du baron Pons communique en effet avec Avignon par un souterrain qui permettrait au pape de s'enfuir.

Nerto, accompagnée de sa levrette, s'engage hardiment dans le souterrain; elle débouche tout à coup dans le palais des papes comme une apparition mystérieuse. Le second chant évoque alors devant nous l'Avignon papale dans des vers merveilleux de couleur, de mouvement, d'entrain. C'est le xve siècle provençal qui ressuscite dans ce ravissant tableau, qui vaut, comme exactitude, les restitutions de Carthage et de Jérusalem par Flaubert sans en avoir le côté un peu lourd et pédantesque.

Le pape est délivré, mais le cœur de Nerto est pris. Celui qui a introduit la libératrice près du pontife est le propre neveu de Benoît XIII, Rodrigues de Lune, un soudard beau comme un Apollon, un héroïque chef de bandes, un chevalier sans peur qui a conservé le courage des paladins sans avoir, hélas ! leurs vertus.

L'amour de Nerto pour Rodrigues ne fait que s'accroître lorsqu'elle le voit dans les fêtes d'Arles attaquer et abattre à ses pieds un lion vivant qui symbolise la ville et qui s'est élancé hors de l'arène sur les gradins où la cour était rangée autour du roi. Cet amour cependant est coupable. Le pape, en effet, n'a pu promettre à Nerto qu'elle échapperait à Satan qu'à la condition qu'elle entrerait dans un cloître et aux bruits des réjouissances succèdent les chants mélancoliques qui accompagnent la prise de voile.

Le cloître pour un tempérament fougueux comme celui de Rodrigues n'est pas un obstacle. Un soir, à la tête de Catalans déterminés, il escalade les murs, il pénètre dans le moûtier, il arrache Nerto au sanctuaire. Le couvent va être mis à sac quand le capitaine du Tampan, le chef du guet, accourt. Une lutte homérique s'engage dans les Aliscamps, ce champ de bataille jonché de tombeaux. Rodrigues, suivi de ses compagnons dont la plupart bientôt sont tués à ses côtés, bat en retraite.

Arrachée violemment du monastère et bientôt séparée de son ravisseur, Nerto erre à l'aventure; elle vient demander l'hospitalité et le réconfort à un saint ermite qui vit dans une thébaïde du pain que lui apporte chaque matin un ange du ciel. Ici encore c'est à certaine page de la *Légende de Saint-Jean l'hospitalier* qu'il faut se reporter ou plutôt à certains récits adorablement naïfs du moyen âge. Le solitaire qui a recueilli Nerto a peur d'être tenté par elle et il la congédie après l'avoir recommandée à l'ange qui le visite chaque jour.

Rodrigues, désespéré, se donne au Diable, lui aussi. Il est installé par le Malin dans le château des Sept Péchés Capitaux dont la description, d'un éclat incomparable, peut rivaliser avec les plus admirables morceaux poétiques de l'école moderne. C'est là que Nerto errante vient par hasard chercher un asile, c'est là que, prête à succomber, elle ne se défend qu'en parlant à celui qu'elle aime d'amour idéal et éthéré. Les treize ans sont écoulés; Satan se présente pour réclamer sa double proie; mais dans Rodrigues le chrétien se réveille, le chevalier s'élance terrible; il montre à l'infernal visiteur son épée en forme de croix

et il le renverse à ses pieds en brandissant ce signe qui a sauvé le monde. Le château s'écroule dans un effroyable ouragan, engloutissant sous ses débris tous ceux qui l'occupent.

L'épilogue, d'une suavité délicieuse, a le charme de certaines conclusions de vies de saints. Une larme de Nerto a effacé le pacte et l'ange vient annoncer à l'ermite que la jeune fille est sauvée avec Rodrigues, qu'elle est dans les régions bienheureuses où l'amour humain se confond avec l'amour divin.

A dins lou ceu fa soun intrado
Emé lou chivalié courous
Que, d'uno man tenent la crous,
S'es renouva dins un batisme
De pentimen et d'erouisme.
Et coume, a noste miradou,
Per lou retour d'un pecadou
L'a mai de gau que per l'entrage
De nouanto-nou juste arrage,
Despiei très jour lou paradis
Es tout, ma fé, bouljadis,
Tout alegresso e tout cantico
Per celebra l'unioun mistico
Que s'es ligado au sen divin
Poulidamen coume aigo e vin.
Nerto, pecaire! Si parpello
Avien ploura dins ma capello,
E me sieu fa, tant que poudieu,
Soun testimoni davans Dieu.

. . . . . .

Elle a fait son entrée dans le ciel
Avec le chevalier brillant
Qui, d'une main tenant la croix,
S'est racheté dans un baptême
De repentir et d'héroïsme.
Et comme, dans nos sublimes sphères,
Le retour d'un pécheur
Cause plus de joie que l'entrée
De quatre-vingt-dix-neuf justes ensemble,
Depuis trois jours le paradis
Est, ma foi, tout en mouvement
Et exulte de chants d'allégresse,
Pour célébrer l'union mystique
Qui s'est liée au sein de Dieu,
Tout bellement comme l'eau et le vin...
Pauvre Nerto! ses yeux
Avaient pleuré dans ma chapelle,
Et de mon mieux je me suis fait
Son témoin devant Dieu.

Cette analyse, terne et décolorée, ne peut donner qu'une idée bien faible de ce poème tour à tour émouvant et joyeux, dramatique et tendre, passionné et souriant, grandiose et familier. Ce qu'il faut louer, je le répète, c'est la hauteur de l'inspiration, c'est le beau souffle de foi qui le traverse d'un bout à l'autre. On pense en le lisant à ces siècles, où des poètes comme le Dante étaient des croyants enthousiastes en même temps que des théologiens profonds; il semble entendre dans ce fabliau si peu solennel et parfois si gai comme un écho des enseignements de *la Divine Comédie*, que Dante, on le sait, voulait d'abord écrire en provençal.

Par quelle association d'idées la personnalité de ce poète acclamé me fait-elle souvenir des poètes ignorés qui n'ont attiré l'attention que grâce à des circonstances sans rapport avec leurs œuvres?

La destinée de certains auteurs de volumes de vers, avez-vous parfois médité sur cela? Avez-vous éprouvé cette impression singulière que procure tout à coup la découverte dans une boîte de bouquiniste ou dans un monceau de livres mis au rebut, d'un volume oublié auquel le nom du signataire donne rétrospectivement un intérêt particulier? J'apercevais l'autre jour dans un même casier, en même temps qu'une grave brochure d'Émile Augier, la *Question électorale*, les *Flocons*, de Gustave Maroteau, le *Grand Testament du sieur Vermesch* et les *Prières et souvenirs* de M. Octave Ducros de Sixt.

Qui eût dit que tous ces rimeurs étaient promis à des catastrophes tragiques? Je vois encore Maroteau apporter ses *Flocons* au café de Suède. La famille s'était saignée pour faire imprimer chez l'imprimeur du pays natal, à Chartres, ces vers qui devaient apporter la gloire à leur fils, être peut-être, qui sait? un événement comme les MÉDITATIONS.

L'auteur avait dédié sa première œuvre à son père :

« C'est à toi, cher père, écrivait-il, que je dédie ce petit bouquin, — source de tant d'heureux rêves et l'objet de la plus vive tendresse.

«... A présent que le voilà grand garçon, imprimé comme un chef-d'œuvre, je l'abandonne à lui-même. Qu'il fasse son chemin dans le monde!

« Je ne veux pas cependant le laisser sans défense, en butte à toutes les déchirures, et je lui passe autour du cou ton nom en guise de scapulaire.

« N'es-tu pas mon meilleur ami? »

La préface était datée du 14 novembre 1866, et cinq ans après, le poète ingénu des *Flocons* était mêlé à des scènes effroyables; il demandait la mort des otages et s'en allait expirer au bout du monde sur un grabat d'infirmerie, au fond d'un bagne...

Le *Grand Testament* de Vermesch est moins débonnaire d'allures. Malgré l'épigraphe de Rabelais choisie par l'auteur : « Je ne suis tant farouche et implacable que vous penseriez », la haine apparaît à chaque page. Les legs, en leur forme iro-

arnique, indiquent les préoccupations à l'ordre du jour en 1868.

A Nélaton je fais cadeau
D'une tire-balle à réclame;
D'une notion de la gamme
Au grand critique Azevedo.
Je lègue à Guizot la voix grêle
D'un vieux coq d'Inde déplumé;
A Galimard — le bien-aimé —
Une cassolette très frêle.

. . . . . .

A monsieur Haussmann un jambon
Trouvé — qui m'oserait dédire? —
Aux celliers même de l'empire;
A Barbier Auguste un mirage;
Au bourreau de Paris, Heindrich,
Le guillotiné de Talrich,
Pour qu'il s'amuse à son ouvrage.

Les vers adressés à une femme nommée Rachel et qui sont les meilleurs du volume révèlent déjà cette sorte de curiosité, de désir de la guerre civile, ce besoin de troubles et de secousses violentes qui hantait les générations si éprises de plaisir et en même temps si révolutionnaires du quartier latin d'alors.

Jadis, dans la bruyère humide, la Sorcière
Dit à Macbeth : « Un jour, Macbeth, tu seras roi! »
Moi, dans mon cœur, j'entends une voix familière
Qui dit : « Tu périras pour la cause du droit. »

Mourir... Oui, mais comment?.. Le sein criblé de balles.
Blême, au milieu d'un pont, parmi les insurgés,
Dans le bruit des jurons, des appels et des râles,
Dans le sang des enfants et des hommes âgés?...

Ou bien dans les prisons, en exil, à Cayenne,
Comme un forçat, dans un pays triste et brûlant,
Au fond d'un cachot noir à la mode chrétienne,
Désespéré, honni, sans but et nonchalant?...

Combien plus saisissant est le contraste entre les vers de ce pauvre Ducros de Sixt et la fin terrible de cette existence!

Tous les bons sentiments de l'âme humaine, tous les dévouements, toutes les croyances se reflètent dans ces vers qui n'ont rien de bien original comme facture, mais qui touchent par un accent profondément honnête.

On voit bien là l'homme installé dans sa petite maison paisible et se consacrant avec un admirable dévouement à des œuvres de charité. L'idée de la mort, familière au chrétien, n'épouvante pas ce sage et ce bienfaisant; mais cette mort, il se la figure naturellement très paisible sous la forme d'un doux sommeil. *Quand il faudra te dire adieu* est le titre d'une pièce adressée à son logis :

Quand il faudra te dire adieu,
De mes tranquilles jours quand se rompra la chaîne,
Quand il faudra quitter cette paix si sereine,
Qu'ici me donne encor mon Dieu,
Mes pleurs t'arroseront, retraite obscure et chère.
Vers mon bonheur perdu tendant en vain les bras,
Je me retournerai; mais pourquoi? sur la terre,
S'il se montre il ne reste pas.

Reparaissant avec leurs charmes,
Ces heures d'aujourd'hui si promptes à s'enfuir,
Ces heures de beaux jours feront couler mes larmes,
Chère ombre du passé, comment te retenir?

Et, répondant à ma tristesse,
Ces murs, qui de mon cœur protégeaient le repos,
Ces murs où j'abritai ma joie et ma tendresse,
Entendront mes soupirs éveiller leurs échos.

Quel n'eût pas été l'étonnement de cet inoffensif et de ce doux si on lui eût annoncé la façon affreuse dont il devait finir, le crime dont cette demeure de la rue du Regard devait être le théâtre?

Les historiens ont raconté qu'Henri III, Henri de Guise et Henri de Navarre étant ensemble à la chasse s'arrêtèrent pour jouer aux dés. On étendit sur l'herbe le manteau d'un page et quand on l'enleva on remarqua sur le gazon trois taches de sang, signes assurés pour tous les trois d'une fin tragique.

Les humbles ont leur *ananké* comme les puissants. La Fatalité les prend par la main et les mène vers des aventures auxquelles rien ne semblerait devoir les préparer.

Je me rappelle une causerie au café de Fleurus vers la fin de l'empire où nous étions six réunis autour d'une table, écrivains, artistes et même rentiers, devisant amicalement de l'avenir. Avec quelle unanimité on eût traité de vieille folle la nécromancienne qui, regardant dans la main des assistants, leur eût annoncé que parmi eux un serait fusillé, un autre aurait la tête emportée par un boulet, un troisième mourrait de faim en essayant de s'échapper de Nouméa. Cela se passa ainsi cependant et le sort épuisa en moins de deux ans sur cinq de ceux qui vidaient joyeusement leur verre la série des plus invraisemblables péripéties.

Voilà pourquoi je furette volontiers parmi les volumes de vers qui traînent le long des quais, cherchant sous le signataire de quelque volume intitulé *Brises du soir* ou *Pâquerettes des champs* un nom que quelque drame soudain ait mis en lumière, une dédicace qui parfois raconte toute une époque.

Avez-vous remarqué, d'ailleurs, comme l'honnête homme infortuné a été éclipsé par le scélérat? volontiers on lui aurait reproché d'avoir été assassiné. Il faut noter, comme un signe de décadence absolue dans cette éloquence judiciaire qui fait partie du domaine dont nous nous occupons, les moyens employés par l'avocat de Campi. Jadis

les maîtres du barreau excellaient à tirer de la cause même dont ils avaient accepté la défense des arguments qui puissent incliner les jurés à l'indulgence ou éveiller le doute dans leur esprit. Aujourd'hui, c'est une devinette que M. Laguerre propose aux jurés, c'est un roman-feuilleton avec la mention suspensive : « la suite au prochain numéro », qu'il raconte à ceux qui l'écoutent. Jamais Berryer, avec toute l'autorité de sa glorieuse vieillesse, n'aurait osé ce qu'a osé cet avocat de vingt-huit ans qui vient dire aux jurés : « Je sais la vérité; je ne veux pas vous la dire, et je vous prie de me croire sur parole. »

Naturellement tous les *snobs* de Paris, tous les faiseurs d'articles tout faits, tous les amoureux de lieux communs sentimentaux se sont précipités sur cette piste et Campi a été l'objet, pendant un moment, de plus de sympathies que l'homme qu'il avait tué.

La destinée, dont nous constations plus haut les surprises, a été décevante et cruelle pour ce pauvre Henri Vrignault que nous enterrions l'autre jour. Un modeste corbillard, une petite chapelle de la Trinité, quelques rares confrères et parmi ceux qui marchaient derrière le cercueil de ce vaincu de la vie beaucoup pensaient : « Qu'il est heureux maintenant de reposer! »

Il eut son heure cependant; chacun l'a, le tout est d'en profiter. « Dieu donne à chacun son août, écrivait Philippe II, c'est à lui de moissonner. » L'heure de Vrignault sonna pendant le siège. Il lui manquait pour être écrivain cette sorte d'indépendance intellectuelle, de résistance à toute subordination, cette perspicacité railleuse qui nous permet de garder notre liberté de jugement; il était né pour être officier, pour obéir à un colonel qui aurait obéi à son général. Pendant le siège il se trouva dans son élément, il fut le garde national parfait, croyant à tout, au plan de Trochu, au génie organisateur de Ferry, aux armées de secours. C'est dans *la Liberté*, dont il était alors rédacteur en chef, dans les articles écrits chaque jour en revenant du rempart que les chercheurs de l'avenir trouveront les documents les plus complets au point de vue de l'histoire psychologique du siège de Paris. La légende du siège est là tout au long avec des explications stratégiques inouïes, des indications sur la situation des troupes de province qui sont prêtes à nous tendre la main, des affirmations énergiques de la volonté de Trochu de ne jamais capituler...

Paris aima un écrivain qui, en prêchant d'exemple, traduisait à merveille, exprimait avec une communicative conviction le patriotisme très sincère de la grande cité, ses illusions naïves, sa confiance inexplicable, mais réelle dans le gouverneur de Paris. Vrignault fut un moment populaire dans la bourgeoisie. On allait l'entendre à la salle Valentino, et je revois encore dans cette ville lugubre et sans gaz un auditoire entassé dans cet ancien bal éclairé par des lampes de pétrole et écoutant parfois bouche béante des orateurs véritablement fabuleux.

Les chefs du Comité central, qui prévoyaient d'avance l'issue du siège et organisaient la Commune sans se presser, eurent la notion de l'influence que Vrignault exerçait sur la garde nationale et le firent tâter; il n'eût tenu qu'à lui d'accepter, de jouer un rôle, de se mettre en tête du mouvement et de parvenir peut-être à l'enrayer, à amener la paix entre Versailles et Paris. Il manqua d'estomac et il préféra combattre au nom de l'ordre le gouvernement insurrectionnel dans le *Bien public*.

Cette campagne lui fit encore honneur; puis, quand eurent disparu les circonstances exceptionnelles qui l'avaient mis en évidence, il rentra dans le rang. Il crut à Thiers et à la république conservatrice, et il finit par croire à de Marcère! Si courtisan fait courtisane au féminin, officier fait officieux dans le civil, et ce n'est plus la même chose. La discipline, le respect, l'obéissance sans discussion, qui sont des qualités précieuses chez le soldat, ne conviennent pas à l'écrivain, qui, je le répète, pour exister, doit conserver intact son droit de libre examen, sa faculté de raisonner et de critiquer, sa raillerie toujours disponible et son indépendance toujours entière.

On ne se doute pas, en effet, de l'idée que se font de l'homme de lettres les médiocrités qui nous gouvernent, les obscurs et les impuissants que le hasard a mis au pinacle; quand ils n'ont pas l'épouvante de l'écrivain, ils en ont le dédain. Souples devant ceux dont ils redoutent l'attaque endiablée, la plaisanterie meurtrière, l'hostilité déclarée ou secrète, ils ne se gênent pas avec les êtres candides qui les soutiennent et les admirent. Ce pauvre Vrignault en fit l'expérience. Après avoir été un des travailleurs de la première heure, après avoir contribué à édifier la réputation d'hommes absolument inconnus et qui auraient gagné à le demeurer toujours, il n'eut aucune part à la moisson. Ce fut une sorte de Z. Marcas, avec cette différence que Z. Marcas n'était pas marié et que le souvenir des siens qu'il chérissait tendrement venait ajouter à la tristesse qu'éprouvait Vrignault à la pensée d'avoir tant travaillé pour être si peu utile à son pays et à lui-même.

Voyez cependant à quel point cette littérature, si dédaignée par les hommes du présent, est supérieure à tout. Que reste-t-il de la politique du

Bien public, de tant d'affirmations, de tant de programmes, de tant de déclarations rassurantes pour l'avenir? absolument rien; quelques années à peine ont suffi à emporter l'œuvre de Thiers et à annihiler le centre-gauche. Il reste l'*Histoire du romantisme* commencée là par Théophile Gautier, *Gavarni, l'homme et l'œuvre,* des frères de Goncourt, *Fromont jeune et Risler aîné,* d'Alphonse Daudet. Ce qui semblait n'être que l'accessoire du journal subsistera comme sa principale gloire et son seul titre durable.

Le biographe de Gavarni se rappelle précisément à nous par une œuvre nouvelle dont le succès est considérable. Ce mois, qui nous a donné un volume de beaux vers, nous a apporté en même temps un volume de la prose la plus finement ciselée, la plus artistement travaillée qui se puisse imaginer.

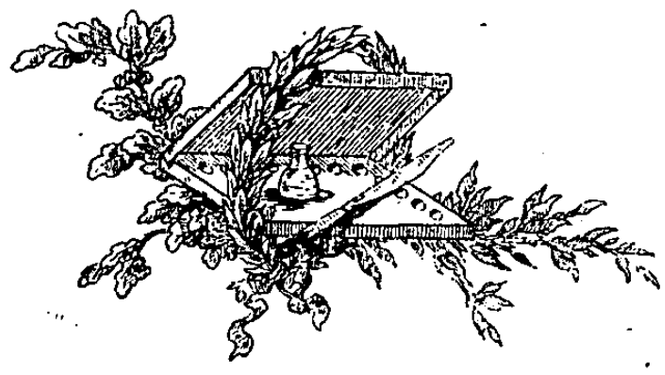
Chérie restera certainement comme l'œuvre maîtresse de M. Edmond de Goncourt seul, et, pour ma part, je mets ce roman bien au-dessus de *la Fille Élisa,* des *Frères Zemgano* et de *la Faustin.* La raison en est simple : M. de Goncourt n'a guère fait que traverser les milieux qu'il nous a décrits dans les livres que nous venons de nommer, il a dû accomplir un effort tout cérébral pour se figurer les scènes qu'il racontait; il a été un homme de cabinet et non un hanteur de bouges, un homme de musée plus qu'un homme de cirque, un homme de salon plus qu'un homme de coulisses. Le monde qu'il nous montre dans *Chérie,* au contraire, a été le sien; il a été l'habitué des salons du second empire; bien élevé et courtois, il a été plus d'une fois le confident de ces femmes à tête un peu extravagante qui s'agitaient si désespérément, à la fin de ce règne déjà promis aux catastrophes, pour trouver un aliment à leur besoin de se sentir vivre.

Ce n'est même pas, disons-le en forme de parenthèse, un des spectacles les moins curieux d'une époque où tout est bizarre que de constater l'illogisme dont font preuve ces partisans si acharnés du document humain, ces écrivains qui ont toujours soutenu qu'il fallait peindre uniquement ce qu'on avait vu. Celui qui se charge de peindre Compiègne, la cour, les fêtes éblouissantes, les heures du vertige et de l'ivresse, c'est Zola, qui n'a jamais mis les pieds dans un salon et probablement jamais causé avec un grand personnage de l'empire. Goncourt, au contraire, qui a été mêlé à ce mouvement, ne s'avise de peindre ce monde dans lequel il a constamment vécu que sur le tard et après avoir peint assidument des régions infiniment moins distinguées et moins intéressantes qu'il s'était contenté de regarder en passant.

Si le charme de l'impression réellement ressentie constitue un des attraits de *Chérie,* la figure principale elle-même est dessinée avec originalité et relief. Ce n'est pas une jeune fille de convention, une pensionnaire quelconque, une créature fausse et sans consistance dans le genre des héroïnes de Feuillet qu'a voulu représenter Goncourt, c'est la jeune fille moderne, troublée dans sa psychologie et sa mentalité par les outrances de la vie de Paris, qu'il s'est proposé d'étudier dans un parti pris d'analyse à la fois implacable et subtile. Le médecin, quoi qu'il fasse, enlève toujours à tout ce qu'il ausculte et à tout ce qu'il palpe un peu du velouté virginal et plus d'un détail me choque dans cette étude si fouillée pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer.

Chérie, dans son ensemble, n'en est pas moins une œuvre réussie. Si l'analyse de cet être en formation qui meurt pour ne pas avoir trouvé dans le mariage son développement naturel est poussée parfois à la préciosité, si elle effleure parfois la brutalité, elle est le plus souvent d'une délicatesse exquise; il y a maintes pages d'une légèreté, d'une finesse, d'une pénétration dans le vif de la féminité que Goncourt seul est maintenant capable d'écrire puisque Michelet n'est plus là; à côté de cela, je le répète, des taches, des manques de goût, dirai-je volontiers, si on ne sentait pas que cela est voulu, une porte de boudoir s'ouvrant tout à coup pour laisser apercevoir une clinique... Malgré ces réserves, il faut saluer le merveilleux styliste, le bel effort du raffiné de l'expression qui a tenu cette fois à se surpasser lui-même; il faut applaudir ce *concerto* de violon joué avec une inimitable maestria par un virtuose qui, je l'espère, ne se tiendra pas parole à lui-même et n'a point dit aux lettres un adieu définitif...

ÉDOUARD DRUMONT.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

M. Jean Richepin et les Blasphèmes. — *Ce qui est sincère et ce qui ne l'est pas.* — *L'impuissance de la science.* — Au rebours. — *La névrose en littérature.* — *L'amour des livres.* — *Alphonse Daudet et* Sapho. — *L'impression directe dans l'art.*

C'EST un livre étrange et curieux que *les Blasphèmes* de Jean Richepin, un livre qui restera et qui racontera l'état d'esprit de la génération présente.

La fin du XVIIIe siècle connut le Blasphème élégant et spirituel, qui s'égayait gaillardement de tout ce que les anciens avaient vénéré. Le Blasphème de la vingtième année de ce siècle s'est personnifié dans les personnages sataniques de Byron, et plus tard dans les dandys mélancoliques de Musset. Voici le Blasphème naturaliste, ne reculant pas devant les images ordurières et les mots malpropres. Rolla n'a point vidé la fiole, il a été à l'Assommoir et le vin d'Espagne qui enivre Julie a été remplacé par l'alcool frelaté qui, le lendemain, donne ce que M. Richepin appelle « la gueule en bois ».

Un cri d'angoisse sincère retentit néanmoins à travers ces exagérations mélodramatiques, ces violences souvent feintes, ces brutalités de langage affectées, ces frénésies réglées comme des jeux de mise en scène.

L'auteur, d'ailleurs, est intéressant par lui-même. Le romantisme et le naturalisme se combinent en lui à doses égales et en font une personnalité qui ne ressemble pas à toutes les autres. En lui revit le type disparu de l'artiste, du fantaisiste, de l'amoureux de l'imprévu et du pittoresque, que la vocation entraîne vraiment et qui n'a point de faux respect humain.

Callot, fils d'un héraut d'armes de Lorraine, abandonne la maison paternelle à douze ans pour suivre la charrette des bohémiens :

> Ces pauvres gens pleins de bonadventures
> Ne portant rien que des choses futures.

Shakespeare, commerçant établi dans une bonne ville de la prude Angleterre, renonce à tout, lui aussi, pour s'engager dans une troupe de comédiens. Molière est insensible au charme de cette maison des Singes, dans la rue des Étuves, dont sa mère a fait un logis si doux à habiter; il s'évade de ce bonheur paisible qui lui est promis et s'en va à la tête de l'*Illustre théâtre* courir les hasards du *Roman comique*. Ce normalien, que l'irrésistible passion du théâtre a fait monter sur les planches, est de la race de ces indépendants et de ces originaux tentés par tout ce qui est en dehors de la banalité.

Écrivain, le poète des *Blasphèmes* n'a rien de commun avec ces habiles pour qui la littérature est une carrière comme une autre, qui, dès vingt ans, orientent leur vie dans un sens, s'assignent un but à atteindre, se préparent des étapes, tâtent du bâton le terrain avant d'y hasarder le pied; il a l'ardeur, le feu sacré, le diable au corps et le diable aussi dans l'âme, s'il fallait en juger par quelques fragments du nouveau volume.

C'est la verve sceptique de Villon, de Théophile, des Français indisciplinés et des bohèmes du temps jadis, qui revit dans ces vers avec cette mélancolie particulière, cette désespérance amère que ne connaissaient point les hommes d'autrefois.

Il y a évidemment un élément faux et théâtral

dans ces *Blasphèmes*. La *Mort des dieux*, que je me souviens d'avoir entendu l'auteur réciter vers 1874, chez Mario Proth, a l'allure déclamatoire et forcée des impiétés de jeunesse. On sent que l'auteur se bat les flancs lorsqu'il s'écrie :

Je cinglais de coups drus leurs peaux noires ou blanches,
Comme la neige en mars fouette les vieilles branches;
Et je les regardais fixement dans les yeux.
Ils se taisaient, le front baissé, l'air anxieux,
Attendant leur arrêt de mort. . . . . .

Ainsi que des moutons, troupe lâche et châtrée,
S'entassent dans leurs parcs quand vient l'horreur du soir,
Tels, les dieux se pressaient dans le fond du ciel noir.
Déjà, de me prier ils prenaient la posture,
Quand, d'un grand coup de pied, j'enfonçai la clôture
Qui nous cachait l'abime âpre et tumultueux
Où fermente et rugit le Chaos monstrueux.

On est tenté de sourire quand Richepin prend acte de sa victoire :

Frères, vous le voyez, j'ai lutté faible et nu
Contre ces Tout-puissants revêtus d'épouvante,
J'ai fait acte d'orgueil impie et je m'en vante;
Je suis parti là-haut et j'en suis revenu.
Quand j'ai rayé les Dieux comme un mot qu'on efface,
Puisqu'ils ne m'ont rien dit, puisqu'ils n'ont pas tonné,
Vous pouvez relever votre front prosterné
Et regarder ces grands cadavres face à face.

Ce sont là des hyperboles démodées qui font songer à *Thaddéus le ressuscité* et à ce pauvre Flaubert s'écriant : « Dieu, si tu existes, foudroie-moi ! » Beaucoup de voyageurs de commerce se livrent à ces facéties après boire et n'en sont pas plus spirituels. Chacun sent bien que le Créateur des mondes a autre chose à faire qu'à répondre aux mises en demeure des Richepin, des Flaubert et même des voyageurs chers à Gambetta.

Il faut également noter dans *les Blasphèmes* une part assez considérable d'imitation du Hugo de la vieillesse, du Hugo de la décadence, avouons-le franchement. Le Victor Hugo de la fin aurait pu signer ces vers de Richepin :

Sous les splendeurs de la pourpre cardinalice,
La haire m'enfonçait dans le ventre ses crins
Et le cilice en feu ceinturonnait mes reins.
Mais qu'importe! A présent je ne m'en souviens guère.
Je suis le Souverain Pontife, le vicaire
De ce Dieu que je crée en prononçant son nom.
Quel que soit mon désir, nul ne me dira non.

Richepin a écrit dans cette gamme des vers qui valent bien ceux dont fourmillent *le Pape, la Pitié suprême, l'Ane*.

Le fakir est atroce et le bonze est hideux;
Le crucifix est glaive au poing de Jules deux;
Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère,
Interprète Moïse au profit de Tibère.
O deuil ! accablement du morne genre humain !
Pleurs et cris ! Sang des pieds aux cailloux du chemin,
Noirceur du ciel empli par l'immense anathème.

En s'entraînant un peu, on arriverait facilement à faire quelques centaines de vers comme ceux-là, par semaine.

Les pièces dans le genre de celles qui ont pour titre *Quelle dèche, mon empereur !* sont encore au-dessous du médiocre. Qu'il y a loin de cette plaisanterie lourde et de mauvais goût aux polissonneries spirituelles et fines de Béranger !

Malgré tout ce déchet, malgré tant de côtés déplaisants et choquants, cette œuvre émeut, parce qu'on entend vibrer à travers plus d'une page le cri vrai, le cri poignant d'une âme anxieuse, la plainte éloquente d'un être douloureusement étreint par le sentiment du vide. S'il s'attaque aux dogmes antiques, M. Richepin, en effet, n'est point la dupe de cette science charlatanesque et menteuse qui a voulu se substituer à Dieu; il constate l'inanité de toutes ces espérances, la banqueroute de toutes ces belles promesses. Ce n'est plus l'enfant du siècle, ce serait le vieillard du siècle, dirait-on volontiers, qui a écrit ces magnifiques strophes du *prologue*, si pleines de désenchantement et d'amertume.

Encore un siècle qui décline !
Et voici le vieux genre humain
Qui redescend une colline
Sans voir le bout de son chemin.
A chaque pas, perdant un rêve,
Comme un cheval fourbu qui crève,
Bien que l'existence soit brève,
Les jours lui paraissent trop longs,
Car ils sont vides, somme toute.
Au dernier tournant de la route,
A-t-il enfin lâché le doute,
Et savons-nous où nous allons ?

Nous avons bien à la matière
Filouté deux ou trois secrets;
La Nature, la reine altière,
Se laisse approcher de plus près;
Nos esprits, quoique noyés d'ombres,
Ont su calculer quelques nombres
Et tirer d'un tas de décombres
De quoi faire un maigre tableau.
Oui, mieux que la race première,
D'une main sûre et coutumière,
Nous nous servons de la lumière,
Du sol, de l'air, du feu, de l'eau.

Oui, puisant à l'intarissable,
Nous avons ramené du puits
Un seau plein de ces grains de sable
Que nous nommons des faits... Et puis,
Avec tous nos points de repères,
Te voyons-nous mieux que nos pères.
O fond ! fond qui nous désespères,
Fond obscur, fond mystérieux !
Pour avoir fait glose sur glose,
Nous croyons savoir quelque chose,
Mais la Cause de tout, la Cause,
Qui donc la tient devant ses yeux ?

Qui donc va crier à ses frères :
« Voici les voiles arrachés !
« Malgré les énigmes contraires,
« Voici le mot que vous cherchez !
« Voici, fixe sous ma prunelle,
« La loi stable, unique, éternelle,
« Qui contient tout le monde en elle !
« Voici le vrai ! soyez ravis !
« Homme, tu peux enfin connaître
« La raison sûre de ton être,
« Quels destins réglés te font naître,
« Où tu vas, et pourquoi tu vis ! »

C'est un loyal et fier esprit que celui qui traite de si haut cette Raison qu'on a essayé de déifier et qui ne nous a rien donné.

Et d'abord, toi, Raison, à nous deux ! Viens çà ! Laisse
Tes airs superbes, s'il te plaît.
Tu ne m'imposes point, impudente drôlesse,
Dont l'homme se croit le valet.
Tes prétendus présents, ta grandeur mensongère,
Les faux espoirs que ta vanité nous suggère,
Les rêves dont nous t'engrossons,
J'ai tout pesé, j'ai mis face à face en balance
Tes promesses et mon désir.

Et j'ai vu que la proie où notre faim s'élance
Tu ne pouvais pas la saisir.
Que m'importent tes mots subtils, tes phrases creuses,
Ton retentissant tympanon ?
Pauvres âmes en deuil, nous voulons être heureuses.
Sais-tu nous rendre heureuses ? Non.

Parmi tant d'œuvres conventionnelles et factices où l'homme n'apparaît pas sous le rhéteur, l'enfileur de mots, le virtuose littéraire, *les Blasphèmes* demeureront comme un témoignage de ce qu'éprouvait, au déclin de ce XIXe siècle qui a si impudemment manqué à tout ce qu'il avait promis, une âme éperdue et désolée, devant ce grand néant de tout, qui enveloppe la société contemporaine comme d'un linceul d'ennui. Cette goutte de sang qui jaillit d'un cœur déchiré sera visible encore lorsque les flots d'encre qu'on répand auront roulé vers l'oubli.

Sans doute, nous regrettons de voir une intelligence si bien organisée engagée dans cette voie, et nous faisons des vœux pour que M. Richepin connaisse quelque jour cette joie si douce que procure la possession de la Vérité. Nous souhaitons qu'il goûte ce bonheur intime et cette paix du cœur qu'assurent les croyances qui se développent en vous et grandissent à mesure que vous avancez dans le pays de la lumière. Nous craignons bien qu'il n'ait rien fait pour être éclairé : « Nul homme, a-t-on dit, ne trouvera Dieu, s'il ne s'approche de lui de la manière qui convient » ; et ce n'est pas en blasphémant et en montrant le poing au ciel qu'on se rend digne que Dieu vous parle.

N'importe ; nous préférons ces tumultueuses colères d'une âme qui s'indigne de ne point trouver ce qu'elle cherche mal à l'orgueilleuse et sotte prétention de beaucoup d'autres ; dans cette haine pour le Christ nous soupçonnons presque un secret et inconscient amour...

Au rebours est le pendant en prose des *Blasphèmes*, et, selon moi, l'éloge n'est pas mince. J'avoue avoir ressenti une véritable surprise en lisant le nouveau volume. Je ne connaissais M. Huysmans, en effet, que comme l'auteur des *Sœurs Vatard*, qui indiquaient un zoliste habile, un disciple assez adroit à s'assimiler les procédés du maître, mais qui n'avaient rien de bien extraordinaire. *Au rebours* nous révèle un écrivain d'une toute autre envergure, un curieux de tout, un érudit d'une science étonnante, un appréciateur très subtil, sinon toujours très équitable des vieilles littératures, qui possède les *minores* de l'antiquité mieux qu'aucun élève de l'École normale.

Au milieu de tout cela s'agite l'esprit le plus singulier, le plus paradoxal, le plus troublant, le plus faux dans ses raisonnements bien déduits qui se soit affirmé depuis bien longtemps. La névrose moderne est là tout entière : l'avidité et la satiété de tout, le dessèchement qui monte aux lèvres de l'homme dans cet immense pandémonium de chefs-d'œuvre et de connaissances, l'écrasante fatigue qui se dégage de l'inextricable complication de tant d'impressions, de sensations, de notions, l'impuissance même à assouvir des vices qui deviennent simplement cérébraux,— tout cela fait de ce volume un des plus baroques et des plus effrayants qu'on ait jamais publiés. Ce n'est plus le testament de Brutus, c'est le testament de quelque Exilé qui, le masque de verre attaché au visage, s'est penché sur les alambics où se mêlaient tous les poisons, qui a examiné de près, analysé avec un malsain dilettantisme toutes les perversités humaines.

Quel est le caractère exact d'*Au rebours ?* Il serait assez difficile de répondre nettement. C'est une sorte de synthèse philosophique et sociale dans le genre de *la Tentation de saint Antoine* ou de *Bouvard et Pécuchet*. Seulement le personnage devant lequel défilent toutes les séductions, toutes les tentations, tous les mensonges, toutes les défaillances, toutes les désillusions, toutes les formes en un mot de la vie actuelle, n'est ni un moine qui se réfugie au pied de la croix ni un bourgeois imbécile ; c'est un représentant d'ancienne race. Rongé par la névrose, plein de réminiscences ataviques, corrompu dans les moelles, il nous offre en lui-même, par les idées qui le traversent, par les crises qu'il éprouve, un dou-

loureux sujet d'observations, il raconte un état d'âme, une mentalité.

Sans doute, il y a là comme dans Richepin, une part d'originalité factice et systématique, un élément volontairement macabre et extravagant qui rappelle le temps où les Jeune France buvaient dans des crânes pour stupéfier le bourgeois. Certains raffinements de mobilier font songer aux descriptions de Balzac prêtant ses rêves d'amateur à quelque personnage chimérique. La salle à manger tendue de noir et remplie d'objets funéraires est un souvenir de Domitien; il n'y manque que les bêtes féroces que le sombre fantaisiste faisait lâcher dans la pièce au moment du dessert, pour achever d'épouvanter les convives déjà glacés par ce décor sinistre. Certains passages sont des imitations des plaisanteries à froid de Baudelaire, disant gravement au garçon de restaurant qui lui demandait ce qu'il désirait : « Je voudrais manger de la cervelle de petit enfant. »

Nous autres lettrés voyons bien vite la ficelle et ne nous laissons pas prendre à certaines charges. L'histoire du petit Langlois, que des Esseintes conduit au lupanar avec l'intention d'en faire un assassin, ne nous arrache pas le cri d'horreur qu'elle inspirera peut-être à quelque brave dame habitant une province reculée, si jamais elle lit *Au rebours.*

Ce côté artificiel existe dans le livre de M. Huysmans, mais il n'est que l'accessoire. Il y a vraiment là, comme dans Richepin, cette poignante inquiétude sur la destinée de l'âme humaine; cette souffrance de ne plus croire, que démontrent de la plus expressive façon certaines attaques contre ceux qui croient. C'est par là que l'œuvre est intéressante, c'est par là qu'elle restera avec ses qualités et ses défauts cherchés, pour attester l'effroyable désordre de cerveau que peut produire une époque comme la nôtre. N'est-il pas curieux de voir cette question religieuse être l'unique, la constante préoccupation de toutes les intelligences de quelque valeur? Le catholicisme était fini, au dire de certains, et l'on ne parle que de lui...

J'ajoute que pour les lecteurs du *Livre,* j'entends pour ceux qu'une littérature un peu faisandée ne rebute pas, *Au rebours* offre un exceptionnel intérêt. Maintes pages sur les manuscrits, les précieuses éditions, sont réussies de tout point. Des Esseintes apporte là la bizarrerie qu'il met dans tout; il lui faut des papiers extraordinaires, des tirages spéciaux.

« Las, un beau jour, des chines argentés, des japons nacrés et dorés, des blancs whatmans, des hollandes bis, des tunkoys et des seychal-mille teints en chamois, et dégoûté aussi par les papiers fabriqués à la mécanique, il avait commandé des vergés à la forme, spéciaux, dans les vieilles manufactures de Vire où l'on se sert encore des pilons, naguère usités, pour broyer le chanvre. Afin d'introduire un peu de variété dans ses collections, il s'était, à diverses reprises, fait expédier de Londres des étoffes apprêtées, des papiers à poils, des papiers reps, et pour aider à son dédain des bibliophiles, un négociant de Lubeck lui préparait un papier à chandelle perfectionné, blouté, sonore, un peu cassant, dans la pâte duquel les fétus étaient remplacés par des paillettes d'or semblables à celles qui pointillent l'eau-de-vie de Dantzig.

« Il s'était procuré, dans ces conditions, des livres uniques, adoptant des formats inusités, qu'il faisait révêtir par Lortic, par Trautz-Bauzonnet, par Chambolle, par les successeurs de Capé, d'irréprochables reliures en soie antique, en peau de bœuf estampée, en peau de bouc du Cap, de reliures pleines, à compartiments et à mosaïque doublées de tabis ou de moire, ecclésiastiquement ornées de fermoirs et de coins, parfois même émaillées, par Gruel-Engelmann, d'argent oxydé et d'émaux lucides.

« Il s'était fait ainsi imprimer, avec les admirables lettres épiscopales de l'ancienne maison Le Clère, les œuvres de Baudelaire, dans un large format rappelant celui des missels, sur un feutre très léger du Japon, spongieux, doux comme une moelle de sureau, et imperceptiblement teinté, dans sa blancheur laiteuse, d'un peu de rose. Cette édition, tirée à un exemplaire d'un noir velouté d'encre de Chine, avait été vêtue en dehors et recouverte en dedans d'une mirifique et authentique peau de truie choisie entre mille : couleur chair, toute piquetée à la place de ses poils, et ornée de dentelles noires au fer froid, miraculeusement assorties par un grand artiste. »

M. Huysmans, dans *Au rebours,* qui est un essai d'encyclopédie, un *Cymbalum mundi* en réduction, consacre un chapitre à la littérature contemporaine. Par camaraderie sans doute, il fait figurer parmi les auteurs à sensation bien des médiocrités avérées, ce qui ôtera à cette nomenclature, où certaines appréciations portent juste, beaucoup de sa valeur pour l'avenir : il ne parle pas là d'Alphonse Daudet; il aura été gêné sans doute par la difficulté de définir, de caractériser ce talent si puissant au fond dans son charme apparent, si ondoyant, si prompt à échapper à l'analyse. Cet être de pleine vie aura déconcerté cet être de bibliothèque et de musée.

Chez l'auteur de *Sapho,* le côté littéraire pro-

prement dit, le côté *livresque,* pour employer un mot qu'affectionne Daudet, ne domine point. Il est infiniment moins troublé que les écrivains dont nous venons de parler par les idées générales. Il a un don comme les peintres, un don de voir l'homme et la femme avec une acuïté singulière et un besoin presque instinctif de peindre ce qu'il a vu, de le fixer sur le papier tel qu'il l'a vu, avec l'accent même de la réalité. En ceci même, il est tout différent de certains artistes qui se disent : « Je voudrais peindre une scène de telle époque avec tels personnages, dans tel sens », et qui cherchent tranquillement leur modèle, leurs premiers plans, leur fond. Il semble que certains spectacles exercent sur lui une attraction irrésistible et soudaine, et que ses yeux ne puissent s'en détacher.

On peut philosopher sur les livres de Daudet, mais, comme sur certains tableaux, en y mettant après coup des intentions que l'auteur, obéissant uniquement à son instinct, n'y a pas mises ou du moins y a mises sans s'en douter.

Sapho est un des meilleurs romans de Daudet, le meilleur, suivant moi, après *les Rois en exil;* c'est un vrai roman, une œuvre d'art véritable avant tout, qui émeut d'abord et ne laisse se produire qu'après la première émotion des réflexions étrangères peut-être à sa création.

Si l'auteur aimait les épigraphes, il eût pu écrire en tête de son œuvre les vers de Musset :

Ah! malheur à celui qui laisse la Débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Jean Gaussin, un élève consul, a rencontré un jour Fanny Legrand dans un bal chez Dechelette. Ils se sont aimés de suite, et la liaison va finir lorsque le jeune homme apprend que celle à laquelle il n'a prêté jusque-là qu'une attention distraite a été une célébrité parisienne, que les plus grands poètes l'ont chantée, que des artistes fameux ont reproduit ses traits dans le marbre ou sur la toile, qu'un graveur fou d'amour a contrefait des billets de banque pour lui procurer un peu de luxe. Cet objet, qu'il dédaignait presque, prend brusquement, dans cette imagination juvénile, des proportions différentes. Ce visage s'illumine des rayons de tant d'hommes de génie, cette possession après tant d'autres qui devrait exciter le dégoût, fait monter, au contraire, une bouffée d'orgueil malsain. Des sens, l'amour remonte au cerveau.

C'est un sentiment dépravé, mais c'est un sentiment réel. Déjà quinquagénaire, l'actrice célèbre à laquelle pensait Daudet était follement aimée d'un éphèbe de vingt ans auquel elle lisait, dans son chalet d'Enghien, quand la passion semblait faiblir, des lettres de princes, de grands dramaturges, d'écrivains illustres qui avaient adoré la comédienne aux heures lointaines de la jeunesse.

Alors l'amourette devient le concubinage avec ses promiscuïtés, ses ruptures passagères, ses réconciliations rivant plus étroitement la chaîne, ses déchéances progressives. Quand Gaussin essaye de rompre définitivement, il est trop tard; on devine qu'il a perdu à jamais le ressort viril et aussi la fleur d'honnêteté qui font les hommes sains moralement. Voilà une existence gâchée, souillée, usée. La conclusion du livre est dans ces quelques lignes de la fin : « Le néant de sa vie détruite, toute de débris et de larmes, lui apparut, le champ ras, les moissons faites sans espoir de retour et pour cette femme qui lui échappait. »

Pour moi, je le répète, c'est une œuvre très remarquable, très fouillée sans être compliquée, très observée, très capiteuse et très chaude. *Sapho* ne demande son succès à aucune question à l'ordre du jour, n'emprunte rien aux documents écrits; elle est tirée simplement de l'étude de l'âme humaine, de la carrière pleine toujours de beaux marbres qu'il s'agit d'animer, de transformer en statues frémissantes et vivantes...

ÉDOUARD DRUMONT.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Les journalistes qui s'en vont. — Camille Farcy. — La Liberté *du temps de Girardin.* — Malgré tout. — *Mes souvenirs de journalisme. — La commission de Décentralisation. — La stérilité de ces dernières années. — Les solennels. — Les mystifications de savants. —Les* Erreurs de la Science sans Dieu. — *La Lemurie. — Descendons-nous du singe ? — M. Wirchow et le transformisme. — Homère a-t-il vu le vert? — Mario Proth et son dernier livre.*

ENCORE un journaliste, Camille Farcy, qui vient de mourir à la peine. Comme dit Tupinier, je le connaissais sans le connaître. Après l'avoir vu jadis tous les jours, je l'apercevais tous les six mois, rue Montmartre, passant enfiévré, assombri comme ces hommes qui sont dans le mouvement sans être dans le succès et qui courent après une Destinée qui les fuit. Sa mort m'a fait de la peine cependant. Vous comprenez, n'est-ce pas, ce sentiment qui rattache à vous une figure parisienne par des liens lointains ?

Quand je rencontrais Farcy, je pensais à la *Liberté* de Girardin, dont le mort d'hier fut le collaborateur avant d'être nommé sous-préfet d'Apt; à cette fin d'empire ; à l'agitation qui régnait alors autour de ce 123 de la rue Montmartre.

A cette époque, un journal était une puissance. Girardin, si vite oublié, avait l'importance d'un véritable personnage. Comme il arrive d'ordinaire, nul ne fut plus autoritaire que ce partisan de toutes les libertés ; il exerçait une sorte de terreur sur tous ses collaborateurs, terreur non point servile, mais explicable par le mérite même de cet homme si admirablement doué, si vaillant intellectuellement. Toujours à sa table de travail à six heures du matin, il lisait son journal depuis le titre jusqu'à la signature du gérant, signalait une faute d'impression dans un article et en même temps ne laissait pas passer un effort inaperçu, félicitait, blâmait, perfectionnait, suggérait, avertissait sans cesse. Si le joug d'un illettré riche sur des êtres qui lui sont supérieurs est le plus révoltant des spectacles qu'on puisse concevoir ; si le prolétariat intellectuel est le plus pénible esclavage qu'il soit possible d'imaginer, la maîtrise d'un vétéran du journalisme comme Girardin n'avait rien qui choquât ou qui révoltât.

Chaque matin, le portier de l'hôtel de la rue Pauquet, André, arrivait avec le portefeuille qu'on appelait le *stock* : un article du maître souvent, le programme pour le journal du jour, des observations, des éloges, des critiques, tout cela de cette écriture bien connue, écriture égratignée, nerveuse, où le graphologue aurait lu avec un caractère décidé en apparence le côté féminin, énigmatique, habile à ne pas se livrer complètement, qu'il y eut toujours dans Girardin. Beaucoup de ces pattes de mouche ont été conservées et seraient intéressantes à publier, pour montrer comment on dirige un journal.

Parfois Girardin venait lui-même et la présence devant la porte du fameux coupé à rechampis jaunes signifiait d'habitude qu'un orage s'était abattu sur la maison.

Je n'ai jamais contemplé une colère plus terrible que la colère blanche de cet homme à propos d'un article de Bachaumont, qui signait alors Panoptés, sur *Malgré tout* de George Sand. L'impératrice s'était crue désignée dans ce roman, et, dans une lettre à Flaubert, la correspondance de l'auteur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

d'*Indiana* nous montre l'émotion que ce livre avait produit aux Tuileries.

Assuré d'être nommé sénateur à la prochaine promotion, habitué des *lundis,* Girardin fut littéralement transporté de fureur en voyant les très inoffensives allusions que la *Liberté* s'était permises sur le livre.

Au moment où je franchissais le seuil pour aller déjeuner avec la conscience du devoir accompli, je sentis passer sur moi une trombe humaine qui se précipitait dans la rédaction et qui me refoula à l'extérieur. C'était Girardin en jaquette claire, en cravate à pois bleus, Girardin à vingt ans, jetant en entrant ses gants sur la glace, bondissant littéralement à travers les tables, poussant des cris aigus.

L'infortuné qui remplaçait le secrétaire de la rédaction le jour où avait été publié le malencontreux article, et à qui sa situation tenait à cœur, fut congédié, et, après tant d'années, je le vois encore distinctement dans la posture où il subit l'assaut. Il avait à la hâte quitté son vêtement de travail pour prendre le vêtement ordinaire, afin de faire honneur à son rédacteur en chef, mais il fut interpellé avant d'avoir pu entrer dans son veston, et il reçut l'avalanche dans la position navrante et comique à la fois d'un malheureux qui voit disparaître la place sur laquelle il compte pour nourrir ses enfants et qui ne peut arriver à passer sa manche.

Toutes les catastrophes, du reste, étaient arrivées dans le numéro de la veille. On avait osé attaquer Pinard! Mais le rédacteur chargé des comptes rendus de la Chambre fut sauvé par sa présence d'esprit. Comprenant que c'était le premier choc qui était à craindre, il s'enferma dans son cabinet et ne se montra point. J'aperçois encore Girardin secouant frénétiquement le bouton de la porte que l'autre tirait à lui énergiquement du dedans. C'était d'une gaieté énorme. Inutile de vous dire que le rédacteur en question était un sémite. Il n'y a que les fils de cette race intelligente et fine pour avoir ce sens pratique de la vie. Il renonça aux lettres, qui n'enrichissent point, et nous avons tous pu voir Ebstein, le petit reporter parlementaire d'antan, possédant un hôtel, trois ou quatre millions et paradant au Bois avec les plus jolis chevaux de Paris.

J'ai gardé le souvenir de quelques scènes analogues auxquelles j'ai assisté dans ma vie, parce qu'elles éclairent bien le mensonge de tout ce qu'on écrit, qu'elles fournissent bien la mesure de la dureté réelle de ces hommes qui parlent toujours de la solidarité humaine, des droits du travailleur, de l'égalité naturelle.

Visiblement, ceux qui conquièrent le premier rang dans la mêlée parisienne sont d'une autre nature que les autres; ils sont étrangers à ces sentiments tendres, bons, indulgents que nous éprouvons; ils n'ont ni la mansuétude des grandes âmes ni le scepticisme indulgent des artistes; leur *moi* chatouillé s'exaspère de suite; et c'est précisément l'importance implacable qu'ils donnent à ce *moi* qui fait leur force.

Je me hâte d'ajouter que Girardin était bien supérieur à la plupart des hommes d'aujourd'hui : il avait le respect du talent et savait le reconnaître partout; mais il ne fallait pas le gêner dans ses combinaisons politiques.

La *Liberté* d'alors était ouverte à tous, malgré les objurgations de Girardin qui recommandait chaque matin d'éviter les causeries inutiles, de s'occuper uniquement de faire un *bon journal* et de proscrire impitoyablement ceux qui pénétraient dans les rédactions pour y dérober le plus précieux des biens : le temps. Vers trois heures on entendait crier, c'était Mario Proth, toujours mécontent, qui venait chercher pour la correspondance Asseline ce qu'on appelait *la dernière heure*, les nouvelles de la Chambre, du Sénat. Presque en même temps arrivait Paul Foucher, toujours poli, toujours souriant, s'embarrassant toujours dans le balai que manœuvraient les garçons qui déjà nettoyaient les salles, et disant toujours avec la même intonation de voix : « Quoi de nouveau? » Tout lui était bon, les plus invraisemblables nouvelles ne l'étonnaient pas, et de son geste paisible il saisissait son crayon pour les coucher sur son carnet.

Un-autre Foucher, qui était de Careil celui-là, un homme trop bien mis, long de taille, long à parler, venait avec une régularité désespérante nous apporter de petits bouts de papier; c'étaient des réclames pour ses conférences au boulevard des Capucines. Comme personne ne se souciait d'aller recevoir ce fâcheux, c'était à moi, en ma qualité de nouveau, qu'était dévolue la corvée; si j'avais prédit alors que celui-là deviendrait ambassadeur de France en Autriche on m'aurait certainement assassiné.

Nous avions même parmi nos visiteurs ce qu'on appelait des *finisseurs d'heures de voiture.* Très parcimonieux pour le traitement de ses rédacteurs, Girardin était d'une prodigalité étonnante pour les frais de voitures; il ne les trouvait jamais assez nombreux, et leur chiffre élevé était à ses yeux le signe de l'activité déployée. On prenait une voiture pour aller chercher un cigare; des camarades savaient cela et profitaient de ce qui restait de l'heure à courir pour retourner au quartier Latin ou vaquer à leurs affaires.

Parfois le bruit cessait un peu. On entendait dans une pièce isolée quelqu'un qui lisait ses épreuves à haute voix, qui scandait ses phrases pour s'assurer si elles avaient le nombre, la belle eurythmie chère aux Grecs. C'était Paul de Saint-Victor qui corrigeait son feuilleton.

Le maître prosateur, du moins, se survit dans des livres éloquents : *Barbares et bandits, les Deux masques*. Des autres disparus que subsiste-t-il? La mort a fait là son œuvre comme partout. Jules de Précy est mort très jeune, tristement; Ebstein, mort également sans avoir pu jouir de ses millions. Farcy vient de s'éteindre, découragé, après avoir vainement essayé de saisir cette députation qui est pour les politiciens ce qu'est la bague pour les coureurs de chevaux de bois.

Bic aussi a quitté cette terre. Quel type que ce Bic! Administrateur du journal, il avait une façon qui n'était qu'à lui de prononcer « Môsieu de Girardin. » Dès qu'on s'approchait de sa caisse avec des airs qui révélaient à son œil expérimenté qu'on allait réclamer une avance, il levait au ciel des bras énormes et poussait, avant même qu'on eût dit un mot, de véritables rugissements, des rugissements qui ressemblaient aux efforts d'un tigre qui se gargariserait. Il n'était point imprenable cependant et on le savait : il possédait dans son bureau même une collection de tableaux et il avait commis autrefois une satire contre Victor Hugo et le romantisme. Il s'attendrissait dès qu'on témoignait le désir de voir les tableaux, et il était vaincu dès qu'on l'avait décidé à lire la légendaire satire, qu'il récitait d'une manière absolument effrayante, avec des intonations rauques et des stridences sauvages qui faisaient tressaillir les abonnés devant le guichet.

Aimé Dollfus, le secrétaire de la rédaction d'alors, que Girardin aimait autant qu'il pouvait aimer, s'est retiré à Senlis découragé, névropathe. Albert Duruy écrit à *la Revue des Deux Mondes* et publie de graves ouvrages que l'Académie couronne. Liévin, un républicain de la veille, esprit calme, très droit, a été comme tant d'autres, il n'a point profité de cette révolution qu'il avait désirée, du moins je ne le trouve pas en quelque poste important où il serait mieux que la plupart des médiocrités parvenues d'aujourd'hui.

La maison du 123 elle-même est à moitié démolie; avec ses fenêtres sans rideaux, ses appartements déserts, ses écriteaux *à louer*, elle a l'air d'une ruine à côté des palais somptueux de *la France* et du *Paris*. *La Liberté* est maintenant au 146, toujours à la première place dans la presse, mais avec un personnel différent de celui qui était là du temps de Girardin.

Ce qui fut l'œuvre de Girardin s'est évanoui presque complètement. Chez nul contemporain peut-être n'apparaît d'une manière plus saisissante le caractère de ces existences modernes où tout est un décor, une improvisation passagère et factice. Cet infatigable remueur d'idées, ce roi de l'opinion, ce brillant acteur du théâtre parisien, toujours en scène, toujours en vedette, était à peine enseveli que Paris avait désappris jusqu'à son nom.

On nous pardonnera cependant d'évoquer ces souvenirs. Un peu de notre jeunesse demeure dans ces vieux bureaux de journaux. Dans ces escaliers noirs que l'histoire a montés si souvent, annoncée par quelque nouvelliste hors d'haleine, il semble encore entendre parfois l'écho de la voix d'un camarade emporté par la mort, le rire de quelque plaisanterie amicale.

Pour combien d'entre nous certains coins de Paris sont-ils indissolublement liés à certaines besognes de journaliste! Je ne passe jamais, pour ma part, devant ces bâtiments du Conseil d'État, d'un si mélancolique aspect, sans penser à la commission de Décentralisation. Elle a été mon cauchemar, cette commission. Jamais Girardin ne manquait de me dire : « Suivez-vous ce qu'on fait à la commission de Décentralisation? »

Qui se souvient de cette commission que Granier de Cassagnac appelait un *Parlement forain?* elle fut pourtant un joujou à la mode à la fin de l'Empire.

En ce palais superbe du Conseil d'État on voyait, le long des escaliers magnifiques, sous ces plafonds éclatants, dans ces galeries majestueuses, s'agiter, courir et discourir, avec de lourds portefeuilles sous le bras, des hommes qu'on sentait investis d'une mission; ils décentralisaient. On leur avait préparé, pour qu'ils décentralisassent à l'aise, une salle des séances digne d'une aussi lourde tâche, des pupitres élégants et nobles, de l'encre, de la poudre et des plumes; quand le regard pénétrait jusqu'à cette enceinte on était étonné d'apercevoir une telle quantité d'hommes entre deux âges en train de décentraliser. Les gros bonnets, les corpulents, décentralisaient le département; les moyens se consacraient à l'arrondissement et à la commune; on en distinguait de tout fluets qui décentralisaient les hameaux et qui s'ingéniaient à soustraire le garde champêtre à l'influence délétère du pouvoir central.

Ils sont heureux puisqu'ils sont homogènes,

chantait-on à propos des maires d'alors. Ils sont heureux puisqu'ils décentralisent, pouvait-

on dire à propos des membres de la commission de décentralisation. Ces hommes, en effet, étaient heureux. Ils avaient vécu toute leur vie pour la politique et voici qu'ils allaient pouvoir s'y mêler. Semblables à ces enfants qui comptent avec des jetons des trésors imaginaires, ils ne maniaient encore que l'illusion, ils n'étreignaient que la chimère, ils ne découpaient encore que des poulets de carton; mais leur rôle allait commencer et déjà les huissiers, respectueux envers des hommes aussi peu joyeux, s'empressaient de porter de groupe en groupe des projets-fantômes et des résolutions de papier.

La plupart des hommes qui figuraient dans cette commission ont fini par faire leur chemin dans cette politique qu'ils aimaient tant. Qu'ont-ils réalisé d'utile et de pratique dans le sens même de leurs idées?

Jamais en aucun siècle n'a été mieux justifié le mot de Girardin : « La politique est une meule dont on entend toujours le bruit et dont on ne voit jamais la farine. »

Les quatorze dernières années, en dépit de tant de bouleversements, donnent l'impression d'un grand espace vide et chacun semble intellectuellement dans la situation qu'il occupait jadis. Quoi de plus naturel? Proudhon l'a dit : « On ne vit que de ce qu'on est et de ce que l'on crée. » La Restauration, le gouvernement de Juillet, l'Empire, ont été quelque chose par eux-mêmes et ont créé quelque chose : la vie libérale par le journal et la tribune, le mouvement littéraire et artistique de 1830, la transformation industrielle. Les dernières années ont été purement destructives et négatives et n'ont créé que la pornographie, les brasseries de femmes et les manuels civiques.

En attendant qu'on nous débarrasse des bonzes de la politique, M. Eugène Loudun, dans son très intéressant ouvrage *les Erreurs de la science sans Dieu*, entreprend une amusante et courageuse campagne contre les bonzes de la fausse science.

Quoique ceci semble paradoxal, je serai presque tenté de rattacher le livre de M. Eugène Loudun à l'œuvre émouvante et remuante des Richepin et des Huysmans. Les tendances, les conclusions, le point de départ sont ici complètement dissemblables; en réalité, il y a la même interrogation adressée aux savants : « Après tant d'affirmations, tant de promesses, tant de solennelles déclarations, où en êtes-vous? »

L'action malfaisante d'une certaine science qui a démoralisé et tué à moitié ce malheureux pays a été extraordinairement facilitée en France par l'esprit de vénération, de fétichisme qui fait le fond du caractère français. Ce pays, si révolutionnaire en apparence, est absolument routinier; ce pays si folâtre et si prompt à plaisanter éprouve un involontaire respect devant tous les gens d'attitude sévère, devant les gens qui « pompent », selon une expression de Saint-Simon, qui débitent des niaiseries avec un sérieux imperturbable.

Grâce à leur menton glabre et à leur allure pédante, de précoces vieillards sortis de la conférence Molé ou des parlottes d'avocats ont été pendant des années les maîtres de la France, ils ont accumulé les plus invraisemblables inepties sans que personne ait osé leur rien dire.

Le même phénomène se reproduit partout. J'ai raconté jadis mon étonnement en pénétrant dans les Archives du ministère des Affaires étrangères. Depuis quatre-vingts ans se succédaient là des hommes dignes et austères d'allure qui marchaient entourés de la considération publique : commandeurs de la Légion d'honneur, logés princièrement, rétribués à 20 ou 25,000 francs par an, ils apparaissaient dans un lointain plein de majesté; en réalité, aucun de ces hommes n'avait rendu au pays le service qu'un petit commis comptable de la rue du Sentier rend à son patron; aucun, dans un espace de temps si considérable, n'avait songé à dresser un inventaire des richesses qui lui étaient confiées et tous avaient laissé, par incurie ou par paresse, disparaître les plus belles pièces de leurs collections. A la Marine, les choses allaient de même, et M. de Flammermont a constaté que l'on voyait chaque jour passer dans les ventes d'autographes des documents qui provenaient des dépôts de l'État. A quoi servaient ces conservateurs, s'ils ne conservaient pas?

Les savants en France participent de ce caractère en quelque sorte sacré des fonctionnaires; ils se félicitent mutuellement des progrès qu'ils ont fait faire à l'humanité, et la foule entendant ces félicitations se dit qu'il doit y avoir à tant de compliments une raison qu'elle ne comprend pas. L'esprit de secte s'en mêle, et beaucoup qui n'ont jamais lu ni M. Buchner ni Darwin s'écrient volontiers : « Voyez, depuis que la science est entrée en scène, que reste-t-il donc de la religion? Comme on s'explique bien que le moyen âge ait eu peur de la science? »

M. Eugène Loudun, moins prompt à se payer de cette gesticulation congratulante, qui est propre aux savants et surtout aux savants français, a eu l'idée d'inspecter le bagage de cette fameuse science moderne et il n'y a pas trouvé grand'-chose.

En fait, pour la question des origines, les

Hæckel, les Mortillet, les Topinard vous demandent le même acte d'adhésion que l'Église pour ses mystères; ils exigent autant qu'elle; seulement, en échange de la foi aveugle à leurs assertions, ils ne vous donnent que des hypothèses contradictoires dans le présent et pour l'avenir la perspective du néant. Ils vous racontent une histoire de chasseur quelconque, l'histoire d'un continent nommé la Lemurie et situé dans le voisinage des îles de la Sonde et qui aurait disparu dans un cataclysme. C'est là où auraient vécu des singes appelés Lemuriens dont l'organisation se serait rapprochée de celle de l'homme.

De tout ceci pas une preuve, encore une fois. A l'heure actuelle, tous les faits scientifiques contredisent absolument cette supposition que l'homme descende du singe.

Les déclarations de M. Virchow au congrès d'anthropologistes tenu à Munich en 1878 sont très significatives et très précises sur ce point :

« Si je ne peux pas admettre, dit-il, la théorie de la création, si je ne peux pas croire qu'il y ait eu un créateur qui ait inspiré un souffle de vie; si je veux me faire à ma façon un verset de l'Écriture, je suis obligé de le faire dans le sens de la génération spontanée, mais quant à des *preuves de fait* en faveur de cette théorie, nous n'en possédons *aucune, aucune.* Personne n'a *jamais* vu s'opérer réellement une *génération spontanée,* et s'il est des gens qui ont prétendu en avoir vu, ce ne sont pas les théologiens qui les ont réfutés, ce sont les naturalistes. »

Passant ensuite au fait précis de la prétendue parenté entre l'homme et le singe, M. Virchow insiste sur le fait suivant : « Somme toute, nous sommes obligés de reconnaître *qu'il manque le moindre type fossile d'un état inférieur* du développement humain. Il y a mieux : quand nous faisons le total des hommes fossiles connus jusqu'à présent, et que nous les mettons en parallèle avec ce que nous offre l'*époque actuelle,* nous pouvons affirmer hardiment que, parmi les hommes vivants, il se rencontre des individus *marqués du caractère d'infériorité relative* en bien plus grand nombre que parmi les hommes fossiles jusqu'à présent découverts.

« Il peut se faire que l'homme tertiaire ait existé au Groënland ou ailleurs, et qu'un jour on le rende à la lumière du jour. Mais, en fait, positivement, nous devons reconnaître *qu'il existe toujours une ligne bien nette de démarcation entre l'homme et le singe.* Nous ne pouvons enseigner, nous ne pouvons présenter comme une conquête de la science cette thèse que l'homme descendrait d'un singe ou de quelque autre animal. »

Cette affirmation si positive gêne beaucoup les positivistes. *La Revue indépendante* s'occupait encore dernièrement de cette question. *La Revue indépendante* est une revue nouvelle sur laquelle nous reviendrons quelque jour; elle est rédigée par de jeunes écrivains et le talent n'y manque pas; malheureusement, tout le monde là semble s'enfermer avec obstination dans ce que Dumas a appelé : « La petite boîte noire de l'athéisme. »

En tout cas, les extraits d'un livre de M. Hæckel reproduit par *la Revue indépendante* contiennent bien quelques injures contre Virchow, qu'on accuse de sénilité, mais pas un seul argument scientifique, pas un fait observé, contrôlé, concluant.

Certains breuvages qu'on nomme du vin à Paris contiennent de tout, excepté du vin. Il en est ainsi de la science moderne : on y trouve des éléments divers, des imaginations ingénieuses qui feraient le succès d'œuvres romanesques, des aplombs qui assureraient la fortune d'un Mangin, des arguties de procureurs, des finesses de casuistes, mais pas l'ombre d'une démonstration scientifique.

Le livre de M. Eugène Loudun fait passer devant nous des types de l'espèce scientifique qui sont bien amusants. Il y a M. Hugo Magnus qui vous affirme qu'Homère voyait les nuances pâles, jaunâtres, mais ne voyait pas le vert ; que l'antiquité n'a jamais vu les trois couleurs; que Mahomet lui-même n'a pas vu le bleu. Il y a M. Grant Allen qui vous apprend comment les hommes ont perdu leur poil. Il y a M. Boisjolin qui vous enseigne que nos ancêtres sont nés dans la petite Boukarie.

Remarquez, car c'est toujours là-dessus qu'il faut insister, que tous ces braves gens ne vous apportent point le plus mince témoignage de ce qu'ils avancent. Ce sont des mystificateurs à froid, des farceurs; mais, retenu par une incompréhensible timidité, personne n'ose leur rire franchement au nez, et il faut féliciter M. Loudun d'avoir eu ce courage.

La vérité est que jamais prêtres de Cybèle exhibant dans les carrefours antiques leurs grossières jongleries, jamais magiciens promenant leurs philtres et leurs amulettes à travers la Rome de la décadence, jamais conteurs de fables milésiennes dupant de superstitieux Asiatiques ne se sont joués de la crédulité humaine comme les savants d'aujourd'hui. Ce n'est pas dans l'Olympe que Richepin aurait dû monter avec un fouet, c'est dans les académies, où tant d'imposteurs étalent leur charlatanisme éhonté.

C'est vers le passé encore que m'a reporté le livre de Mario Proth : *Depuis 89*. Mario Proth a représenté un âge, il a crié le premier : « Place

aux jeunes! », et vraiment on l'excusait de crier si haut, car il avait en lui ce qu'il faut pour être un véritable écrivain. Je ne dirai pas que c'était un original; ce mot, il me semble, implique toujours une affectation, une attitude préméditée, une pose; mais, à coup sûr, c'était une originalité. Il ressent vivement, il exprime de même. *Le Voyage au pays de l'Astrée* restera; c'est un livre de fougueuse et enthousiaste jeunesse. *Les Vagabonds* aussi, presque introuvables aujourd'hui; traduisent bien cette ardeur de voir, de savoir, de parcourir du pays, d'aller de l'avant.

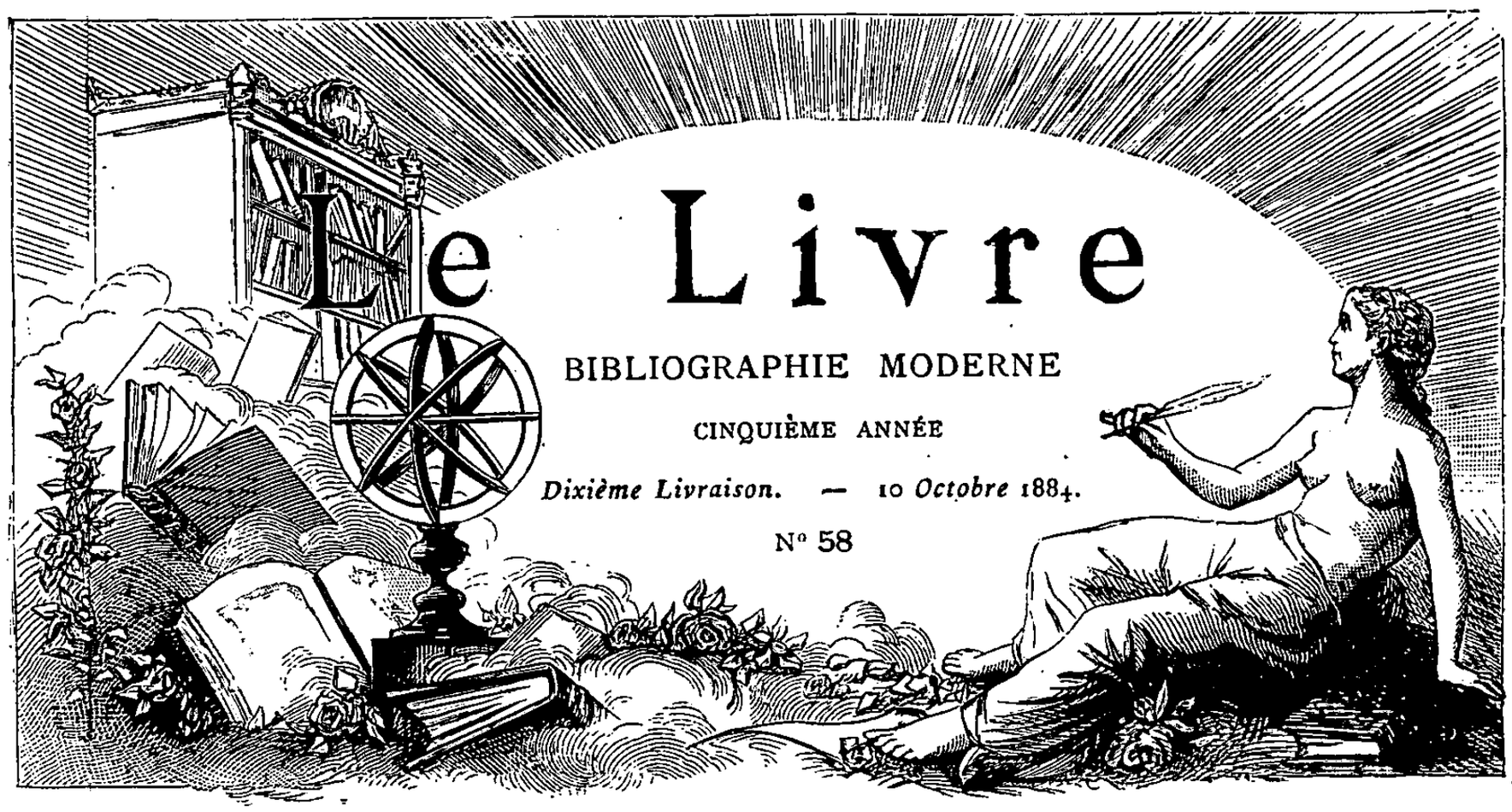
J'ai donc ouvert avec curiosité le nouveau volume dans lequel l'auteur a rassemblé les études importantes qu'il a semées ici et là. J'avoue que j'ai été quelque peu désillusionné. Que cela est vieux! que cela est poncif! C'est la Révolution comprise à la façon romantique, la déclamation de 1869 produisant l'effet d'une revenante à travers notre société toute différente. Après les ouvrages de M. Albert Duruy, de l'abbé Sicard, de M. Babeau, Mario Proth en est-il encore à croire, comme on l'imaginerait d'après son travail sur Lakânal, que la Révolution a pris la France dans les ténèbres, en pleine dégradation intellectuelle et morale pour l'initier aux bienfaits de la lumière? Les chiffres sont là pour démontrer qu'il y avait sous l'ancien régime des écoles dans les moindres villages, et Mario Proth avouera bien que la France, en 1784, faisait une autre figure dans le monde qu'en 1884.

Quel titre excellent et prometteur que celui-ci : *Histoire d'une génération!* Comme on eût aimé voir Proth décrire d'une plume sincère, mordante, implacable, les phases successives par lesquelles a passé la génération dont il était, l'écœurement que doivent éprouver des consciences probes et croyantes en constatant que les hontes de l'empire n'ont fait qu'augmenter sous cette république que les jeunes gens rêvaient pure, intègre, libérale! Est-ce que le Tonkin et la Tunisie ne valent pas le Mexique? Proth oserait-il nous soutenir, en causant en face avec nous, que les hommes politiques ne tripotent pas? Prétendrait-il qu'il y ait moins de scandales qu'autrefois? Qu'est donc la littérature qu'on appelait corruptive il y a vingt ans, c'est-à-dire la littérature de *la Dame aux camélias*, de *Fanny*, de *Madame Bovary*, à côté des publications immondes, des pornographies sans nombre qui s'étalent partout?

Ce ne sont point là des questions d'appréciation, ce sont des chiffres, des faits, des évidences. Quand un écrivain de la valeur de Proth, qui a proclamé si souvent l'indépendance de l'intelligence, est assez esclave de l'esprit de parti pour ne pas tenir compte de ce qui se passe sous ses yeux, il abdique; en se mettant en dehors de la vérité, il se met en dehors de l'art; il entre dans une convention bien autrement cruelle et fausse que ces classiques sur lesquels l'auteur de *Depuis 89* daube à tout propos.

Le devoir de l'amitié, dans ce cas, est de parler et de dire à un homme de talent : « Vous avez dormi comme Épiménide, réveillez-vous et donnez-nous sur le temps présent un livre qui soit digne de vous! »

ÉDOUARD DRUMONT.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Le Mouvement littéraire, par Édouard Drumont. — **Correspondances étrangères : Italie, par** G. de Léris. — **Critique littéraire du mois. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

*La chronique en voyage. — La cathédrale de Canterbury. — La tombe du prince Noir. — Ce que disent les morts. — Un bibliothécaire d'autrefois. — La bibliothèque de Canterbury. — Chartes et diplômes. — La signature de saint Dunstan. — Sainte-Mary's College. — Une bibliothèque de jésuites. — La neutralité du livre. — Les Français en Angleterre. — Les leçons de l'exil. — Une colonie protestante. — Augustin Filon et l'*Histoire de la littérature anglaise.

Le livre que je lis depuis une semaine a été écrit, il y a bien des siècles, et il est émouvant encore comme au premier jour; il est instructif comme un livre d'histoire, poétique comme une vieille chronique et plus humain que tous nos volumes contemporains. Ce livre s'appelle la cathédrale de Canterbury, et je vous assure que lorsqu'on parcourt ce poème de pierre, l'âme est plus remuée et l'esprit plus impressionné qu'en parcourant nos actualités.

Cette Angleterre, si active aux affaires, si mêlée au mouvement du monde entier, n'en reste pas moins le pays traditionnel par excellence. On n'y brise rien, on n'y détruit rien, et l'on montre encore avec vénération la dalle qui, en 1170, fut teinte du sang de saint Thomas Becket. Le trône de pierre d'Éthelbert, que le roi saxon donna pour siège épiscopal à saint Augustin, l'apôtre de la Grande-Bretagne, est à la même place au fond de l'abside,

et c'est là que s'asseyent, au moment de leur intronisation, les archevêques de Canterbury qui, comme on sait, sont primats d'Angleterre.

Rien ne peut donner l'idée de ce que l'on éprouve, non point seulement dans la cathédrale elle-même, mais dans ces cours immenses qui l'entourent, le long de ses cloîtres en ogive, sous les voûtes de ces bâtiments silencieux que tapisse un lierre épais. De ces murailles humides et glaciales, de ces masses de verdure sombre, de tous ces lieux dont le romantisme particulier fait songer au château d'Édimbourg se dégage une sensation particulière. On n'évoque point par un effort intellectuel l'âme des générations évanouies, c'est cette âme elle-même qui vous possède, qui vous étreint, s'empare de vous avec je ne sais quelle irrésistible puissance. Dès qu'on est entré dans cette enceinte épiscopale et monastique, qui n'a point changé depuis le moyen âge, il semble qu'on sente s'appesantir sur soi la main robuste de ces morts athlétiques qui sont là étendus sur leurs tombeaux.

Guerriers, évêques, princes et rois semblent seulement endormis, tant leurs physionomies graves ont gardé un relief éloquent. Voici notre vainqueur de Poitiers, le prince Noir, couché dans sa sombre armure de combat avec son chien à ses pieds. Au-dessus de lui sont suspendus les gantelets, le heaume, le bouclier qu'il portait dans les batailles. Considérez ces trois plumes d'autruche qui figurent dans ses armes: ce sont celles qui ornaient le casque du vieux roi Jean de Bohême qui, aveugle, se fit attacher à ses écuyers et se rua dans la mêlée. Au champion de la France, le prince Noir prit les plumes et la devise *Ich Dien: Je sers.* Tous les princes de Galles ont porté ces armes depuis, et vous les retrouverez sur la manche des officiers et des soldats du régiment du prince de Galles actuel.

A la tête du tombeau on lit l'inscription suivante :

Cy gist le noble prince mons. Edouard aisnez, fils du très noble roy Edouard tiers, jadis prince d'Aquitaine et de Gales, duc de Cornewailles et counte de Cestre, qui mourut en la fête de la Trinité questait le VIIIe *jour de june l'an de grâce mil trois cent septante, l'aime de qui Dieu a mercy.*

De chaque côté du mausolée se continue une mélancolique ballade semblable à celle que tant de trépassés d'alors murmurent du fond d'un cercueil aux oreilles des vivants frivoles pour proclamer le néant de la gloire humaine devant cette mort qui, dans les danses macabres, confond les superbes et les humbles. C'est le prince Noir qui a composé lui-même cette épitaphe, qui figure dans le très curieux testament qui se trouve dans le registre de l'archevêque Sudbury aux archives de Lambeth.

Tu qi passez ore bouche close
Par la ou ce corps repose
Entens ce qe te dirai :
Si come te dire le say
Tiel come tu es je autiel fux
Tu serras tiel come je su :
De la mort ne pensai-je mye
Tant come j'avois la vie :
En terre avoie gr'de richesse
Dont je y fis grd' noblesse
Terre, mesons et grd' trésor
Draps, chevaux, argent et or.

Mes ore su je pauvre et chetif;
Perfond en la terre gis :
Ma grd' beauté est tout alée
Ma cher est tout gastée.

Moult est estroite ma meson
En moy n'a si vérité non
Et si ore me veissez
Je ne quide pas qe vous deissez
Que je eusse onques home esté
Sy su je ore de tant changé.

Pour Dieu priez au célestien roy
Que mercy aie de l'aime de moy.
Tous ceux qi pur moy prieront
Ou à Dieu m'acorderont :
Dieu les mette en son Paray
Où nul ne poet être chestiff.

Cet enseignement que vous donne le brillant chevalier, le héros intrépide et magnanime qui, après Poitiers, servit lui-même à table Jean le Bon, prisonnier, un évêque vous le répète sous une autre forme. Chicheley, qui fonda à Oxford le collège des *Ames du Purgatoire,* vous apparaît sur son tombeau mitre en tête, en costume d'évêque, tel qu'il officiait aux grandes solennités devant tout un peuple assemblé; au-dessous de cette statue peinte de couleurs éclatantes, il a voulu qu'on représentât son squelette décharné; et cette image double, cet hier et aujourd'hui matérialisé est profondément saisissant.

Ainsi l'on pense devant ces tombes qui nous montrent tour à tour l'Étienne Langton qui s'unit aux barons pour imposer à Jean sans Terre la Grande Charte qui contenait en germe toutes les libertés de l'Angleterre, l'Henry IV de Shakespeare et ces deux Nevil, l'un soldat, l'autre prêtre, dont la devise est vraiment belle : Nevil: *ne vile velis.*

Je ne connais rien qui parle davantage à la pensée que ces existences qui se racontent sur un tombeau. En toute ville où je passe, j'aime, après avoir visité la cité des vivants, à voir la cité des

morts. Quand j'ai bien regardé ces êtres pareils à nous qui s'agitent, se remuent, se trémoussent, il me plaît d'aller demander le secret d'une existence écoulée à quelque figure sculptée dans un *campo santo*, à quelque pierre tombale parfois à demi couverte de mousse qu'on aperçoit au fond d'un cimetière. Ce que je cherche, ce n'est point seulement le puissant de la terre ou le grand homme, c'est l'homme, le fils de notre mère Ève, *Eva matre natus,* comme le dit une épitaphe du cimetière de Salzbourg, le défunt, *defunctus,* celui qui s'est acquitté avant moi de la fonction de la vie. Je m'efforce de reconstituer la vie de quelques-uns de ces inconnus paisibles : bourgmestres, doyens, chanoines, homme de robe, qui n'ont point joué les premiers rôles sur la scène du monde et qui ont passé doucement sur la terre, faisant leurs petites promenades sous les mêmes arbres chaque après-midi, n'ayant d'autres joies que les joies domestiques, réglant leurs jours sur le cours monotone des saisons.

Sans doute on ne peut épeler sans respect le nom de ces vaillants qui, à toutes les extrémités du monde, aux Indes, au Zululand, sont morts pour la gloire de l'Angleterre. La dépouille mortelle est restée là-bas, mais la stèle funéraire où le souvenir est fixé est abritée ici par des drapeaux déchirés devant lesquels chacun s'incline. J'avoue cependant m'être arrêté plus longtemps devant le bas-relief qui représente le doyen Boys, et les lecteurs du *Livre* me comprendront.

Boys, en effet, était le bibliothécaire de Canterbury. Il expira en 1638, au champ d'honneur lui aussi, dans sa librairie même, et le bas-relief nous le montre tel qu'il était lorsque la mort vint le surprendre, assis dans une attitude méditative devant un livre entr'ouvert. Autour de lui sont rangés d'innombrables *in-folio* et cet expressif morceau de sculpture a comme l'accent d'un tableau de genre qui nous permet de nous rendre compte exactement de la disposition d'une bibliothèque d'alors.

Voici, au surplus, l'épitaphe de ce bon Boys qui, après avoir vécu pour le livre, être mort devant un livre, revivra dans le *Livre* après deux cent cinquante ans d'oubli :

Bonorum lachrymis
Joannes Boys sacræ
Theologiæ Doctor hujus
Ecclesiæ Cantuariensis decanus
Nuper diligentiæ christianæ, mox
Mortalitatis humanæ, nunc gratiæ divinæ exemplum
Ecclesiam Dei vita, scriptis docuit,
Ædificavit, illustravit et opus quo non exstat clero
Anglicano gratius et utilius
Liturgiæ universæ præclaram elucidationem
Sui perpetuum monumentum reliquit.

Après avoir salué le bibliothécaire de jadis, nous n'avons eu garde de ne pas visiter la bibliothèque actuelle. Installée dans les bâtiments mêmes de l'église, elle a gardé l'aspect austère d'une librairie de couvent.

Aux murs on aperçoit des reproductions des fresques naïves de la cathédrale et quelques vieux portraits d'hommes illustres, de doyens, de bienfaiteurs, parmi lesquels le portrait du chanoine Robertson. Érudit consciencieux et modeste, M. Robertson a publié un certain nombre de volumes d'un réel mérite : une *Histoire de l'Église,* la *Vie de saint Thomas Becket* et la *Vie de Catherine d'Aragon;* en mourant, il a légué à l'église de Canterbury sa propre bibliothèque, qui porte le nom de *Bibliotheca Robertsoniana.*

Signalons aussi un très original tableau sur bois qui représente la reine Edgiwe, femme d'Édouard l'ancien, « la bonne reine et noble mère d'Edmond (940-946) et d'Alfred (946-955), qui régnèrent l'un après l'autre. »

Au moment où nous entrâmes, le suffragant de l'archevêque de Canterbury, l'évêque de Douvres, prélat fort instruit et fort ami des lettres qui a ces collections sous sa haute direction, se trouvait justement là. Le jeune Père de la Compagnie de Jésus qui nous servait de guide voulut bien nous présenter à lui et il nous reçut avec une courtoisie dont nous sommes heureux de le remercier aujourd'hui. Il nous donna avec empressement un mot pour M. Scheppard, l'infatigable et habile déchiffreur de textes qui a mis en ordre les précieux manuscrits de la vieille métropole.

Les Archives de Canterbury possèdent quelques documents d'une inestimable valeur, qui remontent aux temps crépusculaires où l'histoire d'Angleterre commence à peine à balbutier. Voici, à la date de 742, quand l'heptarchie existe encore, une charte d'Ethelbald, roi de Mercie, relative à la sécurité des églises, signée du roi et de vingt-sept évêques, comtes, ducs et abbés ; des chartes d'Offa (788 à 790), un privilège de Coennulf, roi de Mercie.

De 827 à 1016, Egbert et ses descendants, puis de 1016 à 1042, le roi danois Canut et ses deux successeurs sont souverains de toute l'Angleterre. La pièce la plus intéressante de cette époque est la charte célèbre dont un duplicata existe à la bibliothèque Cottonienne; elle concerne le don d'un monastère appelé *monasterium Raculfense.* A côté de la signature d'Edred, roi, et d'Odon, archevêque, on voit la signature de saint Dunstan, *ego Dunstanus indignus abbas.*

Ces pièces ont été reproduites en *fac-simile* dans le magnifique ouvrage intitulé : *Diplomata vetustissima chartarum ecclesiæ Christi Cantuariensis.*

La vue des originaux, néanmoins, émeut autrement que la reproduction. Il semble que les vieux âges ont laissé une partie d'eux-mêmes dans ces témoignages d'une date si lointaine. On se reporte par l'imagination vers les sociétés en formation que ces parchemins jaunis vous racontent. L'époque est brutale et féroce, mais ces cœurs violents de barbares ont des ingénuités d'enfants; ils apportent au bien l'ardeur qu'ils mettent au mal; si les vices sont affreux, les vertus ont aussi une grandeur surhumaine. Touchés par la parole d'un apôtre, ces rudes guerriers s'attendrissent tout à coup et multiplient les bonnes œuvres. C'est le siècle plein de foi où des saints auréolés parcourent la terre en accomplissant des miracles. Comme notre saint Éloi, saint Dunstan est tour à tour évêque, ministre et orfèvre; il personnifie le Beau sous toutes ses formes, et de ses mains qui viennent de bénir il fabrique des tables d'argent curieusement ouvragées, il donne des modèles pour les ornements d'église, il fond des cloches, il fournit même le dessin des robes de cérémonie pour les femmes.

Nous voici arrivés à l'invasion normande. Une charte existe, d'une écriture de clerc habile, sur fin parchemin et datée de l'an 1072 (6e depuis la conquête); elle termine un long débat sur la primauté engagée entre l'archevêque de Canterbury et l'archevêque d'York. Toutes les signatures sont authentiques; même la rude croix de Guillaume le Conquérant et la croix plus délicate de la reine sont tracées de main royale, et c'est la plume de Lanfranc qui l'atteste par ces mots : *signum Guillelmi regis* et *signum Mathildis reginæ*. En face de la signature de Lanfranc, l'archevêque d'York a mis d'assez mauvaise grâce, on le dirait : Thomas *Eboracensis archieps. concedo*. Aux caractères droits, fermes et résolus du *suscripsi*, de ce Wulstan de Worcester, un graphologue reconnaîtrait peut-être l'âme énergique du signataire, le seul évêque saxon qui, en dépit de tout, maintint son droit et garda son siège après la conquête normande.

Les chartes postérieures à la conquête portent pour la plupart des sceaux qui sont fort beaux. Nous avons reconnu là plus d'un sceau français. Le pèlerinage au tombeau de saint Thomas Becket était effectivement aussi populaire chez nous qu'en Angleterre. Lous VII vint demander et obtint au tombeau du martyr la guérison de son fils, qui fut plus tard Philippe-Auguste, et en reconnaissance il assura au couvent de la cathédrale une allocation annuelle de cent muids de vin de Poissy; le vin de Poissy, comme l'Argenteuil plus tard et jusqu'au temps d'Henri IV, était alors un cru renommé. Nous voyons Philippe-Auguste et saint Louis confirmer à nouveau cette donation. Les vignes de Poissy ayant été détruites, Louis XI décida que le vin qu'on enverrait en Angleterre serait désormais soit du vin de Gascogne soit du vin du Bordelais.

M. Scheppard, qui a déjà publié six volumes de documents relatifs à saint Thomas Becket, est à l'aise au milieu de ces trésors qu'il connaît merveilleusement. Il a analysé et décrit la plupart de ces pièces dans les 5e, 8e et 9e fascicules des *Reports of the royal commissionners of historical manuscrits,* publiés aux frais du gouvernement, qui se montre fort généreux dès qu'il s'agit d'encourager tous les travaux qui ont pour but de faire connaître à tous ce qui intéresse l'histoire d'Angleterre.

Tout dernièrement, le savant archiviste a découvert un monceau de registres, de comptes, *d'acta curiæ* contenant le récit des visites et tournées pastorales des archevêques dans le diocèse. Beaucoup de ces documents sont reliés dans d'anciens manuscrits et parmi eux se trouvent quelques feuillets d'antiphonaires ornés d'enluminures, entre autres d'images de saint Symphorien et de saint Ouen (xe siècle).

Il y a là, ce me semble, des éléments pour une histoire de ce grand siège épiscopal et primatial qui, depuis saint Augustin jusqu'à la Réforme, a compté 90 archevêques, dont 18 saints canonisés, 9 cardinaux, 12 chanceliers, 4 lords trésoriers, 1 lord chef de justice, 9 chanceliers d'Oxford.

La bibliothèque proprement dite n'est pas très considérable et ne renferme guère plus de dix mille volumes. Elle contient une reproduction du fameux *Domesday book* pour le comté de Kent. Ce *Domesday book,* dont l'original est au *British Museum,* est, nul ne l'ignore, le plus étonnant monument du génie organisateur de Guillaume le Conquérant. En quelques années, le royaume conquis fut cadastré, dénombré, recensé, divisé en 66,000 fiefs, comme un gigantesque gâteau découpé d'une main sûre d'elle-même.

Le chroniqueur saxon qui assistait à ce dépouillement administratif d'une race vaincue a dépeint en quelques lignes plus attristées que railleuses la façon dont s'opéra cette spoliation qui n'a point d'analogue dans l'histoire.

« Après cela, écrit-il, à la date de 1085, le roi tint un grand conseil et très profond discours avec tous ses *witans* (sages), au sujet de cette terre, comment elle était peuplée et par qui; puis il envoya ses hommes par toute l'Angleterre dans chaque comté et les fit s'enquérir du nombre d'arpents dans chaque comté, des terres que le roi lui-même possédait, des troupeaux qui s'y trou-

vaient et des revenus qu'il pouvait tirer en douze mois de chaque comté. Il fit écrire aussi la quantité que possédaient ses archevêques, ses évêques suffragants, ses comtes, et bien que mon récit puisse être prolixe (*though I may narrate some what prolixly*), combien avait chaque possesseur de terre en Angleterre, soit en biens fonds soit en bétail, et combien d'argent tout cela pouvait valoir. Et le tout fit-il régler et déterminer si étroitement qu'il n'y avait pas un seul arpent, pas un yard de terrain, pas même (c'est grande honte de le dire, *it is shame to tell*, bien qu'il ne lui semblât pas honteux de le faire), pas même un bœuf, ni une vache, ni un cochon qu'il laissât sans le faire placer dans son écrit. Et tous ces écrits lui furent apportés ensuite. »

C'est en ouvrages philosophiques et théologiques que la bibliothèque de Canterbury est particulièrement riche. On rencontre là, vivant en parfaite harmonie, les princes de la théologie catholique : saint Thomas, Suarès, Denys Petau, les Conciles, la collection des Bollandistes et les écrits des plus célèbres réformateurs, Luther, Mélanchton, Calvin, Latimer, etc.

Parmi les volumes rares se trouve une édition de la *Catena aurea divi Thomæ Aquinantis,* qui est la première imprimée à Rome en 1470 par deux Allemands; à la fin de l'ouvrage, ils nous font connaître leurs noms en vers latins, en s'excusant de leur désinence barbare :

Aspera ridebis cognomina Teutona, forsan :
Conradus Schweynheim, Arnoldus Panarzque magistri.

A quelques pas de la ville de Canterbury, on aperçoit, cachés à demi derrière les frondaisons du parc, les bâtiments de *Sainte-Mary's College.* C'est là que nos religieux proscrits ont cherché un asile, c'est là qu'ils ont trouvé, près d'une population protestante qui s'est honorée vraiment par la noblesse de son hospitalité, le respect d'abord, l'affection ensuite.

Je décrirai quelque jour ce collège modèle où les jésuites, ces maîtres incomparables en fait d'enseignement, ont pu appliquer librement leurs méthodes. C'est un enchantement pour l'intelligence que de voir ce que peut faire l'association, l'effort commun d'hommes tous unis dans une même pensée, obéissant à un idéal supérieur, étranger à toute préoccupation personnelle. Quand on sort de nos agitations vaines, de nos querelles sottes, du tumulte inutile et fatigant que mènent continuellement quelques personnes toujours les mêmes, on est stupéfait de voir dans ce calme profond tout ce petit monde qui vit heureux, ces enfants si vite acclimatés sur la terre étrangère, si contents d'être là. Comme la vertu fait peu de bruit! se dit-on, et en revanche qu'elle fait de besogne!

Que de merveilles d'intelligence pédagogique, que de délicatesses touchantes dans cette organisation si virile à la fois et si paternelle, si maternelle, écrirais-je volontiers! La supériorité de cette éducation, dont le succès a excité tant de haines, tient-elle à quelque sortilège? Apulée, accusé de magie par des voisins qui voyaient son champ prospérer tandis que le leur dépérissait, se contenta de présenter au préteur sa charrue et ses bœufs admirablement entretenus. Les jésuites pourraient faire une réponse analogue : s'ils récoltent plus, c'est qu'ils labourent mieux que les autres.

C'est ici qu'on apprécie seulement ce qu'il peut tenir de travail dans une journée, la somme d'efforts que l'être humain peut fournir, sans s'énerver, sans se surmener, lorsque tout chez lui tend à un but unique. Rien ne paraît au-dessous de ces hommes de dévouement. Le même Père qui vient de s'entretenir avec vous de quelque haute question, de traiter quelque point littéraire dans une causerie pleine de verve et d'entrain, vous abandonne pour veiller à ce que les enfants qui reviennent de la promenade n'aient point froid aux pieds à l'étude du soir; il vous montre un système destiné à faire changer de chaussures tout une classe à la fois, quand on rentre du dehors; il vous explique ce que sont ces *réfectoires de langues* où les élèves conversent avec leurs professeurs en anglais et en allemand, de façon à se familiariser avec la prononciation usuelle. Là encore, il s'ingénie à trouver un thème instructif et amusant, à commenter le *Graphic* ou quelque autre de ces publications illustrées si nombreuses en Angleterre, de façon à faire pénétrer une notion utile dans ces jeunes cervelles sans que les enfants se doutent qu'on leur apprend quelque chose de plus que ce qui figure sur les programmes.

Où il y a des jésuites il y a des livres. Quand le héros du siège de Pampelune vint s'asseoir sur les bancs de l'université de Paris, il savait ce qu'il faisait et que les temps allaient venir où la lutte des idées remplacerait le choc des bataillons, où l'on combattrait par la plume comme on combattait jadis par l'épée. Si les jésuites en toute occasion ont été prêts à verser leur sang pour la foi, ils n'ont pas épargné l'encre. Dans leur *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus* les Pères Auguste et Aloys de Baecker ont compté plus de dix mille jésuites qui ont été en même temps hommes de lettres. La *Bibliographie historique de la compagnie de Jésus,* publiée en 1864

par le P. Auguste Carayon a relevé 5,093 ouvrages relatifs à l'histoire des jésuites. Cette bibliographie, je le répète, remonte à 1864, et l'article 7 a dû augmenter cette liste dans des proportions considérables.

La bibliothèque de *Sainte Mary's College* cependant n'a rien de bien remarquable et ne contient guère que cinq ou six mille volumes. Les jésuites n'ont pas de chance avec leurs livres. Les parlementaires, zélés bibliophiles pour la plupart, comme on sait, se partagèrent au XVIIIe siècle les plus rares volumes de ceux qu'ils avaient proscrits. Au moment où fut proposé l'amendement qui concluait à confisquer purement et simplement tout ce qui appartenait aux congrégations, les Pères dispersèrent à droite et à gauche, dans des conditions hâtives et désastreuses, leur superbe bibliothèque de la rue des Postes, riche de plus de 80,000 volumes. Qui n'a été visiter un jour ces magnifiques collections réunies et classées dans un ordre lumineux par le P. Cahier, l'éminent auteur de *la Caractéristique des saints?* Tous ceux qui se sont occupés de questions religieuses ont été travailler dans cette bibliothèque, qui servait à tous les ecclésiastiques de Paris.

La proscription, l'intolérance, l'exil, voilà les souvenirs que l'Angleterre rappelle à chaque pas aux Français. Combien des nôtres sont venus là tour à tour demander le droit de penser librement! Quel va-et-vient à travers le détroit entre vainqueurs et vaincus! Que de fois les lettrés des deux pays ont échangé entre eux, comme des rois de la terre,

Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on donne et qu'on reçoit de Stuart à Bourbon.

Un raffiné de style sans grand souffle, Babou, avait commencé jadis dans le *Journal Officiel* une étude sur les écrivains français qui ont vécu en Angleterre. Je m'étonne qu'on n'ait pas repris cette série. Le défilé ne manque pas de piquant. Pour ne partir que du XVIIe siècle, Grammont et Saint-Évremond ouvrent la marche, promenant de Versailles à Londres leur médisance et leur esprit; Voltaire plus tard cherche là un abri; puis la Révolution jette une partie de la France de l'autre côté de la Manche.

Chateaubriand a rappelé l'époque où, pour ne pas mourir de froid, il mettait sa table de travail sur son lit, en guise de couverture. Un jour, tombant d'inanition, il s'évanouit; il était perdu quand un ami vient frapper à sa porte par hasard, le ranime et l'emmène à la taverne se bourrer de roast-beef. Quelques années après, Chateaubriand occupait, en face même de la chambre meublée où il avait eu faim, le palais de l'ambassadeur de France...

Louis Blanc, banni par la révolution qu'il avait contribué à faire, s'acclimata vite à Londres, devint presque Anglais. Victor Hugo, au contraire, d'après ce qu'il nous racontait lui-même, eut comme un sentiment de malaise et d'effroi en entrant dans la ville des brouillards. « Par où s'en va-t-on d'ici? » dit-il en arrivant. Les proscrits de décembre rentrant en France croisèrent les bonapartistes qui fuyaient le 4 septembre, et les bonapartistes revenant rencontrèrent Jules Vallès et les autres membres de la Commune qui s'en allaient.

Ces grandes leçons de la destinée, cette perpétuelle ironie des faits, cette succession de vicissitudes incroyables, qui font du vaincu de la veille le triomphant du lendemain, demeurent sans enseignement pour les Français, qui semblent incapables de s'accoutumer à l'idée de supporter la liberté des autres.

Canterbury même nous offre un exemple éclatant de cet état d'esprit. Dans ses impressions de voyage en Allemagne, M. Weiss racontait dernièrement qu'il avait découvert une colonie de huguenots français chassés par la révocation de l'édit de Nantes et qui avait conservé le langage même et la prononciation du XVIIe siècle. Une colonie à peu près semblable existe à Canterbury. En 1550, quelques protestants français fuyant la persécution s'installèrent en Angleterre; la reine Élisabeth leur donna pour temple les deux chapelles de la crypte de la cathédrale que, par un contraste singulier, le prince Noir avait fondées le 4 août 1363 et dédiées à la sainte-Trinité et à la sainte Vierge en compensation de la dispense que le pape Innocent IV lui avait accordée pour épouser sa cousine, la comtesse de Kent. Ces réfugiés, rejoints par d'autres sous Louis XIV, sont devenus tout à fait Anglais, mais ils continuent à chanter des psaumes dans notre langue et à se servir de livres de prières français qu'ils ne comprennent plus. Les inscriptions en vers tracées sur la muraille rappellent les épreuves que les fugitifs ont subies avant de trouver un asile. J'ai même copié l'une d'elles, qui ne manque pas d'une certaine éloquence simple.

Refuge des huguenots en ce pays.

Seigneur, c'est ton amour tendre et compatissant,
Qui sut ravir notre âme à l'ennemi puissant;
Ces pays fortunés sont la terre promise
Où tu vins recueillir ces débris d'une église.

Tu bénis leur refuge et le remplis d'appas,
Tu bénis leurs desseins à chacun de leurs pas;

Après mille périls dans leur rude passage
Tu les mis en repos dans un saint héritage;

Les ayant retirés d'une affreuse prison,
Tu vins les consoler ici dans ta maison;
Si tu leur fis sentir ta verge salutaire,
Tu les dédommageas dans ce doux sanctuaire.

Chose incompréhensible : quand l'élite de la population s'est montrée sympathique à nos religieux persécutés, les seuls habitants qui leur aient témoigné quelque hostilité sont précisément les descendants d'anciens Français.

La vie est bizarre et l'homme est singulier. C'est ce que nous disions en déjeunant avec Filon dans le réfectoire de Canterbury.

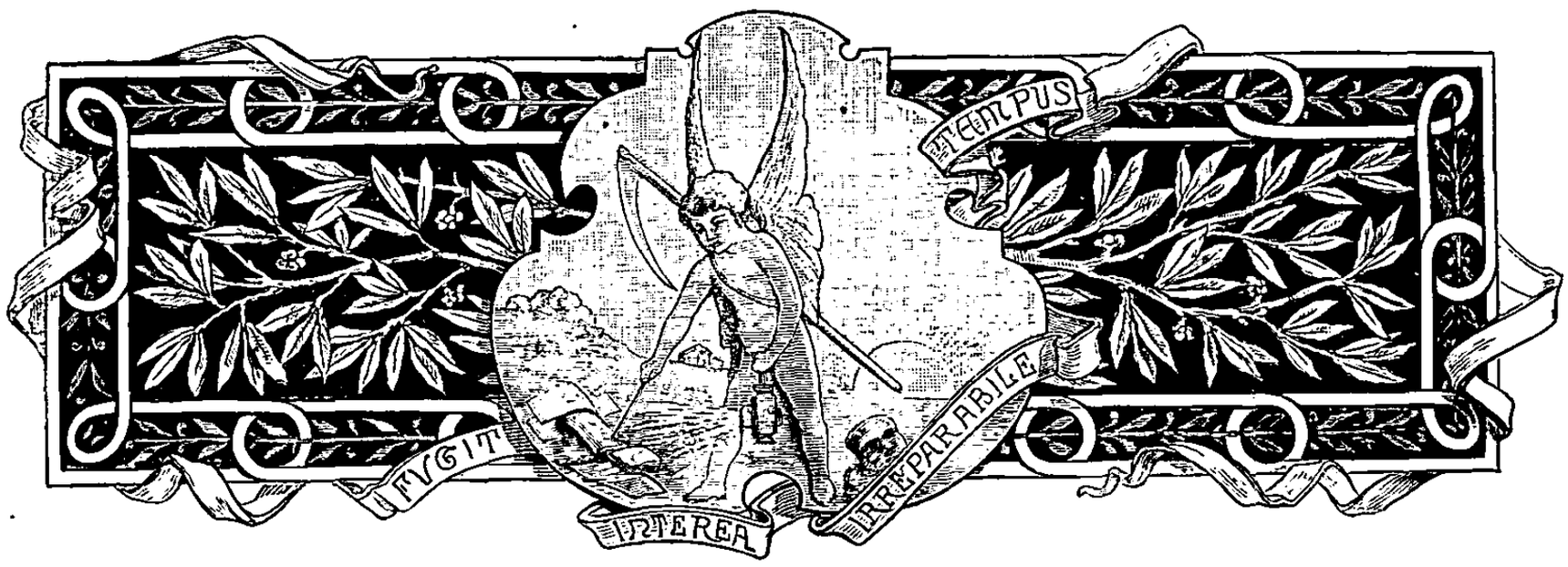
Encore un écrivain français devenu Anglais d'habitudes et de goûts. L'ancien précepteur du prince impérial a adopté ce pays où le hasard des événements l'avait jeté, où l'affection qu'il portait au jeune prince l'avait retenu; il vit à la mode anglaise dans son modeste cottage de Margate, et c'est là qu'il a écrit cette *Histoire de la littérature anglaise* que l'Académie couronnait il y a quelques mois. C'est là que j'ai retrouvé mon ancien collaborateur de *la Liberté* et de *la Nation*, en compagnie de son beau-frère, M. Foucaux, le professeur au Collège de France, et de sa sœur qui, sous le pseudonyme de Mary Summer, a publié ces romans à succès qui sont de véritables restitutions d'époques disparues : *le Dernier amour de Mirabeau, les Belles amies de M. de Talleyrand.*

Que de sujets on effleure dans ces rencontres avec un ancien camarade que le hasard a mêlé comme malgré lui aux catastrophes les plus tragiques du siècle! Que de contrastes! Que de coups inattendus! Il y a quinze ans, c'étaient les Tuileries où grandissait l'héritier du plus beau trône du monde, puis l'éducation à Woolwich, les funérailles impériales auxquelles la France entière envoie des députations, les espérances enthousiastes, les projets qui semblent à la veille de se réaliser, les allées et venues des fidèles, des ardents, des affairés, enfin le départ pour l'Afrique et la mort que l'on connaît. Aujourd'hui Chislehurst est désert. Un Allemand a refusé de céder à prix d'or les quelques arpents nécessaires pour la tombe de ce prince qui semblait destiné à commander à 38 millions de sujets. L'impératrice est allée chercher à Farnborough une place pour ses tombes, un coin isolé pour prier et pleurer en paix, une retraite silencieuse pour une douleur qui ne veut pas être consolée.

Eschyle et Shakespeare qui, avec une si saisissante énergie, nous ont montré la Fatalité errant sous les portiques du palais d'Agamemnon ou hantant le château farouche du thane de Glandor, ont-ils dans leurs drames une page plus terrible?

Voilà à quoi nous pensions en cheminant sur ces routes du Kent qui ont l'air d'allées de parc, en regardant ces petites maisons de briques si pittoresques, avec leurs fenêtres à guillotine et leurs carreaux minuscules derrière lesquels on aperçoit l'invariable pot de géranium. Voilà sur quoi nous devisions tandis qu'à l'horizon se dressait cette majestueuse cathédrale qui semblait, devant cette évocation de tant de choses qui ont passé, nous parler dans le langage de Bossuet de ce Dieu « qui ne passe jamais... »

ÉDOUARD DRUMONT.



LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Les livres de classe. — Une récitation de Victor Hugo. — Comme on change! — Les spécialités. — M. Ferdinand Fabre et les ecclésiastiques. — Lucifer. — *Un abbé bien désagréable. — M. Poictevin et les* Songes. *La maladie des mots. — La crise de la langue française. — Mercier et la* Néologie. — *Quelques mots à recueillir. — M. Kervyn de Lettenhove et sa méthode. — Les* Huguenots *et les* Gueux.

ANS être aussi stérile que les mois d'été, le mois d'octobre n'est pas un mois de grande production littéraire. On se prépare pour les publications d'étrennes, et les volumes qu'on vend le plus sont les livres de classe, les classiques expurgés, commentés, « avec éclaircissements et notes par M. X..., professeur au lycée de Z. » Quand les universitaires n'écrivaient pas encore dans les journaux, c'était la ressource des professeurs pauvres que ces éditions, qui contiennent souvent des notes philologiques excellentes. Il y avait là un petit supplément pour les ménages, et, pour s'acheter une robe de soie, madame espérait dans les veilles du mari qui préparait un Cornelius Nepos ou un Quinte-Curce; pour aller jusqu'au manteau de fourrure on attendait un petit glossaire.

Qui ne se rappelle encore l'impression qu'on éprouvait devant ces Horace, ces Virgile, ces La Fontaine ? Une sorte de poussière aride vous montait aux lèvres, lorsqu'on ouvrait ces volumes illustrés de bonshommes et d'inscriptions malséantes, sillonnés de croix qui indiquaient la tâche de chaque jour. Parfois on les coupait pour coller le morceau dans sa main. On se levait bravement à l'appel de son nom et le professeur, un vieux routier, vous disait bonnement : « Ne mettez pas vos doigts devant vos yeux, je vous entendrai mieux. »

A partir de ce moment, il n'entendait plus rien qu'un ânonnement confus auquel se mêlaient les amis qui soufflaient à droite et à gauche, jusqu'au moment où il fallait se rasseoir. C'était le tour du plus déterminé souffleur : « Puisque vous savez si bien, allez. »

Être immortel, être classique, être consacré par l'admiration des siècles, être cité comme un modèle, voilà cependant ce que c'est. Un débris de vers, un lambeau de phrase qu'écorche un malheureux enfant qui sue sang et eau, — voilà la gloire définitive...

Au collège, nous savions par cœur les vers de Victor Hugo, nous nous les répétions entre nous, et dans dix ans peut-être le discours de Saint-Vallier sera devenu un instrument de torture.

... Vous, sire, écoutez-moi.

Ici l'élève s'arrête, puis reprend courageusement :

... Vous, sire, écoutez-moi.

— Passez au second vers.

Généralement l'élève fait un suprême effort et parvient à accoucher triomphalement du second.

Comme vous le devez, puisque vous êtes roi.

Le professeur use de mansuétude afin de reconnaître cet effort et tend la perche.

Vous m'avez fait un jour mener pieds nus...

La classe souffle vigoureusement « en Grève, en

Grève », mais l'élève reste bouche bée et fait comprendre qu'il renonce à la lutte.

— Enfin, vous ne savez pas, n'est-ce pas? C'est toujours le même système. Pourquoi ne faites-vous pas des sciences ?

L'élève, qui souvent a été le dernier la veille en géométrie, indique par sa pantomime qu'il ne se croit pas la vocation d'un Newton ou d'un Leverrier.

— Ces chefs-d'œuvre ne vous disent donc rien ? Je ne puis pas cependant vous donner quelque chose de plus beau.

Si le professeur a quelques aspirations à être conférencier, il s'entraîne en déclamant :

Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève,
Là vous m'avez fait grâce ainsi que dans un rêve.

La conclusion, vous la devinez ? « Vous copierez dix fois le monologue entier! »

Tout chef-d'œuvre copié ainsi, avec des plumes à becs superposés pour aller plus vite, prend des proportions affreuses; on en rêve la nuit et on appelle l'auteur « vieille perruque ».

En revenant de passer son baccalauréat, on jette au feu les livres de classe qui vous ont fait tant souffrir.

Dix ans après, on a lu tout ce que les contemporains ont écrit, les romanciers, les poètes, les psychologues, les coloristes, les naturalistes, les fantaisistes, les essayistes; et tout cela vous a laissé une sensation de fatigue et d'ennui. On s'est constitué petit à petit un coin préféré dans sa bibliothèque. C'est là qu'on va prendre un volume de temps en temps, pour se reposer, pour goûter les pures et saines joies du Vrai et du Beau; c'est là qu'on va demander un conseil, quand on veut écrire une page soignée. Quels sont les dieux de cet oratoire domestique? Les maîtres, objets ainsi d'un culte pieux? Ce sont les classiques honnis jadis, ces écrivains qui n'avaient jamais aucun sens pour nous.

Il a fallu l'expérience de la vie pour faire comprendre combien ces peintres du cœur humain étaient puissants et véridiques. L'expérience de la littérature a été nécessaire pour nous révéler à quel point ces privilégiés de génie étaient supérieurs à leurs rivaux, pour nous faire admirer comme il convient des beautés simples, des bonheurs d'expression, des trouvailles de style qui vous laissaient parfaitement indifférents autrefois.

A propos des romans de M. Ferdinand Fabre, Flaubert s'égayait un jour devant nous sur les spécialistes. « Bientôt, nous disait-il, le travail littéraire sera subdivisé à l'infini : les uns feront les menuisiers, les autres les ébénistes. »

M. Ferdinand Fabre, pour ce qui est de lui, ne s'occupe que des ecclésiastiques; c'est le mot exact qu'il faut employer, car il ne soupçonne même pas le prêtre. Seuls, d'ailleurs, Balzac et d'Aurevilly ont osé, de notre temps, se mesurer avec le prêtre, nous dire l'énergie de volonté de ces solitaires, la violence contenue de ces chastes; seuls, ils ont eu les yeux assez hardis pour sonder l'immensité de dévouement qui pouvait tenir dans ces âmes détachées de tout ce qui passe, la profondeur aussi de passions qui pouvait emplir ces êtres marqués d'un sceau indélébile. Le *Curé de Tours*, le *Curé de campagne*, le *Prêtre marié*, quelles émotions magnifiques et touchantes, ces titres de chefs-d'œuvre nous rappellent, et que *Lucifer* semble piteux à côté de ces créations puissantes et fortes!

On ne peut rien imaginer de plus misérablement médiocre et morne que ce *Lucifer*. Guizot a dit, il est vrai, que le Diable, tout en restant coquin, était devenu bête. Ce serait diffamer le Malin, cependant, que de prétendre qu'il est pour quelque chose dans cette élucubration.

L'abbé Jourfier est bien le plus désagréable sujet qui puisse affliger un diocèse. Petit-fils d'un régicide, fils d'un ennemi du trône et de l'autel sous la Restauration, il entre dans les Ordres, on ne sait pourquoi, peut-être pour y amener les désordres, et dès qu'il a prononcé ses vœux d'obéissance, il commence à désobéir à tout le monde. Il montre le poing à son évêque, qui lui offre sa bénédiction après l'avoir comblé de politesses; il écrit un ouvrage en cinq volumes pour accabler le pauvre Pape, qui vient d'être dépouillé de ses États; il trouve bon qu'on vienne hurler *la Marseillaise* sous les fenêtres du palais épiscopal. Après avoir été préfet intérimaire sous le gouvernement de la Défense, il devient évêque par la protection de Crémieux, va à Rome pour faire des incivilités à Pie IX, et finit par se jeter la tête en bas du haut de sa terrasse, plutôt que d'aller célébrer l'office de Noël.

Quand on a assisté pendant 400 pages aux ébats de ce personnage, on est véritablement stupéfait de constater une telle absence de tout talent chez un homme comme M. Ferdinand Fabre, autour duquel on avait fait, il y a dix ans, un certain bruit.

Certes, il y avait une étude très fouillée et très piquante à faire du prêtre des nouvelles couches, du prêtre courtisan de la République, s'accrochant aux députés influents, flattant les hommes au pouvoir, tout en protestant de son dévouement à Rome, et en s'excusant sur le malheur des temps.

Quelques prélats dans le genre de M. Bellot des Minières auraient pu servir de modèle, mais M. Fabre a passé à côté du sujet. Les prélats de ce genre gardent encore une certaine tenue, une diplomatie sacerdotale; pour les peindre il faudrait une finesse d'observation, une souplesse de talent qui manquent totalement à l'auteur de *Lucifer*.

On aurait pu comprendre encore une saisissante analyse des phénomènes de l'atavisme, un descendant de conventionnel, repris soudain au pied de l'autel de la haine sacrilège de son grand'père pour le Christ et se révoltant contre cette Église qui l'a accueilli comme un de ses enfants.

M. Ferdinand Fabre n'a point traité non plus la question sous cet aspect. Son Jourfier est une sorte de Loyson sans résolution, chez lequel l'aversion pour les congrégations est devenue une véritable monomanie.

Cette aversion eût été susceptible d'être intéressante encore, si l'auteur avait pris la peine de lui assigner un motif quelconque. Balzac a excellé à mettre en relief ce que peuvent avoir d'intensité certains sentiments obstinément couvés dans des cerveaux repliés sur eux-mêmes, toujours tendus vers la même pensée; déployant, pour arriver à un but chétif en apparence, plus de politique qu'il n'en faudrait pour gouverner un empire. Eugène Sue lui-même, dans ses calomnieuses fictions, fait jouer un ressort dramatique, quand il nous montre Rodin s'efforçant de s'emparer de l'héritage des Rennepont.

Ici, rien de pareil. Le P. de Cussol complimente Jourfier de son talent d'orateur, lui promet les plus hautes destinées, et, pour le faire connaître, le prie de venir prêcher dans sa chapelle. Il n'y a vraiment pas là de quoi se fâcher tout rouge.

On a peine même à s'expliquer qu'un écrivain qui a été élevé au séminaire ait pu produire une œuvre aussi fausse, aussi invraisemblable dans les détails, malgré ses intentions venimeuses. Où M. Ferdinand Fabre a-t-il rencontré un prêtre qui refuse de paraître à l'église le 15 août, sous prétexte que c'est la fête de l'Empereur, lorsque la présence a l'église, le jour de l'Assomption, est d'obligation stricte pour les fidèles ? A qui le romancier fera-t-il croire que Napoléon III dise à un capitaine de vénerie : « Amenez aujourd'hui un beau dix-cors sous mon coutelas, et votre frère sera évêque ? » Je pense que les cerfs que ce pauvre débonnaire de Napoléon III a achevés au coutelas ne sont pas bien nombreux.

Tout est de ce ton, et l'ennui que distille cette œuvre insipide empêche même d'apercevoir ce qu'il y a de peu généreux, de peu digne d'un écrivain, dans ces attaques contre des persécutés et des proscrits. Cette mauvaise action est avant tout un méchant livre.

Vous ne sauriez croire le chagrin que j'éprouve toutes les fois que M. Francis Poictevin publie un nouveau volume. Cette impression démontre une fois de plus avec quel soin il faut éviter de connaître personnellement les écrivains dont on lit les livres. Voilà un jeune romancier qui a la foi dans l'Art, qui a conservé les belles illusions d'autrefois, qui est animé de cette flamme généreuse qui n'existe plus guère nulle part; et l'on souffre réellement de le voir, par amour de la forme, en arriver à parler un langage de plus en plus inintelligible.

Ouvrez *les Songes*, qui viennent de paraître chez Kistemaeckers, et vous y trouverez ce vocabulaire étrange qui produisait déjà un si singulier effet dans *Ludine*. Lisez-moi ces fragments, pris au hasard :

« Retraversant le Rhin, ils voient la tourelle casquée d'ardoise, opprimante à l'œil, dans le Rhin se faire fine, sans plus finir. Et des maisons bêtement blanches, aux fenêtres bêtes dans le Rhin, ont des minceurs mal cloisonnantes, percées, des attitudes extasiées qui s'enfoncent dans l'impénétrable même diurne du fleuve. »

— Que me dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis de moins en moins; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid. Que ne me disiez-vous : « Il fait froid ? « Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez m'en féliciter; dites : « Je vous trouve bon visage. » Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant. Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde ?

Ainsi parle La Bruyère. J'ai essayé, en causant avec M. Poictevin, de mettre la conversation sur La Bruyère, mais il m'a paru ne l'avoir qu'en médiocre estime : il croit à la puissance des mots par eux-mêmes, ce qui est souverainement faux.

Le cas de M. Poictevin n'est pas isolé. La langue française n'échappe point à la crise générale que traverse la société. Tandis que le journalisme et la tribune sont livrés au plus vulgaire, au plus abominable jargon, que l'*aurore capitale* de M. Spuller remplace les images familières à nos orateurs du passé, les lettrés en arrivent à des raffinements morbides, à des recherches puériles et vaines.

A côté du *reporter* qui écrit en savates et en

robe de chambre, qui raconte les choses telles que les lui a rapportées sa concierge, on aperçoit l'artiste de phrases qui s'efforce de marcher dans des chaussures trop étroites, se livre à des contorsions douloureuses qui font souffrir pour lui et ôtent tout plaisir à le lire. Un même numéro de journal vous offre ce contraste. Un monde sépare deux rédacteurs qui écrivent à la même table dans une langue absolument différente, et qui semblent plus étrangers l'un à l'autre qu'un Français et un Anglais. Quand je dis « écrivent », c'est une façon de parler. En réalité, la division est nettement accusée : il y a des écrivains qui écrivent et des écrivains qui n'écrivent pas. Ceci est accepté universellement et n'implique aucune infériorité, au contraire. L'homme influent, l'homme qui fréquente les ministres, l'homme mêlé au mouvement général est l'homme qui n'écrit pas. Il existe force journalistes, dont vous ignorez complètement le nom, qui ont en certains lieux une autorité que vous ne soupçonnez pas; telle note, libellée en style de cordonnier, est lue, commentée, pesée.

L'indifférence générale qui est dans l'air contribue-t-elle pour quelque chose à ce découragement? Je ne sais; mais les lettrés eux-mêmes ne sont qu'à demi satisfaits de ce qu'ils créent. Sans aller jusqu'aux exagérations, aux rébus de l'auteur de *Ludine,* ils rêvent d'avoir un instrument perfectionné qui saurait traduire les complexités, les névorsités, les mille nuances de la vie actuelle. On se prépare un vocabulaire comme on se prépare une palette. Un débutant qui a des mots nouveaux attire tout de suite l'attention; on se dit : « Diable! diable! » On forme cercle autour de lui, comme des nègres autour d'un déballage de verroteries, et généralement on s'en va assez désillusionné; car, somme toute, ce qu'on a appelé *la belle épithète* est rare.

La belle épithète! tout est là, ou du moins presque tout. Si l'artiste, comme on l'a défini, est celui dont les idées se font image, c'est à l'épithète que se reconnaît l'artiste caractérisant ce qu'il a vu d'un trait essentiel, pittoresque et profond. « L'heureuse apposition d'une épithète illustre un substantif », a dit de Maistre. *Épi-thèmi,* je pose dessus; l'épithète est le panache qu'on met sur le mot, qui le distingue, le signale, fait soudain d'un simple fantassin un officier et même un général. Il suffit d'une touche posée juste pour reconnaître un peintre; il suffit d'une épithète qui vibre juste, qui résonne comme un mélange de cristal et d'or, pour qu'on salue un écrivain qui sait son affaire.

Mais c'est là le comble de l'art, l'effet dans la simplicité, avec des moyens ordinaires. Beaucoup, je le répète, sont semblables à ce Grec qui croyait surpasser Apollon en se servant d'une lyre d'or; ils voudraient posséder un clavier plus riche, avoir un répertoire de mots plus variés, faire l'aumône malgré elle à cette langue française que Voltaire nommait « une gueuse fière ».

D'autres, au contraire, gémissent sur les changements déjà accomplis; et l'un d'eux déclarait, l'autre jour, que, si les hommes du XVIIe siècle revenaient au monde, ils ne reconnaîtraient plus leur langue. Cela équivaut un peu, comme profondeur, à prétendre que si Napoléon Ier était resté officier d'artillerie, il serait mort sur le trône. Fatalement, des besoins nouveaux, des idées, des découvertes ont fait créer des mots dont le XVIIe siècle n'avait nul besoin.

Victor Hugo a admirablement formulé cette loi dans la préface de *Cromwell :*

« La langue française, écrit-il, n'est point *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le Français du XIXe siècle ne peut pas plus être le Français du XVIIIe que celui-ci n'est le Français du XVIIe, que le Français du XVIIe n'est le Français du XVIe. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte ou en emporte quelque chose. Qu'y faire? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sur une forme donnée. C'est en vain que nos Josués littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se *fixent,* c'est qu'elles meurent. »

Sous ce rapport, Victor Hugo a donné lui-même l'exemple. En dehors de son œuvre de poète, de dramaturge, de romancier, son nom restera attaché à la transformation de notre langue; il a battu monnaie comme un roi, il a pris les vieux mots usés, il les a jetés au creuset et les en a retirés tout neufs, tout brillants, sonnant avec un éclat métallique qu'on ne leur soupçonnait pas. Toute une génération a vécu, on

peut l'affirmer, sur la langue forgée par lui, et, ce qui est véritablement prodigieux, c'est qu'il n'a pas créé dix termes nouveaux, qu'il y a en réalité très peu de néologismes dans toute son œuvre. « Tous les mots nécessaires sont dans le dictionnaire, disait Théophile Gautier, qu'on a accusé, bien à tort également, d'être un néologue forcené; le tout est de les y trouver. » La lecture du dictionnaire, on le sait, était une des occupations favorites de Gautier.

Malheureusement, la langue de Victor Hugo, la langue des romantiques qui, à part Sylvestre de Sacy, Nisard, deux ou trois encore, devint la langue littéraire de tous, de 1835 à 1870, commence à être usée à son tour. Elle correspond à un ensemble de sentiments, de préoccupations, de passions qui ne sont plus les nôtres. On réclame autre chose et on ne sait guère où le trouver.

Aux curieux de mots, je recommande un livre de Mercier, que j'ai trouvé sur les quais et que j'ai lu, estimant qu'il faut s'en rapporter un peu au hasard du soin de diriger nos lectures. La *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*. Tel est le titre. Mercier, en effet, se défend du néologisme. « Quand j'intitule cet ouvrage *Néologie*, s'écrie-t-il, qu'on ne l'appelle donc pas *Dictionnaire néologique*. *Néologie* se prend toujours en bonne part, et *néologisme* en mauvaise; il y a entre ces deux mots la même différence qu'entre religion et fanatisme, philosophie et philosophisme. Tous les mots que j'ai ressuscités appartiennent au génie de la langue française, ou par étymologie ou par analogie; ces mots viennent de *boutures* et sont sortis de l'arbre ou de la forêt pour former autour d'elle des tiges nouvelles, mais ressemblantes : ainsi je me fais gloire d'être *néologue* et non *néologiste*. C'est ici qu'on a besoin de nuances assez fortes si l'on ne veut pas être injuste. Au reste, les ennemis injustes font du bien, disait Montesquieu. » L'auteur a soin de rappeler, d'ailleurs, que Cicéron lui-même créait des mots, qu'il disait *Syllaturit* quand il voulait dire de quelqu'un qu'il jouait les Sylla.

Mercier est là ce qu'il est partout, un moderne, un remueur d'idées, un paradoxiste qui parfois touche juste; il proteste contre « les étouffeurs », il déclare hardiment « qu'il fait sa langue ». On serait presque tenté de lui répondre : « Il n'y a pas de quoi vous vanter ». Le style du *Tableau de Paris* est médiocre, en effet. A part Victor Hugo, il en est des auteurs qui ont voulu réformer la langue comme des peintres et des sculpteurs qui raisonnent à fond de l'esthétique; ils ne font rien qui vaille et ils sont bien inférieurs dans l'exécution à l'être naïf et inconscient qui, sans quintessencier, sans raisonner à perte de vue, se sert de l'outil qu'il a sous la main et s'efforce de rendre bonnement le spectacle qui l'a frappé.

Si la forme est inférieure chez Mercier, les aperçus, les suggestions, comme diraient les Anglais, ne manquent pas d'originalité.

Parmi les vocables qu'il propose, quelques-uns mériteraient d'être adoptés. Citons tout d'abord deux mots qu'on n'imaginerait pas si anciens : *naturaliser*, dans le sens de peindre la nature, et *nihilisme*. A l'appui de l'expression *naturaliser*, Mercier cite quelques lignes de Montaigne : « Si j'étais du métier, je *naturaliserais* l'art autant qu'ils *artialisent* la nature. » On voit que Zola, qui a voulu *naturaliser* l'art, aurait pu mettre l'école naturaliste sous le patronage de Montaigne, s'il avait jamais songé à lire les *Essais*.

On est plus étonné encore de rencontrer l'autre mot dans Mercier. *Nihiliste!* Qui ne serait convaincu que cette désignation remonte à quelques années à peine? Mercier la cite cependant avec le sens qu'elle a aujourd'hui. « *Nihiliste* ou *rienniste*, qui ne croit à rien, qui ne s'intéresse à rien. Beau résultat de la mauvaise philosophie qui se pavane dans le gros *Dictionnaire encyclopédique!* Que veut-on faire de nous? Des nihilistes. »

On rencontre plus d'un mot, encore une fois, qui serait digne d'entrer dans la langue courante. *Abonnataires*, futurs abonnés : *académifier*, *académiser*, déjà employé par Diderot; *librairiste*, *amatrice*, *autrice*, qui vaut bien *authoress*, *amusoir*, qui correspond à assommoir, *angoisser* qui est dans Montaigne; *bibliopole*, libraire qui vend des livres sans en faire imprimer. *Comédisme* est une variété d'*histrionisme*. *Désaimer* a son équivalent dans le *disamare* des Italiens, dans le *dislike* des Anglais. Il est des moments où la France désaime ce qu'elle a passionnément aimé.

Mercier dit : le *cathédrant* La Harpe. Que de *cathédrants* à notre époque, que d'*élogistes* aussi! *Excrémenteux* conviendrait bien à certains livres. *Espérable*, *évitable*, qui sont l'un dans Montaigne, l'autre dans Corneille, sont bons encore. *Francs penseurs*, qui est dans Voltaire, pourrait servir à désigner ceux qui ont le courage de leurs opinions, puisque le beau mot libre penseur est devenu synonyme de persécuteur et d'oppresseur. *Horloger*, *horloger* sa vie n'est pas mauvais. L'*impécuniosité* peint exactement un état qui n'est pas tout à fait la misère.

Impressionner, *impressionnant*, en faveur de qui Mercier sollicitait l'indulgence, sont maintenant dans le domaine public; *improbité* également est devenu d'un usage courant, surtout depuis ces

dernières années. *Irrespectueux* est dans le même cas, ainsi que *scintiller, sensiblerie, mystifier, morbidesse, munificence. Musiquer, nouvelliser, romancer* pourraient être admis.

On voit que le système de Mercier diffère essentiellement des procédés de certains néologistes contemporains. Il s'efforce d'enrichir la langue sans la déformer, il procède par des dérivés de mots existant déjà, ayant déjà droit d'entrée dans le dictionnaire, tandis que la tendance aujourd'hui est de faire pénétrer partout l'argot et de créer des locutions qui n'ont aucun sens, comme l'imbécile *Pschutt* et l'inepte *V'lan*. Pour employer la méthode de l'auteur du *Tableau de Paris* il faut déjà savoir écrire et parler en français, tandis que le premier *rastaquouère* venu, le dernier boursier tudesque peut lancer un mot d'après la mode actuelle et espérer le faire admettre par le peuple qui se prétend le plus spirituel de l'univers.

N'importe! même avec Mercier pour chaperon, je crois qu'il faut être circonspect pour une œuvre sérieuse, et méditer ce que dit encore La Bruyère de « ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps et que bientôt on ne revoit plus ».

On parlera sans doute au long dans *le Livre* du magnifique travail de M. Kervyn de Lettenhove, *les Huguenots et les Gueux,* dont le tome troisième vient de paraître. Ce que je voudrais louer, c'est le plan, l'ordonnance de l'ouvrage. Il me semble qu'il y aurait là un modèle pour une histoire de la Révolution, qui, malgré tant d'efforts considérables, reste encore à entreprendre.

L'œuvre de l'illustre historien belge, en effet, n'est point seulement un monument d'érudition, c'est le très intéressant essai d'une méthode historique, nouvelle, du moins par la forme et la disposition des matières.

L'espace de temps embrassé par l'écrivain est relativement restreint; il comprend vingt-cinq années seulement de l'histoire du XVIe siècle (1560-1585), mais ces vingt-cinq années, remplies d'événements, d'incessants complots, sont peut-être les plus incroyablement tourmentées de l'histoire humaine, en dehors de celles qui s'écoulèrent de 1789 à 1815. L'Europe entière, la France, l'Espagne, l'Angleterre ont vécu pendant cette période dans une perpétuelle agitation. S'occuper d'un pays exclusivement en laissant les autres de côté, c'était être forcément incomplet et presque incompréhensible, puisque tous les peuples avaient leur part dans le mouvement protestant. Essayer de tracer cette vaste synthèse d'après les procédés anciens, c'était risquer d'être embrouillé et confus.

M. Kervyn de Lettenhove est parvenu à dégager de cet imbroglio universel, de cet écheveau où tous les intérêts, toutes les passions, toutes les rivalités s'entre-croisent un chef-d'œuvre de lucidité, de clarté, de netteté. Il a divisé son livre en petits chapitres très courts, deux ou trois pages, dont la réunion constitue la plus complète et la plus intéressante des mosaïques, le plus lumineux et le plus saisissant des ensembles.

Au premier abord, cette disposition choque un peu nos habitudes littéraires, notre amour des descriptions, des portraits, des réflexions. Peu à peu, l'esprit se fait à cette classification et en comprend les avantages. M. Forneron, qui a employé un procédé analogue dans son *Histoire de Philippe II* et dans son livre sur l'Émigration, a obtenu un résultat excellent, tandis qu'au contraire M. Sybel, avec des matériaux précieux, n'a abouti qu'à la confusion. M. Taine lui-même, avec ses notes innombrables et son fourmillement de petits faits qui s'étouffent souvent entre eux, laisse une impression un peu lourde et pénible.

Grâce à ce moyen, qui cache en quelque sorte l'appareil du travail préparatoire, M. Kervyn de Lettenhove a pu faire lire sans fatigue un livre qui a nécessité un travail véritablement prodigieux. Toutes les archives européennes ont été mises à contribution par l'éminent historien, et quelques-unes sont incroyablement riches. L'Angleterre, toujours admirablement informée par ses agents, n'a pas moins de trois cent mille pièces sur cette époque. Quant à l'Espagne, on sait déjà ce que fut le document diplomatique sous Philippe II, ce prince paperassier qui, mêlé à tout, semant l'or à pleines mains, avait partout des agents secrets. Les papiers confidentiels du prince de Bismarck, si jamais quelque chercheur de l'avenir est admis à les consulter, pourront seuls donner l'idée de la multiplicité des fils que faisait mouvoir du fond de l'Escurial le terrible politique qui eut un moment le monde dans sa main.

Ces pièces innombrables, M. Kervyn de Lettenhove les a toutes dépouillées, étudiées, contrôlées les unes par les autres, en apportant à ses recherches l'impartialité la plus louable, je dirai presque l'impersonnalité absolue. S'il a affirmé ses croyances et formulé une appréciation générale dans quelques pages d'introduction, l'historien s'est effacé ensuite derrière les témoins et les acteurs de ces drames, il n'a eu qu'une préoccupation et une passion : la vérité. On peut dire que jamais époque plus violente n'aura été jugée avec une sérénité plus profonde, avec une plus complète absence de tout esprit de parti.

ÉDOUARD DRUMONT.